This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

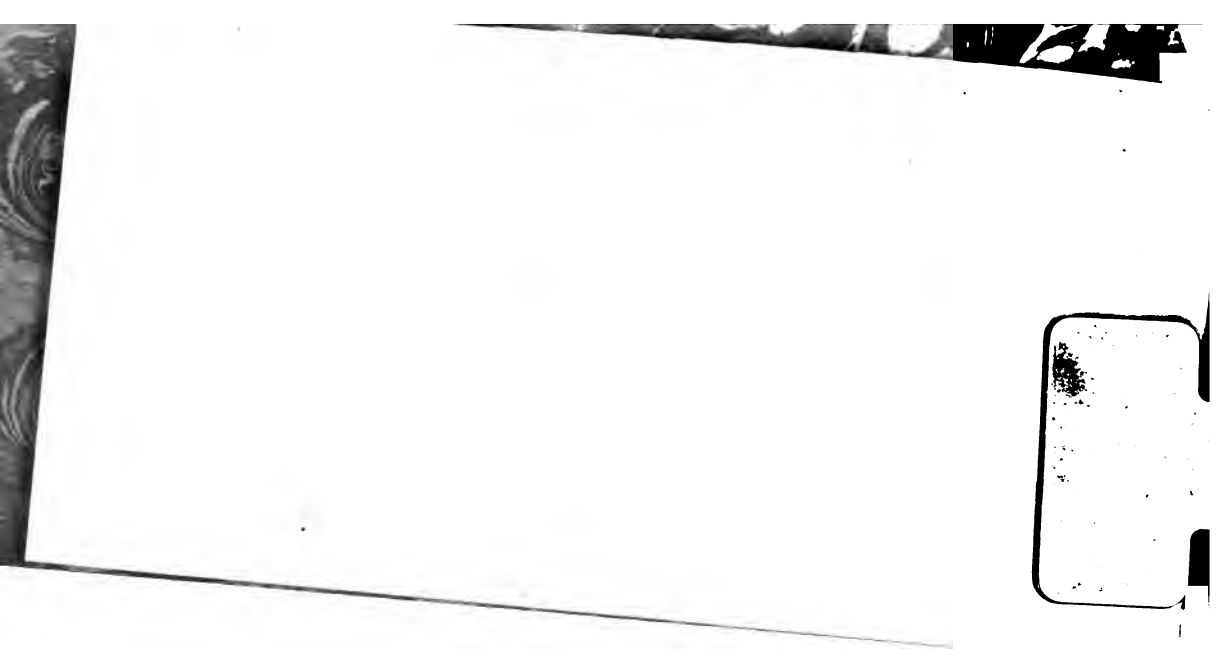
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`



UNS 158 d. 27

48/V 8756

THEATRE
DE
BOURSAULT,
TOME TROISIE'ME.

THEATRE
DE
BOURSAULT,
TOME TROISIE'ME.

Noms des Libraires.

La Veuve de PIERRE GANDOUIN, Quay des Auguſtins.

JEAN-LUC NYON, Pere, Quay de Conty.

MICHEL-ETIENNE DAVID, Pere, Quay des Auguſtins.

FRANÇOIS DIDOT, Quay des Auguſtins.

PIERRE-MICHEL HUART, rue S. Jacques.

GABRIEL-FRANÇOIS QUILLAU, Pere, rue Galande, près la Place Maubert.

JEAN-LUC NYON, Fils, Quay des Auguſtins.

JACQUES CLOUSIER, rue Saint Jacques.

MARC BORDELET, rue Saint Jacques.

LAURENT-FRANÇOIS PRAULT, Fils, Quay de Conty.

LOUIS-ETIENNE GANEAU, Fils, rue Saint Jacques.

MICHEL DAMONNEVILLE, Quay des Auguſtins.

LAURENT DURAND, rue Saint Jacques.

THEATRE
DE FEU
MONSIEUR
BOURSAULT,

NOUVELLE EDITION,

Revûe, corrigée & augmentée de plusieurs Piéces qui n'ont point paru dans les précédentes.

TOME TROISIE'ME.

A PARIS,
PAR LA COMPAGNIE DES LIBRAIRES.

M. DCC. XLVI.
AVEC PRIVILEGE DU ROY.

PIECES CONTENUES
dans le troiſième Volume.

PHAETON.
LES MOTS A LA MODE.
LES FABLES D'ESOPE.
ESOPE A LA COUR.

PHAETON.

COMÉDIE.

EN VERS LIBRES.

PIECES CONTENUES
dans le troiſième Volume.

PHAETON.
LES MOTS A LA MODE.
LES FABLES D'ESOPE.
ESOPE A LA COUR.

PHAETON.

COMÉDIE.

EN VERS LIBRES.

A MESSIEURS
LES COMÉDIENS
ORDINAIRES DU ROY.

MESSIEURS,

Si vous vous ſouvenez auſſi bien du plaiſir que je vous donnai, que je me ſouviens de celui que j'eus lorſque je vous lûs l'ouvrage que je vous dédie, je me

flate que vous vous ferez un plaiſir nouveau de le recevoir, comme je m'en fais un de vous l'offrir. Les applaudiſſemens que vous lui donnâtes à la lecture que je vous en fis, méritent la reconnoiſſance que je vous en témoigne; & je le mets tout exprès au jour pour faire connoître à ceux qui ne l'ont pû voir repréſenter, qu'il y eut autant d'équité dans vos ſuffrages, que de paſſion dans ceux qui me refuſérent le leur. Il ne s'eſt jamais vû tant de cabales qu'il y en eut contre cette piéce: Je ne ſçai combien de petits Auteurs, chagrins du ſuccès qu'avoit eû Eſope, & qui vous entendoient publier que Phaëton en auroit encore un

plus grand, firent ligue offenſive & défenſive contre moi; & du bas du Parnaſſe où Apollon a l'indulgence de les ſouffrir, ils cherchérent à me faire tomber d'une place qui toute médiocre qu'elle eſt, leur ſemble élevée par rapport à celle qu'ils y occupent. Comme il y en a quelques-uns à qui le bonheur a fait trouver des aſyles favorables, & qui ont l'avantage de n'être pas inutiles aux plaiſirs des Grands, ils eurent tant de facilité à les prévenir, & ceux qui étoient prévenns à en prévenir encore d'autres, que ma Comédie étoit condamnée avant que d'être vûë; & tout ſon crime étoit un peu trop de réputation.

*Ce n'eſt ni d'aujourd'hui, ni contre moi ſeul, que la prévention a fait voir qu'elle eſt inſéparable de l'ignorance; il ne faut guéres feuilleter l'Hiſtoire pour en trouver des exemples. L'Affranchi d'Auguſte * en fit jadis une Fable, dont j'ai pris le ſujet ſans m'attacher ſervilement à la lettre: & comme il n'y a point d'exemple dans l'antiquité qui faſſe mieux connoître l'injuſtice de la prévention, j'a cru la devoir mettre ici en ces termes.*

* Phedre.

EPITRE.

LA PRÉVENTION.

FABLE.

AUTREFOIS les Tribuns établirent à Rome
Deux Troupes de Comédiens :
Le beſoin de rimer m'oblige à dire, comme
A Paris les François & les Italiens.
L'une & l'autre avec un grand zéle
Tâchoit à renvoyer les Auditeurs contens :
Mais dans l'une des deux [n'importe dans laquelle]
Préſidoit Roſcius ſi célébre en ſon tems.
Ses geſtes, ſon air, ſa parole
Rendoient en ſa faveur le monde prévenu ;
Et quiconque après lui joüoit un même rôle
S'il n'étoit fort habile, étoit fort mal venu.
Un jour que dans certaine Piéce
Il grognoit à peu près comme un petit Cochon,
Un rôle ſi nouveau parut en ſon eſpéce
A tous les Spectateurs admirablement bon.
Rome étoit une Ville en Citoyens féconde ;
Et chacun allant voir cela :

EPITRE.

Roſcius, diſoit-on, eſt le ſeul homme au monde
Capable de ce rôle-là.
Pendant que Roſcius, ayant le vent en poupe,
Cauſoit tant de plaiſir & d'admiration,
Un des Acteurs de l'autre Troupe
S'aviſa d'une invention,
Qui montre clairement que la prévention
A toujours l'ignorance en croupe.
Il dit que c'étoit un abus
De croire Roſcius un ſi merveilleux homme :
Et fit même afficher aux carrefours de Rome
Qu'il feroit le Cochon moins mal que Roſcius.
Les Romains étonnés d'une pareille affiche,
Et qu'avec Roſcius il fît comparaiſon,
Furent tous l'écouter, plus pour lui faire niche
Que pour voir s'il avoit raiſon.
Dès le moment qu'ils l'entendirent
Ce fut de toutes parts un murmure confus :
Mille gens prévenus l'un à l'autre ſe dirent
Eh fy ! *ce n'eſt pas Roſcius.*
Il demande par grace à pourſuivre ſon rôle,
Mais ſes efforts ſont ſuperflus :
A peine grogne-t-il que chacun le contrôle,
Et crie à haute voix ; *ce n'eſt pas Roſcius.*

Enfin dans un courroux extrême,
Tirant un vrai Cochon de dessous son manteau,
A qui, pour réüssir d'un tel stratagéme,
Il piquoit sourdement la peau :
Roscius, leur dit-il, dont l'esprit est si beau,
Fait donc mieux le Cochon que le Cochon lui-même.
Quand on juge avec passion
En tous lieux, en tous temps, mêmes choses arrivent :
C'est un guide trompeur que la prévention ;
Elle égare ceux qui la suivent.

Ne croyez pas, MESSIEURS, que ce soit par un entêtement si ordinaire aux Auteurs, & dont je suis peut-être autant susceptible qu'un autre, que je trouve de la prévention dans le jugement tumultueux que l'on fit de mon ouvrage. J'ai fait comme fit, il y a quelque temps, un Plaideur

qui perdit une bonne cauſe : ſon procès jugé, il en porta les Piéces à ſept ou huit des plus fameux Avocats, qui après un ſérieux examen dirent que le gain en devoit être infaillible. J'ai montré ma Piéce, depuis le jugement qu'on en a fait, à des gens qui ſont ſur la cime du Parnaſſe, & qui ne voyent qu'Apollon au-deſſus d'eux : & la plus ſolide louange que je puiſſe vous donner eſt qu'ils ont été de même ſentiment que vous. Si je ne craignois d'être ſoupçonné d'un peu d'amour propre, j'ajouterois ici une approbation qui m'a été donnée je ne ſçai par qui. Comme je ſortois un ſoir de la Comédie un de

vos Gardes me donna un billet cacheté, où quelqu'un assez généreux pour me consoler d'une disgrace qu'il crut apparemment que je ne méritois pas, avoit eû la bonté de me mettre ces quatre Vers.

Plus je vois ton ouvrage & plus j'en suis avide.
C'est ainsi qu'au temps ancien
Ecrivoient le galant Ovide
Et l'ingénieux Lucien.

Je ne les mets point ici par une vanité ridicule, je les y mets par une juste reconnoissance. Je répéte (& c'est la vérité) que je ne sçai à qui je suis redevable de cette grace : mais à qui que ce soit, j'y dois être assez sensible pour ne pas garder un silence in-

grat dans une conjoncture où tout l'honneur eſt pour celui qui m'en a voulu faire. Son approbation ne deshonore pas la vôtre ; & vous ne ſerez pas fâchés de voir de votre parti un homme qui ſçait dire tant de choſes en ſi peu de mots. Puiſque vous avez fait plus que vous ne deviez pour moi, il eſt bien juſte que je faſſe ce que je dois pour vous ; & que j'aſſocie à vos ſuffrages tout ce qu'il y a de gens éclairés qui jugent des ouvrages d'eſprit par le plaiſir qu'ils y prennent, & non par le rapport qu'on leur en fait. C'eſt, MESSIEURS, dans cette vûë que je donne Phaëton au Public. Il vous a plû : il a plû à des

perſonnes d'un mérite au-deſſus de l'expreſſion ; ſans compter l'applaudiſſement anonime, qui n'eſt point d'un médiocre génie : j'en tire une conſéquence qu'il faut de néceſſité qu'il plaiſe à d'autres ; & je le ſouhaite moins parce que je l'ai fait, que parce que vous l'avez approuvé. Je ne puis reconnoître l'obligation que je vous ai que par cette voye ; & par la proteſtation que je vous fais d'être toute ma vie,

MESSIEURS,

Votre très-humble & obéïſſant Serviteur,
BOURSAULT.

PERSONNAGES.

PHAETON, fils du Soleil & de Climéne.
CEPHISE, fille de Mérops, Roy d'Egypte.
CLIMENE, mere de Phaëton, & femme de Mérops.
EPAPHUS, fils de Jupiter & d'Isis.
PROTE'E, Demi-Dieu, Gardien des Troupeaux de Neptune.
THE'ONE, fille de Protée.
NISE, confidente de Théone.
LE SOLEIL.
MOMUS.
LA PREMIERE HEURE DU JOUR.
L'HEURE que les Dames vont au Temple.
UN MOMENT.
LA TERRE.
JUPITER.
GARDES de Climéne.

La Scéne eſt à Memphis.

PHAETON.

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

EPAPHUS, CEPHISE.

EPAPHUS.

QUOI, Cephiſe, aujourd'hui l'on choiſit votre époux,
Et vous ne voulez pas que je m'en inquiéte !

CEPHISE.

Je vous l'ai déja dit, Epaphus, je ſouhaite

Que le choix de ma main ne regarde que vous.
De tant de Rois voiſins qui dans cette journée
Par leurs Ambaſſadeurs briguent mon Hyménée,
Aucun ne s'attire mes vœux:
La Couronne avec eux me ſembleroit affreuſe;
Au lieu que je vivrois heureuſe,
Si je pouvois vous rendre heureux.
Vous êtes fils du Dieu qui lance le tonnerre,
Je ſuis fille du Roy qui commande en ces lieux.
Et mon ſort ſeroit glorieux
D'unir l'auguſte ſang du plus puiſſant des Dieux
Au ſang du plus grand Roy qui régne ſur la terre.

EPAPHUS.

Hélas, Princeſſe, hélas! que ces tendres bontés
Sur un fidéle amant ſi ſouvent répanduës,
Me ſeront chérement venduës,
Si quelque heureux Rival m'enléve vos beautés!
Plus vous prenez de ſoin à m'en faire paroître,
Plus je trouve de gloire à vivre dans vos fers:
Et ſi je dois vous perdre il m'eſt dur de connoître
La grandeur du bien que je perds.

CEPHISE.

Et qui peut vous défendre un eſpoir légitime;
Pour vous le Roy mon pere a plus que de l'eſtime;

C'eſt vous en dire aſſez pour calmer votre effroi,
Et ſi je ſuis votre partage
Vous aurez encore l'avantage
De ne pas devenir mon époux malgré moi.

EPAPHUS.

Mais Phaéton, Madame, eſt le fils de la Reine:
Nous avons l'un pour l'autre une invincible haine:
Nous ne pouvons nous voir ſans paroître en courroux.
Soit caprice, raiſon, deſtinée, influence,
On voit depuis notre naiſſance,
Une antipatie entre nous.
Je ne puis le ſouffrir; il me ſouffre avec peine;
Il me hait malgré lui: je le hais malgré moi;
Cependant l'eſprit de Climéne
Eſt puiſſant ſur l'eſprit du Roi.
Vers qui que ce puiſſe être où penche ſon ſuffrage
Vous ne pouvez douter qu'il ne ſoit d'un grand poids:
Et ſans faire à ſon fils le plus ſenſible outrage
Elle ne peut ſur moi faire tomber ſa voix.
Je vous perdrai, belle Princeſſe.

CEPHISE.

Si Phaéton m'aimoit je n'en douterois pas:

Mais par bonheur pour moi j'ai pour lui peu d'appas,
Théone a toute ſa tendreſſe.
Protée, à qui toujours l'avenir eſt préſent,
Malgré tout l'enjoûment de ſon aimable fille
Aux feux de Phaéton ſeroit moins complaiſant
S'il ne le voyoit prêt d'entrer dans ſa famille.
Ne vous laſſez point de m'aimer;
Je ne vous trompe point par des paroles vaines;
Phaéton eſt le ſeul qui nous puiſſe allarmer,
Et Théone le tient en de trop fortes chaînes.
Adieu. J'ai ménagé ces momens pour vous voir.
Si le ciel m'eſt propice, ainſi que je l'eſpére,
Et que ce ſoit à vous que me donne mon pere,
Croyez qu'avec plaiſir je ſuivrai mon devoir.

Elle ſort.

SCENE II.

EPAPHUS *ſeul.*

ET moi, Céphiſe, & moi quoique l'on me prépare,
Du ſort de mes Rivaux je ne ſuis point jaloux;

Je ſuis le plus heureux de tous,
Puiſque c'eſt pour moi ſeul que l'amour ſe déclare.

SCENE III.

MOMUS, EPAPHUS.

MOMUS.

TRes-humble ſerviteur au Seigneur Epaphus.
Comment va l'amoureux commerce ?
Peut-on vous demander ſous ces arbres touffus
A quel jeu votre eſprit s'exerce ?
Sans doute, cet abord vous paroît familier,
Et ſur-tout n'ayant pas l'honneur de me connoître :
Je demeure d'accord que je ſuis ſingulier ;
Et pour dire encor plus je me pique de l'être.
Vous paroiſſez tout je ne ſçai comment
De m'oüir parler de la ſorte ;
Et votre œil enflammé ſemble un gros Diamant
Dont on diroit que le feu ſorte.
Vraiment, vraiment, vous n'êtes pas au bout,
Pour peu que vous & moi nous faſſions connoiſſance.....

EPAPHUS.

Je n'en veux point faire du tout
Avec gens comme vous d'une obſcure naiſſance;
Sçavez-vous à qui vous parlez?
Et quel rang tient ici celui qui vous écoute?

MOMUS.

Si je ne le ſçai pas tout au moins je m'en doute.
Vous, l'ami qui me querelez
Au moment que je vous cajole;
Sçavez-vous que, ſans hiperbole,
Je vaux mieux que vous ne valez?

EPAPHUS.

Mon cher, quand on extravague,
On attire mon courroux.

MOMUS.

Doucement, mon cher, j'incague
De plus grands Seigneurs que vous.
Eût-on la foudre en main comme l'a votre pere,
On n'eſt point à l'abri de mes traits mordicans:
Malgré moi dans ma bouche il vient des mots piquans
A quoi les ſots n'échapent guére.
Les plus déterminés devant moi ſont émûs:
Ennemi des défauts par-tout je les cenſure;

Et ſi vous connoiſſez Momus ;
C'eſt Momus qui vous en aſſûre.

EPAPHUS.

Quoi, vous êtes Momus ! vous ?

MOMUS.

Oüi, moi ; pourquoi non ?

EPAPHUS.

Ce Dieu qui ſans ceſſe contrôle ?
Qui ne voit rien de bien ? ne trouve rien de bon ?

MOMUS.

Oüi juſtement. C'eſt moi qui ſuis ce Dieu ſi drôle.

EPAPHUS.

Pardon, ſi j'ai trouvé votre début ſuſpect,
Votre Divinité ne m'étoit pas connuë.

MOMUS.

Couvrez-vous. Quoique Dieu, je ſuis peu circonſpect ;
Vous pouvez me parler ſans être tête nuë.
Je hais les grands Seigneurs dont le farouche aſpect
Imprime tant de crainte & tant de retenuë,
Qu'on croit leur manquer de reſpect
Lors qu'on touſſe & qu'on éternuë,

EPAPHUS.

Aucun Char n'a dans l'air marqué votre venuë,
De vous rendre inviſible, avez-vous le talent?

MOMUS.

J'étois envelopé dans une épaiſſe nuë,
De peur qu'un Chaſſeur turbulent
A qui j'aurois frapé la vûë,
Ne me crût un mets ſuculant;
Et que de cette erreur ſon ame prévenuë,
Il ne me tirât en volant.
Choiſi par Jupiter, ſoi diſant votre pere.....

EPAPHUS.

Comment? ſoit diſant? Ma colere
Si vous n'étiez un Dieu, vous feroit repentir
D'un jugement ſi téméraire.

MOMUS.

En Dieu de bonne foi je dois vous avertir
Que je n'ai pas deſſein d'offenſer votre mere;
Mais comme je ſuis ſincére
J'appréhende de mentir.
Combien ſur les deux Hémiſphéres
Voit-on d'enfans éclore à chaque pas,
Dont force honnêtes gens s'oſent dire les peres
Qu'on ſçait bien qui ne le ſont pas?

Revenons à notre matiére.
Choisi par Jupiter je descends ici bas
Pour appaiser tous les débats
D'entre vous & le fils du Dieu de la lumiére,
A tous les Dieux du ciel rangés dans un festin
Le Soleil en a fait une plainte publique ;
Et vous a peint aussi mutin
Que Phaéton est pacifique.
La jalouse Junon fut d'abord contre vous ;
Il n'est pas mal-aisé que l'on se l'imagine :
Elle hait les enfans que son fragile époux
A fabriqués à la sourdine.
Venus, qui dans le cœur garde un secret dépit ;
De ce que le Soleil, par malignité pure ;
La fit prendre en flagrant délit
Dans une amoureuse avanture,
Parla long-temps pour vous en termes obligeans ;
Mais elle eût mieux fait de se taire,
On sçait que Venus d'ordinaire
Ne prend pas le parti des plus honnêtes gens,
Pallas, qui sans amour passe son plus bel âge,
Pour avoir trop d'esprit & trop peu de beauté ;
Qui veut qu'à toute outrance une fille soit sage
Par le chagrin qu'elle a de l'avoir trop été ;

Pour vous punir du penchant de vos Meres
Friandes autrefois de larcins amoureux
Dit qu'il falloit à tous deux
Vous donner les étriviéres.
Je deviendrois prolixe, & peut-être ennuyeux
Si je vous apprenois le reſte
Des divers ſentimens de la troupe céleſte :
Je penſe que je ferai mieux
De vous repréſenter que l'air eſt une route,
Où quelque grande ſoif qu'on ait,
On ne trouve aucun cabaret
Où l'on puiſſe boire une goute :
Et du ciel juſqu'ici le chemin eſt ſi long
Qu'avant qu'on ſoit au bout aiſément on s'altére ;
De grace pourvoyez-y donc ;
Et ſongez que je ſuis un Dieu de bonne chére.

EPAPHUS.

Eh ! les Dieux mangent-ils ? j'ai toujours cru que non :
Et que tout le Nectar & toute l'Ambroſie
Dont on dit que là-haut chacun ſe raſſaſie
Etoient des alimens moins d'effet que de nom ;
Je ſerai ravi de connoître
Que je me trompois ſur ce point.

MOMUS.

MOMUS.

Si les Dieux ne mangeoient point,
Serois-je assez fou pour l'être ?
Et comment sans manger pourrions-nous vivre heureux ?
Notre condition seroit la plus mauvaise :
On n'est jamais à son aise
Tant qu'on a le ventre creux.
Jupiter, Mars, Neptune, & tous tant que nous sommes
Qui réglons notre sort au gré de nos désirs,
Exempts des disgraces des hommes
Nous partageons tous leurs plaisirs.
A ce que nous voulons jamais rien ne s'oppose :
Sans cesse accompagnés & des Jeux & des Ris,
Nous bûvons, nous mangeons : Et bien vous en a pris
Que Jupiter ait sçû faire encore autre chose.
Jeune, beau, vigoureux, l'œil perçant, le teint frais,
Ennemi de la bagatelle,
Lorsqu'en votre chemin vous trouvez une belle,
Vous allez droit au but sans faire de faux frais.
Comment gouvernez-vous certains jeunes attraits
D'une appetissante femelle

Qui pour prendre les cœurs ſemble être faite exprès ?
Comme je deſcendois vous étiez avec elle ;
Je vous ai vû de loin l'apoſtrophet de près.

EPAPHUS.

L'un pour l'autre, Momus, le Deſtin nous fit naître ;
Vivre & mourir enſemble eſt notre unique but.
Dès la premiére fois que je la vis paroître,
J'eus le bien de lui plaire autant qu'elle me plut :
Mais ſur tous ſes déſirs, dont je ſerois le Maître,
La volonté du Roy de tout temps prévalut :
Il lui donne un époux, que je ne puis connoître ;
Si ce n'eſt Phaéton, ce ſera moi peut-être.
Avant la fin du jour ce grand choix ſe conclut ;
Et ſi j'ai le malheur de ne le pouvoir être,
Je voudrois qu'aucun ne le fut.

MOMUS.

Vous voulez donc, tête baiſſée,
Eſſayer ſi l'Hymen a des plaiſirs bien doux ?

EPAPHUS.

Oüi, cher Momus, c'eſt ma penſée.

MOMUS.

Cher Epaphus, tant-pis pour vous.
Malgré toutes les amorces
Que l'Hymen peut faire voir,

L'amour perd bien de ſes forces
Quand il agit par devoir.
Il ne faut point chercher en famille étrangére
D'exemple à vous étaler :
Il ſuffit de citer Jupiter votre pere ;
Chacun ſçait que Junon n'eſt que ſon pis-aller.
Vous jugez bien qu'elle eſt belle,
Puiſque je la trouve telle
Moi que l'on croit médiſant :
Mais une femme immortelle
Eſt un fardeau fort peſant.

EPAPHUS.

Et moi, je ne ſçai rien de plus ſatisfaiſant,
De plus doux, de plus beau qu'une ardeur éternelle.
Que ne m'eſt-il permis d'eſpérer.... Mais, Adieu.
Je m'en vais vous attendre au Temple de ma mere.
La Reine que je vois s'approche de ce lieu ;
Et je ſçai que ma vûe excite ſa colére.

MOMUS.

Pour ſortir de l'erreur où vous avez été,
Et ſçavoir ſi les Dieux font leur devoir à table ;
Faites proviſion de quelque bon pâté ;
Et ſur-tout de vin délectable.
A ce rendez-vous agréable,

Eſcortés de la joye & de la liberté
Nous verrons qui des deux eſt le plus redoutable,
Et qui de meilleur air ſçait boire une ſanté.

SCENE IV.

CLIMENE, MOMUS, GARDES.

UN GARDE.

PLACE à la Reine. Holà! Garde, l'ami; dépêche.

MOMUS.

Eh! Monſieur le Garde, tout doux;
Il ſied mal près des Rois d'avoir l'eſprit revêche.

UN SECOND GARDE.

Aſſomme ce cocquin de coups;
Il raiſonne!

CLIMENE.

Tout beau; ſur peine de ma haine,
Je vous ai commandé d'être plus indulgens.

MOMUS.

Vous n'êtes pas la ſeule Reine
Qui près de ſa perſonne ait de vilaines gens.
Chez les Grands, comme vous, c'eſt un mal néceſſaire;

On en eſt infecté preſqu'en toutes les Cours.
Mais paſſons à d'autres diſcours ;
J'ai des baiſe-mains à vous faire,
Madame.

CLIMENE.

A moi ! de qui ?

MOMUS *bas à Climéne.*

De l'un de vos Galans.

CLIMENE.

Téméraire ! les fous me ſont inſupportables.
Je prens pitié des miſérables,
Et fais punir les inſolens.
Un menſonge ſi condamnable,
Rencontreroit ailleurs un châtiment tout prêt.

MOMUS.

Je ne ments point, Madame, ou je me donne au diable,
Je dis la choſe comme elle eſt.
Ce matin, le Soleil, à qui je rends ſervice,
(Car afin que vous me croyez,
Si l'on ne m'a changé quand j'étois en nourrice,
Je me garantis Dieu, tel que vous me voyez.)
Je ſuis Momus.

CLIMENE.

Momus ! Quoi ! Momus en perſonne !

MOMUS.

Que diantre dans la face ai-je de ſi nouveau ?
Suis-je trop laid ? Suis-je trop beau ?
Dès que je dis mon nom tout le monde s'étonne.

CLIMENE.

Vous êtes ici-bas en modeſte appareil !

MOMUS.

Il eſt vrai. Mais l'orgueil ne fut jamais mon vice.

CLIMENE.

Comment ſe porte le Soleil ?

MOMUS.

Il ſe porte fort bien, hors quand il fait éclipſe.

CLIMENE.

Faites-m'en, je vous prie, un tableau racourci.
Autrefois ſa beauté me paroiſſoit extrême.

MOMUS.

Madame, il eſt toujours le même,
Il ne vieillit point, Dieu merci.
Qu'on parcoure avec ſoin le ciel, la terre & l'onde,
Chez les Dieux les plus beaux il tient le premier rang :
Quoiqu'il ſoit de même âge à peu près que le monde,
Il n'a pas une ride, & pas un cheveu blanc.

Le hâle l'accompagne, & jamais ne le gâte ?
Environné de flammes il eſt frais au milieu :
Pour tout dire en un mot, je ne ſçai point de Dieu,
Pétri d'une meilleure pâte.
A moins qu'on ne le tue il doit vivre long-temps.

CLIMENE.

Plût au ciel qu'à ſes yeux Phaëton pût paroître !
Que de joye il auroit, lui qui lui donna l'être,
De lui voir des vertus qui préviennent les ans !

A un Garde.

Que l'on cherche mon fils, & que l'on nous l'amène,
Vous en ſerez, je croi, pleinement ſatisfait.
Je ne puis vous celer que je ſuis un peu vaine,
D'avoir un fils ſi parfait.
Peut-être en ſa faveur ſuis-je trop entêtée.
Que cela ſoit ou non, je prétends ce matin,
Par force ou par amour faire parler Protée,
Pour ſçavoir de mon fils le glorieux deſtin.
Toutes les choſes futures,
Sont préſentes à ſes yeux ;
Mais il eſt ſi capricieux,
Qu'il prend cent diverſes figures,
De peur de contenter mon deſir curieux.

MOMUS.

Tous les diſeurs de bonnes avantures,
Sont fripons & malicieux.
Je cherche à vous ſervir, & vous l'allez connoître;
Des troupeaux de Neptune il eſt le gardien:
Mais près de moi c'eſt ne rien être,
Mon pouvoir fait ceſſer le ſien.
A ce que je preſcris c'eſt à lui de ſouſcrire.
Si par ſes changemens il prétend vous laſſer,
Je prétends, moi, ne lui laiſſer,
Que la faculté de prédire.
L'occaſion vous rit; c'eſt lui que j'apperçois.
Quel bonheur pour vous! Il ſommeille.

CLIMENE.

Il faut aſſurément qu'il parle à cette fois.
Gardes, qu'on le ſurprenne avant qu'il ſe réveille.

SCENE V.

PROTE'E, MOMUS, CLIMENE, GARDES.

PROTE'E *à demi éveillé.*

HE bien, oüi; ça, j'y vais. Qui va là? Que veut-on?

CLIMENE.

A la fin j'ai ſçû vous ſurprendre:
Malgré vous il me faut apprendre
Quel ſera le deſtin de mon cher Phaéton;
Vous ne pouvez vous en défendre.

PROTE'E.

Et quoi, toujours ſur mes talons!
Votre importunité me gêne.

MOMUS.

Allons, Seigneur Protée, allons;
De l'honnêteté pour la Reine.
Vous pouvez devenir Aſne, Cheval, ou Veau,
Pour ne pas remplir ſa requête,
Je le ſçai: mais il n'eſt pas beau
Qu'un demi-Dieu faſſe la Bête.
Prenez un air plus ſérieux.

C'eſt moi qui le ſouhaite ; & qui vous le commande.

PROTE'E.

Il ſied bien au bouffon des Dieux
De me faire une reprimande !

MOMUS.

Outre qu'on m'a là haut immatriculé Dieu,
Je ſuis député d'une couple
Qui vous diront en temps & lieu
Qu'il faut qu'en ma préſence un demi-Dieu ſoit ſouple.
Satisfaites la Reine en honnête Devin
Sans vous faire tirer l'oreille.
En vertu de mon droit divin
Je puis vous commander ce que je vous conſeille.

PROTE'E.

Si vous ſçaviez quelle fatigue c'eſt
Que de vouloir ſe mêler de prédire,
Vous ne trouveriez pas à dire
De ce qu'à point nommé je ne ſuis pas tout prêt.
Je me transforme en Bête, en Arbre, en Flamme, en Roche,
Pour tâcher à m'en garantir :
Mais il n'en eſt plus temps : je commence à ſentir
Du Dieu qui me ſaiſit la redoutable approche.

Mes cheveux ſur mon front ſont déja hériſſez.
Maudit ſoit le moment que j'eûs cette ſcience.
Juſte Ciel ! que vous me preſſez !
Donnez-vous, je vous prie un peu de patience,
Neptune. Quel éclat tout à coup me ſurprend !
Cet éclat diſparoît ; & la terre s'entr'ouvre ;
Mon enthouſiaſme me prend ;
Et le ſombre avenir à mes yeux ſe découvre.
Reine voici le ſort de votre Phaëton,
Puiſque vous ſouhaitez que je le développe.
C'eſt l'Oracle qui parle. Ecoutez ſur quel ton
Il va faire ſon horoſcope.

C'eſt en vain que Théone a pour lui des appas :
A ce que veut l'Amour le ſort ne conſent pas ;
L'Hymen entre elle & lui ne ſçauroit ſe conclure ;
Jamais Mortel ne fut ſi haut
Que Phaëton ſera bientôt !
Je ſçais ce que je dis quand je vous en aſſure.
Si mon art n'eſt trompeur j'entrevois aujourd'hui
Une ſuite de conjonctures
Qui ſont d'infaillibles Augures
Que l'Univers entier ſera dans peu ſous lui.

Je ne puis de ſon ſort vous apprendre la ſuite.
Mon enthouſiaſme me quitte.
Adieu.

SCENE VI.

CLIMENE, MOMUS, GARDES.

CLIMENE.

QUE mon bonheur eſt grand !
Que j'ai de Phaéton une haute eſpérance !
Au Dieu dont il tient la naiſſance
Mon fils n'eſt pas indifférent.
Protée eſt mutin, mais ſincére.
Jamais Mortel ne fut ſi haut
Que Phaéton ſera bientôt !
Ah ! mon fils, quel plaiſir pour ton heureuſe mere !

MOMUS.

Je vous congratulerois bien
Si j'avois de la foi pour de telles promeſſes ;
Mais Devins & Devineresſes
Ne valent preſque jamais rien.

CLIMENE.

Protée eſt un Devin que tout le monde honore.
Jamais Mortel ne fut ſi haut
Que Phaéton ſera bientôt !
De peur que l'on en doute il le répéte encore.

Si mon Art n'eſt trompeur j'entrevois aujourd'hui
Une ſuite de conjonctures,
Qui ſont d'infaillibles augures
Que l'Univers entier ſera dans peu ſous lui.
Je prens tant de part à la gloire
D'un fils qui ſans relâche occupe mon eſprit,
Que tout ce que Protée a dit
M'eſt demeuré dans la mémoire.
Phaéton eſt ſans doute attaché près du Roi:
Portons-lui promptement cette grande nouvelle.
J'aurois une douleur mortelle
Si mon fils l'apprenoit d'un autre que de moi.
Allons, Momus.

MOMUS.

Madame, une affaire importante
Me dérobe l'honneur d'accompagner vos pas.

CLIMENE.

Quoi! vous tromperez mon attente?
Vous ne me remenerez pas?

MOMUS.

Je prétens, ma belle Reine,
Dans deux heures au plus tard
En Député céleſte aller vous faire part
Du paiſible deſſein qui dans ce lieu m'amène.
Juſques-là, s'il vous plaît, je demande congé;

Cette incivilité me fait peine à commettre :
Mais enfin l'affaire que j'ai
N'eſt pas d'une nature à pouvoir ſe remettre.
Vous voulez bien me pardonner
Si je cours au plus néceſſaire.

CLIMENE.

Et ne puis-je ſçavoir cette importante affaire ?

MOMUS.

Le fils de Jupiter m'attend à déjeûner.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

THEONE, NISE.

NISE.

Je ne vous blâme point d'être grande rieuse :
Vous êtes belle, jeune, & cela vous sied bien ;
Mais ne vous allarmez de rien,
Etre fille, être amante, & si peu curieuse,
C'est violer les droits du sexe feminin ;
Je vous l'ai déja dit, & je vous le répéte.

THEONE.

Je ne veux point aller au-devant du chagrin ;
Il vient toujours plûtôt que l'on ne le souhaite.

NISE.

Souvent quand on sçait le prévoir,
On l'évite par sa prudence.

THEONE.

N'est-ce pas un chagrin que cette prévoyance ?

Et même un des plus grands que nous puissions avoir ?
Ne se mettre rien dans la tête
Et prendre le temps comme il vient,
C'est, à ce que tu crois, vivre comme une bête ;
Et la plûpart du monde avec toi le soûtient ;
Trop heureux qui pourroit l'être
En bien des occasions !
On ne sçauroit qu'aimer & paître,
Et l'on ignoreroit les autres passions.
La raison qu'on nous vente & qu'on trouve si belle,
Loin d'être un si grand bien est le plus grand des maux ;
Le pur instinct des animaux
Est bien plus raisonnable qu'elle.
Guerre, procès, vieillesse, infirmité, trépas,
N'ont rien qu'un animal redoute :
S'il lui vient du bien, il le goûte ;
Et s'il lui vient du mal, il ne le connoît pas.
La nature envers l'homme est beaucoup plus avare.
Le bien qu'elle lui fait est trop proche du mal :
En le faisant sçavant elle le rend bizare ;
En le faisant vaillant elle le rend brutal.
L'animal au contraire a toujours l'ame égale.
De tout ce qu'il rencontre il se fait des plaisirs ;

Et s'il a de l'amour il remplit ſes deſirs,
Sans bleſſer la pudeur ni la foi conjugale.
La joye eſt le vrai bien : tous les autres ſont faux ;
Où je ne la voi point rien ne ſçauroit me plaire :
Si la pente au plaiſir eſt un de mes défauts,
Je ne te promets pas de jamais m'en défaire.

NISE.

Mais quoi, pour la Princeſſe avoir tant d'amitié,
Et la voir en danger de perdre ce qu'elle aime,
Sans avoir aucune pitié
De ſon inquiétude extrême !
Si des maux qu'elle ſent vous aviez la moitié
En uſeroit-elle de même ?
Quel chagrin vous voit-on, pour peu qu'il ſoit touchant,
Que ſa tendreſſe ne reſſente ?

THEONE.

La Princeſſe ſuit ſon penchant
De même que je ſuis ma pente.
Elle ne ſçait par quelle loi
Aux tendres ſentimens le ciel l'a dévoüée ;
Et je ne puis dire pourquoi
Il m'a faite plus enjoüée.
C'eſt me connoître mal que de conjecturer
Que l'amitié ſur elle ait un plus fort empire :

Mon talent n'eſt point de pleurer
Comme le ſien n'eſt point de rire.
S'il dépendoit de moi de choiſir ſon époux
Je ſçais une infaillible voye
De lui procurer de la joye ;
Et de tous mes plaiſirs ce ſeroit le plus doux.
Son ſort peut être heureux, ſon ſort peut être rude ;
Un grand plaiſir l'attend, ou d'extrêmes ennuis ;
J'ai toujours de l'eſpoir dans cette incertitude,
Et je m'afflige enfin le plus tard que je puis.

NISE.

Votre façon d'aimer eſt aiſée & nouvelle.
Mais lors qu'à la Princeſſe on choiſit un époux ;
Si vous ne craignez rien pour elle
N'apprehendez-vous rien pour vous ?
Depuis ſept ou huit jours Phaéton vous évite ;
De ſi loin qu'il vous voit il paroit interdit ;
En diſant qu'il vous aime, il chancéle, il héſite
Comme s'il avoit peine à croire ce qu'il dit :
Quoique pour l'arrêter vous ayez du mérite
Je ne puis m'empêcher de ſoupçonner ſa foi.

THEONE.

Tant-pis pour lui s'il me quitte
Il y perdra plus que moi.

Je ne préſume point que j'aye une Rivale.
Mais quand cela ſe pourroit,
Quelque belle qu'elle ſoit,
Je doute qu'elle m'égale.
Je vois, à ton air ſérieux,
Que de ma vanité ta pudeur ſouffre & gronde:
Je n'ai pas des attraits à ſurprendre les yeux;
Mais j'ai je ne ſçai quoi qui plaît à tout le monde.
Jamais le conjugal lien
N'a rangé ſous ſes loix une meilleure épouſe;
C'eſt de mon devoir ſeul que je ſerai jalouſe
Si je trouve un mari qui s'aquitte du ſien.
Toujours d'humeur égale, & toujours complaiſante,
Une tendre union bornera mes ſouhaits:
Et ſi nous nous broüillons, je ſuis trop bienfaiſante
Pour être plus d'un jour ſans refaire la paix.
Avec ces qualités, qu'on ne me peut débattre,
Et, comme tu le vois, de paſſables appas,
Que Phaéton me quitte, ou ne me quitte pas,
Pour un amant perdu j'en retrouverai quatre.

NISE.

Mais Nimphe, votre pere à qui tout eſt préſent,
Qui lit dans l'avenir comme moi dans un livre,
Et qui du Dieu Neptune a reçû ce préſent,

Sçait bien ſous quelle loi vous aurez l'heur de vivre.

THEONE.

Je l'ai toujours prié de ne me dire rien
De ce qui m'eſt là haut nuiſible ou favorable;
Je ne veux point languir dans l'attente d'un bien,
Ni ſouffrir par avance un mal inévitable.
Je vois toujours le ſort aller ſon même train:
Ordinairement il envoye
A la jeuneſſe de la joye,
A la vieilleſſe du chagrin.
Joüiſſons des plaiſirs que l'âge nous préſente
Sans nous inquiéter de ce qui vient après:
La folie, à vingt ans, a pour moi plus d'attraits,
Que la ſageſſe à ſoixante.
Voilà, ma chére Niſe, où je veux m'en tenir:
Je conviens avec toi qu'il eſt beau d'être ſage;
Mais comme d'ordinaire on ne l'eſt qu'avec l'âge,
Je ne veux pas encore ſi-tôt le devenir.

NISE.

Mais parlez-moi, de grace, avec une ame ouverte;
Aimez-vous Phaéton, ou ne l'aimez-vous pas?
D'un cœur indifférent ſouffrirez-vous ſa perte
Si pour d'autres attraits il quitte vos appas?

Si l'on en croit un bruit que fait courir ſa mere,
Dans peu le monde entier doit être ſous ſes pieds;
Et dans un rang ſi haut on dit que votre pere
Ne veut plus qu'à l'aimer vous vous émancipiez.

THEONE.

Je ſçai le bruit qui court de ſa grandeur future,
Et ce bruit ne m'allarme pas :
Pour toi qui crains toujours, ton eſprit ſe figure
Qu'il ſe verra trop haut pour deſcendre ſi bas.
Depuis lui juſqu'à moi quel que ſoit l'intervalle
L'amour n'en ſouffre point entre de vrais amans;
Et l'hymen par des nœuds charmans
En les uniſſant les égale.
Il eſt vrai, depuis quelques jours
Des ſoins qu'il me rendoit Phaéton eſt avare;
Mais ce ſont de certains détours
Pour faire ſouhaiter ce que l'on trouve rare.
Je n'oſe juſqu'ici le ſoupçonner de rien:
Mais ſi je m'apperçois qu'il aille à l'inconſtance,
Eut-il trente pas d'avance
Je le ratraperai bien;
Et s'il faut entre nous parler en conſcience,
Notre ſexe en ſçait plus là-deſſus que le ſien.

NISE.

Quelque raiſon que j'aye, & quoique je vous diſe

Vous renverſez d'un mot tout mon raiſonnement,
Tant vous débitez finement
Votre méchante marchandiſe.
Encore un mot ou deux, & je ne dis plus rien ;
Auſſi-bien avec vous fait-on mieux de ſe taire.
Sçait-on ce qu'ici bas Momus eſt venu faire ?

THEONE.

On ne me l'a point dit, mais je m'en doute bien.

NISE.

Et que préſumez-vous qui l'y faſſe deſcendre ?
On eſt mieux au ciel qu'en ces lieux.

THEONE.

Peut-être eſt-ce l'amour qui l'oblige à s'y rendre ;
Et c'eſt où l'on ſe plaît qu'on eſt toujours le mieux.

NISE.

Quoi, vous croiriez Momus capable de tendreſſe ?
Je voudrois que cela fut ;
Et pour comble d'allegreſſe
Que votre beauté lui plut.
Lui rieur, & vous rieuſe,
Les chagrins de l'hymen vous ſeroient inconnus ;
Et ſi votre lignée un jour étoit nombreuſe
Vous peupleriez la terre & le ciel de Momus.

THEONE.

Il arrive ſouvent des choſes moins poſſibles :
Et ſi j'oſe parler du peu que j'ai d'attraits,
Je ſçai bien qu'ils ne ſont pas faits
Pour rendre Jupiter ou Neptune ſenſibles.
Si je m'entêtois là-deſſus
Je demeure d'accord que je ſerois trompée :
Mais pour des Dieux tels que Momus,
Qui n'ont que la cape & l'épée,
Duſſes-tu nommer cela
Orgüeil, foibleſſe, folie,
Je crois être aſſez jolie
Pour prétendre juſques-là.
De l'humeur dont il eſt, ſi nous vivions enſemble
Nous ſerions l'un & l'autre ennemis de l'ennui.

NISE.

Vous pouvez, ſi bon vous ſemble,
En raiſonner avec lui.
Je l'apperçois.

SCENE II.

MOMUS, THEONE, NISE.

MOMUS.

BONJOUR ma charmante Couſine;
Je crois pouvoir ainſi vous nommer en ce lieu.
Votre pere Protée étant un demi-Dieu
Vous êtes à moitié divine:
Et je ne ſuis pas aſſez fier
Quoi que je ſois Dieu tout entier,
Pour ne pas couſiner ceux de votre origine.

THEONE.

Je n'ai garde d'abuſer
De l'honneur que vous me faites:
Je ſçai trop le reſpect que me doit impoſer
La préſence d'un Dieu, galant comme vous l'êtes.

MOMUS.

Pour galant, Couſine, non;
Ce n'eſt pas dont je me pique:
Mais pour Cenſeur & Critique
Je le crois être aſſez bon;
Au moins aſſez ſouvent eſt-ce à quoi je m'applique.

L'homme

L'homme eſt un animal dont l'impoſteur aſpect
En trompant ſon voiſin fait ſemblant qu'il l'honore:
Par l'homme j'entens *hic & hac.*
Et la femme eſt bien pis encore.
J'ai querellé cent fois, comme chacun le ſçait,
Notre vieux Jupiter, tout grand Dieu qu'il puiſſe être,
De ce qu'il ne leur a pas fait
Ici devant une fenêtre,
Par où l'on pût voir & connoître
Ce qu'on a là-dedans de difforme & de laid:
Mais le bon homme, quoique maître,
Garde là-deſſus le *tacet;*
Et de l'intérieur ne laiſſe rien paroître
Tant il croit ſon chef-d'œuvre un ouvrage imparfait.

THEONE.

Les Dieux ne font point de fautes;
Ils ſont exempts de défauts.

MOMUS.

Les ſotiſes les plus hautes
Viennent des lieux les plus hauts.
Mais laiſſons-là cette corde,
Et chantons plus bas d'un ton.
Aidez-moi, je vous prie, à mettre la concorde

Entre Epaphus & Phaéton.

Leurs peres prétendus m'ont fait ici deſcendre
Pour les faire marcher droit ;
Mais je ne ſçai point d'endroit ;
Par où je les puiſſe prendre :
Si vous en ſçavez un, ma Couſine, il faudroit
Me faire le plaiſir de vouloir me l'apprendre.

THEONE.

Pour réünir leurs cœurs je n'ai rien oublié :
Mais plus on y travaille & plus on les diviſe ;
J'ai parlé, querellé, menacé, ſupplié,
Et j'ai toujours perdu la peine que j'ai priſe.
C'eſt pour toujours qu'ils ont rompu ;
Il n'eſt point de raiſon qui jamais les raſſemble.

MOMUS.

J'ai fait tout ce que j'ai pû
Pour les faire boire enſemble.
Quoi qu'ils ſoient en détrempe iſſus du ſang des Dieux,
Comme les jeunes gens d'une haute naiſſance
Sont ſouvent impécunieux
Sauf à la répéter, j'en faiſois la dépenſe.
Mais Epaphus ſur Phaéton
Prétendoit de plein droit avoir la préférence :
Et mettant Jupiter au-deſſus d'Apollon,

Vouloit entre leurs fils la même différence.
Phaéton au contraire, en termes fort exprès,
Diſoit que Jupiter, à cauſe de ſon âge,
Etoit *primus inter pares ;*
Et n'avoit, comme aîné, ſur les Dieux ſes cadets,
Hors le vol du Chapon, aucun autre avantage ;
Que le Soleil par ſes vertus
Rendoit ſeul la terre féconde,
Et faiſoit plus de bien au monde
Que le foudre enroüillé du pere d'Epaphus.
Là-deſſus l'antipathie
Qui ne peut ſouffrir la paix,
S'étant mal à propos miſe de la partie,
Ils ſe ſont ſéparés plus broüillés que jamais.
Et pour moi, qui de l'Olympe
Pour les rapatrier m'étois ici rendu,
Il faudra que j'y regrimpe
Comme j'en ſuis deſcendu ;
A moins que Phaéton, qui pour vous eſt de braiſe,
Et qui pour vos appas file un amour conſtant...
[Sa raiſon, par parentheſe,
Ne me paroît point mauvaiſe,
Et j'en ferois bien autant.]
A moins, dis-je, que l'empire
Que vous avez ſur lui n'offre quelque moyen...

THEONE.

Je vous ai déja dit que je n'y pouvois rien :
Et ſi vous vous plaiſez à l'entendre redire,
Epaphus qui paroît le confirmera bien.

SCENE III.

EPAPHUS, THEONE, MOMUS, NISE.

EPAPHUS.

AH Théone ! ah Momus ! prenez part à ma peine ;
Je ſuis au déſeſpoir, & c'eſt avec raiſon.
Le Roy, tout Roy qu'il eſt, moins puiſſant que la Reine,
Pour époux de ſa fille a choiſi Phaéton.

THEONE.

Phaéton, dites-vous ?

EPAPHUS.

Phaéton.

MOMUS.

Il ſe moque.
Il cherche à vous ſonder en vous parlant ainſi.

EPAPHUS.

Non, non, mon déſeſpoir n'uſe point d'équivoque,
Jamais la vérité n'a mieux paru qu'ici.

MOMUS.

Puiſque Phaéton vous troque,
Je le troquerois auſſi.
Epaphus eſt vacant, & vous êtes vacante;
Vous valez bien vous deux les deux autres, au moins;
Et ce ſeroit leur faire une piéce piquante
Que de vous joindre enſemble avant qu'ils fuſſent joints.
Si vous voulez mêler l'agréable à l'utile,
Je vous donne un avis à ne point négliger:
Il vous offre un moyen auſſi prompt que facile,
De vous faire bien-aiſe & de vous bien venger.

EPAPHUS.

Eh! de qui voulez-vous, hélas, que je me venge?
Le cœur de la Princeſſe eſt-il double ou leger?
On la contraint à changer,
Ce n'eſt point elle qui change.
Je crois l'aimer aſſez pour l'aimer ſans eſpoir:
Et Théone à mes yeux ſeroit cent fois plus belle,
Qu'avec tous les appas qu'elle pourroit avoir,

Je ne pourrois l'aimer comme elle.

THEONE.

Eh ! là là, Seigneur Epaphus,
Ne vous défendez pas ſi crûment que vous faites :
Les filles, comme moi, ne ſont pas au refus
D'un fils de Jupiter qui l'eſt, comme vous l'êtes.
Si jadis je me prévalois
De voir Phaéton ma conquête,
Souvent mal à propos une fille s'entête ;
Et j'ignorois d'ailleurs tout ce que je valois.
Maintenant que j'en ſuis inſtruite,
Et que, pour ainſi dire, on le ſçait en tous lieux,
Le pis que j'aye à craindre eſt de me voir réduite
A l'honneur de choiſir entre vingt demi-Dieux.
Songez donc, je vous prie, à ne vous plus défendre
De vouloir être mon époux :
Le moins que je puiſſe prétendre
A ne point nous flater, c'eſt Phaéton & vous.
Vous avez trop d'eſprit pour ne me pas entendre.
Adieu.

SCENE IV.

MOMUS, EPAPHUS.

MOMUS.

Vous le voyez, elle ſort en courroux.

EPAPHUS.

Et quel ſujet en a-t-elle ?
Qu'ai-je dit pour l'offenſer ?

MOMUS.

Une petite bagatelle,
Qui ne vaut pas la peine d'y penſer.
Que peut-elle eſſuyer de plus deſagréable
Que d'entendre à brûle-pourpoint
Dire que vous ne l'aimez point ?
C'eſt un tacite aveu qu'elle n'eſt point aimable ;
Et vous n'êtes pas excuſable
D'avoir été fat à ce point.

EPAPHUS.

Frappé du coup mortel, dont j'ai l'ame accablée,
Une juſte douleur rend mes ſens interdits :
Et ma raiſon eſt ſi troublée
Que je ne ſçai ce que je dis.

Eh ! pour qui désormais prétend-on que je vive ?
J'aimois, j'étois aimé, c'eſt un deſtin ſi doux. . .

MOMUS.

Phaéton, qui vous en prive,
Eſt plus à plaindre que vous.
Le deſtin le plus doux eſt de vivre ſans maître :
Et de tous ceux que vous voyez
Je crois que les mieux mariés
Seroient ravis de ne pas l'être.

EPAPHUS.

Dans un moment mon ſuperbe Rival,
Dont le deſtin ſemble être le complice,
Va conduire à l'autel, ou plutôt au ſupplice ....
Ah ! de tous les tourmens il n'en eſt point d'égal.
Vous, par qui les Tyrans ont été mis en poudre,
Maître abſolu de tous les Dieux,
Souffrirez-vous qu'un Rival odieux,
Impunément mépriſe votre foudre ?
Appuyez mon juſte courroux :
Et ſi de vos bontés je ne ſuis pas indigne.
Montrez au moins par quelque ſigne,
Que mes plaintes vont juſqu'à vous.

Il tonne & fait quantité d'éclairs.

MOMUS.

Malpeſte, quel tintamarre !

Le bon homme en campagne a mis tous les éclairs.
De pareille harmonie il eſt bon qu'on ſe garre.
Nous ferons bien d'être clos & couverts.
Soit qu'il ſoit mal adroit, ou ſoit qu'il ſoit bizarre,
Sa foudre quelquefois tombe tout de travers.

SCENE V.

PHAETON, MOMUS, EPAPHUS.

PHAETON.

JE vous cherche, Momus, pour vous dire ma joye.
Je vais de la Princeſſe être l'heureux époux.
Puiſqu'Apollon mon pere en ce lieu vous envoye,
Le plaiſir que je goûte eſt commun entre nous.

MOMUS.

Je ſuis un Dieu d'honneur, quoique de bas étage.
Je ne prévarique jamais.
Jupiter de mon voyage
A fait la moitié des frais;
Et les vœux de ſon fils n'étant pas ſatisfaits,
Ainſi qu'à vos plaiſirs je prens part à ſa rage.

EPAPHUS.

De semblables plaisirs me rendent peu jaloux.
J'aime un cœur qui se donne, & non pas qu'on arrache.

PHAETON.

D'un cœur que vous teniez avoir rompu l'attache,
C'est pour moi, ce me semble, un plaisir assez doux.

EPAPHUS.

Croyez-vous qu'à ma flamme injustement ravie
La beauté que par force on oblige à changer,
Ne trouvera point dans la vie
D'occasion de se venger?

MOMUS.

Bon! une femme en manque-t-elle?
Pour peu contre un mari qu'elle soit en courroux,
Il ne faut qu'être douce & belle,
Mille gens prennent sa querelle,
Et la vengent de son époux.

PHAETON.

Loin qu'un soupçon si bas me chagrine ou m'irrite,
Je le méprise assez pour n'y répondre rien:
Il sçait ce que doit craindre un homme sans mérite,
Et juge de mon sort comme il feroit du sien.

EPAPHUS.

Si le mérite seul décidoit de la chose,
Je doute qu'entre nous on voulût hésiter :
Et je ne sçai pourquoi le fils de Climéne ose
Se méconnoître assez pour me rien disputer.

PHAETON.

Je sçai bien moins encor quelle vaine chimére
Vous fait prendre avec moi ces maniéres d'agir ;
Vous fils d'Io, vous, dont la mere
Sçavoit moins parler que mugir.

EPAPHUS.

Sçavez-vous qui je suis ?

PHAETON.

Oüi, je sçai qui vous êtes.

EPAPHUS.

Cédez-moi donc en tout.

PHAETON.

Je ne vous céde en rien.

EPAPHUS.

Vous me faites pitié !

PHAETON.

Moins que vous ne m'en faites.

EPAPHUS.

Jupiter est mon pere.

PHAETON.

Apollon eſt le mien.

EPAPHUS.

Apollon ! C'eſt donc par magie.
Celui qui le premier a répandu ce bruit,
De votre généalogie
Etoit ſans doute mal inſtruit.

PHAETON.

Téméraire ! rendez grace
A la préſence d'un Dieu.
Vous me ferez ailleurs raiſon de cette audace.

EPAPHUS.

Je vous laiſſe le choix & du temps & du lieu.
Pour venger ſon honneur on doit tout entreprendre :
Et s'il eſt vrai que Phaéton
Soit fils du vainqueur de Python,
Il aura ſoin de me l'apprendre.
Adieu.

SCENE VI.

MOMUS, PHAETON.

MOMUS.

PUis-je ſçavoir où vous courez ſi fort?

PHAETON.

Où me tranſporte ma colére:
Je vais voir la Reine ma mere,
Pour être pleinement éclairci de mon ſort.
C'eſt d'elle que je ſçai qu'Apollon eſt mon pere;
Il faut, par un aveu ſincére,
Qu'elle confirme ce rapport.

Il ſort avec précipitation.

MOMUS *ſeul.*

Peſte du fou! qui s'imagine
Qu'on parle là-deſſus avec ſincérité!
Allons vîte après lui, de peur qu'il ne s'obſtine
A faire la ſottiſe où je le vois porté.
Que Diable, d'une mere oſe-t-il là prétendre?
Si toutes celles de ce temps
Diſoient de qui ſont leurs enfans,
Ce ſeroit un beau compte à rendre!

Fin du ſecond Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

PHAETON, MOMUS.

PHAETON.

NON, Momus, vos diſcours ne ſont point de ſaiſon;
Je prétens me venger de ce mortel outrage.

MOMUS.

Il a tort. Vous avez raiſon.
Que diable, voulez-vous qu'on diſe davantage?
Quoiqu'on ſçache là-haut auſſi-bien qu'ici-bas
Que vous êtes le fils du Dieu de la lumiére,
Je vous ai déja dit que je ne voudrois pas
Approfondir cette matiére.

PHAETON.

Non, vous dis-je; il eſt beau que j'en faſſe du bruit.
Ma naiſſance eſt-elle incertaine?

L'Univers n'eſt-il pas inſtruit
De ce que le Soleil a ſenti pour Climéne?

MOMUS.

Oüi, ſans doute, tout l'Univers
A ſçû que le Soleil a ſoupiré pour elle:
Mais qui ſçait ſi toujours elle lui fut fidéle,
Et ſi rien de ſa part n'eſt allé de travers?
Vous m'allez alléguer qu'il ſeroit difficile
Qu'elle eût pour un mortel voulu quitter un Dieu;
Si cette raiſon a lieu
C'eſt une fois entre mille.
Il faut avec les Dieux être toujours guindé:
En prenant de l'amour concevoir de la crainte:
D'un reſpect importun avoir l'eſprit bridé;
Et la tendreſſe eſt foible où régne la contrainte.
Il eſt mille plaiſirs, que je ne nomme pas,
Quoi qu'ils ſoient les plus grands de tous ceux qu'on renomme,
Où plus on fait voir qu'on eſt homme
Plus on y fait trouver d'appas.
Pour combien de mortels, ſçavans en l'art de plaire,
Les Maîtreſſes des Dieux leur font-elles faux-bon?
J'en connois quelques-uns bâtis d'une maniére
A ne dire jamais non;

Et Madame votre mere
A toujours eu le goût bon.

PHAETON.

Et que prétendez-vous par là me faire entendre?

MOMUS.

Rien. Je veux seulement par maniére d'acquit,
Tâcher de vous faire comprendre
Qu'il n'est pas toujours sûr qu'on ait l'heur de descendre
Du pere que la mere dit.

PHAETON.

Je sçai que de Momus la langue médisante
En quelque rang qu'on soit pousse chacun à bout;
Mais eut-elle à médire une plus forte pente
Elle n'a rien qui m'épouvante;
Le Soleil est mon pere, & le Soleil voit tout.
Ma mere de tout temps fut sensible à la gloire;
Mais quand elle l'eût moins été
Elle n'en pouvoit faire accroire
Au Dieu qui donne la clarté.

MOMUS.

Que je plains vos raisons si c'est là la meilleure!
Quelque précaution qu'on prenne en cas pareil,
L'amour plus fin que le Soleil
Fait bien du chemin dans une heure;

Il trompe le plus ſimple & le plus défiant :
Et quelque opinion que puiſſe être la vôtre
Le Dieu le plus clair-voyant
N'y voit pas plus clair qu'un autre.
Croyez-moi, Seigneur Phaéton,
C'eſt en Dieu de bon ſens qu'avec vous je m'explique :
Ne prenez point un ſi haut ton
En choſe ſi problématique.
Vous pouvez me répondre, & vous aurez raiſon,
Qu'il vous importe peu qui vous ait donné l'être :
Que le Soleil ſoit votre pere ou non
Il vous ſuffit qu'il s'imagine l'être :
Auſſi-bien, entre-nous, à parler tout de bon,
Lors qu'on dit qu'un enfant nous doit ſon origine
A moins qu'on ne ſe l'imagine
Quelle certitude en a-t'on ?
N'allez point de la Reine agiter la cervelle ;
Je vous crois bonnement fils du Dieu lumineux :
Mais ſuppoſé le cas douteux
Votre mere le dira-t'elle ?
Ne vous expoſez point à la confuſion....

PHAETON.

Momus, la plaiſanterie
Eſt un peu délicate en cette occaſion :

Finiſſons-là, je vous prie.
Je vois venir la Reine. Il ſuffit de moi ſeul
Pour développer ce myſtére.
Je veux ſçavoir quel eſt mon pere;
Et s'il en eſt beſoin, quel étoit mon ayeul.

SCENE II.

CLIMENE, PHAETON, MOMUS, GARDES.

CLIMENE.

QUoi! mon fils, lors que tout conſpire
A rendre vos jours fortunés,
Votre chagrin..... D'où vient que Momus ſe retire?
Vous ne répondez rien; & vous me ſurprenez.

MOMUS.

Le Seigneur Phaéton, votre fils à bon titre,
[Et qui du blond Phébus ne l'eſt, je crois, pas moins]
Veut vous entretenir ſur un certain chapitre,
Où les gens de bon ſens ſouffrent peu de témoins.

SCENE III.

CLIMENE, PHAETON, GARDES.

CLIMENE.

HE bien, cher Phaéton, qu'avez-vous à
m'apprendre?
N'êtes-vous pas content de moi?
J'ai ſi bien ménagé mon crédit ſur le Roi
Qu'au mépris d'Epaphus il vous a fait ſon gendre.
J'ai cru vous rendre heureux, & vous ne l'êtes pas.
Vous perdez à regret Théone:
Mais, Phaéton, l'appas du trône,
Doit vous rendre inſenſible à tous autres appas.
Protée interrogé, l'infaillible Protée
Promet tout l'Univers à votre heureux deſtin;
Et la gloire aujourd'hui qui vous eſt préſentée
A ce qu'il a prédit vous ouvre le chemin.
Méritez qu'à mes vœux votre bonheur réponde.
Du Dieu qui fait le jour ſoyez le digne fils.
L'Hymen qui vous éleve au trône de Memphis
Va conduire vos pas à l'empire du monde.
Quel plaiſir au Soleil, qui dans tous les climats
Avec égalité diſpenſe ſa lumiére,

De vous la donner toute entiére
Et d'éclairer par-tout vos paiſibles Etats !
Aſtre, qui toujours nous regardes,
Toi, dont les rayons éclatans....

PHAETON.

Madame, dites à vos Gardes
De vous laiſſer pour quelque temps.

CLIMENE.

Retirez-vous plus loin. Et ſur-tout que perſonne
Ne vienne nous troubler ici.
Plus je rêve, moins je ſoupçonne
Ce qui peut vous contraindre à ſoupirer ainſi.
Ne me déguiſez point les ſecrets de votre ame,
Mon amour à la fin en ſeroit offenſé;
Expliquez-vous, parlez.

PHAETON.

Madame,
Je ne le cele point, je ſuis embarraſſé.
Vous cherchez à ſçavoir d'où vient que je ſoupire?
Plût au ciel que vous le ſçuſſiez !
Ou tout au moins que vous puſſiez
Deviner ce que je veux dire.

CLIMENE.

Hé bien, gardez votre ſecret,
C'eſt trop perdre de temps à le vouloir apprendre;

Je vous fais trop de grace, & j'en ai du regret,
Je ne devois pas tant descendre.

PHAETON.

Eh, Madame ! au nom du Soleil,
Que vous dites être mon pere.....

CLIMENE.

Que je dis ! O ciel ! quelle mere
Reçut jamais d'un fils un traitement pareil ?
Qu'osez-vous penser, fils indigne ?
Allez, retirez-vous ; songez à m'éviter.

PHAETON.

C'est à votre vertu faire un outrage insigne ;
Et vous avez raison de vous en irriter.
Je vous respecte trop pour en être capable.
Le sang que j'ai reçû du Soleil & de vous
Dans mon cœur agité boüillonne de courroux
Contre l'indigne objet qui seul en est coupable.
L'insolent Epaphus, sur un ton mépriſant,
A tantôt avec énergie
Fait le fade & mauvais plaisant
Touchant ma Généalogie :
Et pour surcroît d'affront Momus étoit présent.
Je sçai quelle douleur cet outrage vous coûte,
Et pour vous en venger quel effort vous est dû :
Bientôt le sang dont il doute

Vous aura ſatisfaite, ou ſera répandu.

CLIMENE.

Quoi ! mon fils, ſe peut-il ? ....

PHAETON.

Oüi, Madame, l'envie
Pour donner une atteinte à mon être divin,
Sur la beauté de votre vie
Oſe répandre ſon venin.
J'ai ma gloire à venger & celle de ma mere :
Pour m'y fortement animer
Il ſuffit de me confirmer
Que le Dieu du jour eſt mon pere.

CLIMENE.

Oüi, mon fils ; le Soleil t'a formé de ſon ſang :
Et qui te ſoutient le contraire
Eſt un jaloux, un téméraire,
Qu'offuſque ton mérite & qu'allarme ton rang.
Je le prens à témoin, je l'atteſte, & le jure,
Ce Dieu qui m'honora d'un ſi parfait amour,
Que ma flamme fut auſſi pure
Que la clarté qui fait le jour.
Si ce n'eſt du Soleil que tu tiens la naiſſance
Je le conjure ici du cœur & de la voix
Que pour en tirer la vengeance
Il m'éclaire aujourd'hui pour la derniére fois.

PHAETON.

Vous appercevez-vous que j'héſite à vous croire?
Epargnez des ſermens dont je n'ai pas beſoin.

CLIMENE.

Je dois ces ſermens à ma gloire;
Et je veux même aller plus loin.
Pour confondre l'envie & ſa noirceur extrême,
Qui de mon innocence inſpire du ſoupçon,
Il faut que le Soleil lui-même
Diſe s'il eſt ton pere ou non.
Le Palais de la lumiére
S'il eſt tel qu'on le dit, ne te déplaira pas:
Et Momus, à ma priére,
Ne refuſera point d'y conduire tes pas.
Va de la médiſance interrompre la courſe:
Rends un calme profond à ton cœur agité;
Et pour trouver la vérité
Cherche-là juſques dans ſa ſource.
Le diſcours que je tiens rend tes ſens tout émûs:
Qu'apprehendes-tu?

PHAETON.

J'appréhende
De ne pas obtenir une faveur ſi grande.
Madame, au nom des Dieux, priez-en bien Momus.

Que me ſert d'être fils de l'Aſtre qu'on révére ;
Du Dieu qui fait les jours & qui régle les ans,
Si je ne ſuis vû de mon pere
Que comme il voit les autres gens.
Parlez, preſſez ; enfin obtenez-moi la grace
Que vous me faites eſpérer :
Si je puis un moment voir l'auteur de ma race
Je n'ai plus rien à deſirer.
Mon ame impatiente y marche, y court, y vole.

CLIMENE.

Oüi, mon fils, tu verras qui t'a donné le jour :
Je te promets l'entrée en ſon ſacré ſéjour ;
Et je vais travailler à te tenir parole.

SCENE IV.

PHAETON *ſeul.*

QUEL plaiſir au mien eſt égal !
J'ai peine à contenir tout l'excès de ma joye.
Puis-je confondre mon rival
Par une plus illuſtre voye ?
Lâche, qui de ma mere as attaqué la foi ;

Mon

Mon ſang n'eſt point douteux ; je vais trouver mon pere :

Et s'il t'en falloit autant faire,

Peut-être ſerois-tu plus empêché que moi.

Je vois Théone. O ciel que n'en dois-je point craindre ?

Quel courroux ſon amour va-t'il faire éclater ?

SCENE V.

THEONE, PHAETON.

THEONE.

PEUT-ETRE croyez-vous que je vienne me plaindre ;

Et je viens vous féliciter.

De maitreſſe au beſoin vous feriez un négoce ;

Et de tout ce qu'il veut votre amour vient à bout.

Je ne prétens point perdre tout :

Puiſque vous me changez, je me prie à la nôce.

PHAETON.

J'ai toujours pour Théone un amour effectif.

Elle a tous mes deſirs, & toute ma tendreſſe...

THEONE.

Trompez-moi, je vous prie, avec plus d'allegreſſe,
Je n'aime point le ton plaintif.
Un cœur qui ne ſent rien qui ne ſoit légitime
Toujours chante & toujours rit :
Et celui qui paroît contrit
Eſt toujours infecté de quelque petit crime.
Le chagrin, à votre âge, eſt un poiſon mortel :
Quelque juſte qu'il ſoit rendez-vous-en le maître ;
Et ſi vous êtes criminel,
Tâchez à ne le point paroître.
Rompre les plus beaux nœuds & les plus engageans
N'eſt pas une action trop baſſe :
Aujourd'hui l'inconſtance paſſe
Pour une pécadille entre d'honnêtes gens.

PHAETON.

Je vais faire un aveu dont vous ſerez ſurpriſe.
Je vous quitte Théone, & vous aime toujours :
Mais le trône tient à Céphiſe ;
Et c'eſt au trône que je cours.
Votre pere lui-même a prédit que le monde
Devoit un jour être à mes pieds :
A ce que veut le ſort il faut que je réponde,
Et que tous mes plaiſirs lui ſoient ſacrifiés.

Peut-être un temps viendra, pour mon bonheur extrême,
Que le ciel à mes vœux se montrera plus doux;
Et que maître du monde, & maître de moi-même,
Je ſerai plus digne de vous.
Mon ardeur toujours auſſi forte
Se feroit une douce loi....

THEONE.

J'entens. Vous ſongez à moi
Quand votre femme ſera morte.
Je rens très-humble grace au Seigneur Phaéton;
Quelles que ſoient ſes deſtinées
Il me feroit un mauvais don
Que de me régaler de ſes vieilles années.
Je ne veux point ſi cher acheter la grandeur
Dont le flateur eſpoir vous rend l'ame ravie:
J'aime mieux un peu moins d'honneur
Et plus d'agrément dans la vie.
L'heureuſe tranquillité
De deux cœurs faits l'un pour l'autre,
Eſt une félicité
Plus parfaite que la vôtre.
Ce n'eſt pas, grace au ciel, la diſette d'acteurs
Qui me fait parler de la ſorte:
Qui voudroit aſſembler tous mes adorateurs,

On en feroit une cohorte.

PHAETON.

Je ne ſuis que trop convaincu,
Que pour peu qu'on vous voye il faut que l'on vous aime :
C'eſt pour vous que j'aurois vêcu ;
Si j'avois vêcu pour moi-même.
Mais cet Aſtre qui m'eſt ſi cher,
Le Soleil qui m'a donné l'être,
De ſon lever à ſon coucher
Ne veut rien éclairer dont je ne ſois le maître.
C'eſt au prix d'un bonheur qui m'eût été bien doux
Que j'achéte une gloire inſigne ;
Mais faut-il que du ciel j'attire le courroux,
Et que fils du Soleil je m'en déclare indigne ?
Voulez-vous qu'à l'honneur préférant le repos,
Contre un Arrêt du ſort mon amour ſe mutine ?
Et que de naiſſance divine
J'évite le ſentier que doit ſuivre un Héros ?
Quelle place odieuſe aurois-je dans l'hiſtoire
Si je ſacrifiois mon devoir à mes feux ?

THEONE.

Vous prenez un chemin pour aller à la gloire
Qui me ſemble un peu raboteux.

Je ne vois que vous seul, à vous rendre justice,
Prendre un sentier si peu battu ;
Et vouloir aller par le vice
Où d'autres vont par la vertu.
Un Héros n'a jamais, ou doit n'avoir, je pense ;
Que d'héroïques passions ;
Et vous mettez votre inconstance
Entre vos belles actions !
Si vous y parvenez, soit dit sans vous déplaire,
Par une route si contraire,
Bien des gens en seront surpris ;
Aussi m'avouerez-vous, si vous êtes sincere,
Qu'on auroit de la peine à faire
Un Héros à plus juste prix.

PHAETON.

A quelque impatience où ce mépris m'expose,
Rien ne m'échapera qui vous puisse irriter :
Moi-même je songeois à vous représenter
Qu'en perdant Phaéton vous perdez peu de chose.
Je vous aurois fait voir que mes vœux inconstans
N'arrachoient de vos fers qu'un amant sans mérite.
Mais, grace à ce que j'entens,
Vous en êtes assez instruite.
Les égards qu'autrefois vous avez eus pour moi
M'avoient rendu l'ame assez vaine

Pour craindre que le choix du Roi
Ne vous causât un peu de peine :
Mais sans doute Epaphus a déja pris le soin....

THEONE.

Laissons Epaphus, de grace ;
Pour me venger de vous je n'en ai pas besoin.
Adieu. Je vois Momus, & lui céde la place.
Pour faire voir qu'en vous perdant,
Au succès de vos vœux je ne mets point d'obstacle,
Je vous dis, par pitié, qu'un homme bien prudent
Ne fait guéres de fonds sur la foi d'un Oracle,
Le plus intelligible est plein d'obscurité ;
Jusqu'à l'événement on ne peut le comprendre :
Et sur un tel espoir on se croit haut monté,
Que l'on est bien près de descendre.
Vous ne méritez pas ces avis obligeans.
Mais n'importe.

SCENE VI.

MOMUS, THEONE, PHAETON.

MOMUS.

JE sors, si je vous inquiéte.
Je ne puis me résoudre à séparer des gens
Dont l'union est si parfaite.

THEONE.

Vous ne pouviez choisir un plus heureux moment.
J'ai dit ce que j'avois à dire.
Et Phaéton patiemment
Souffrira que je me retire.

SCENE VII.

MOMUS, PHAETON.

MOMUS.

LA Reine vient de me prier,
D'une si pressante maniere,
De vous faire chercher
Au Palais de la lumiere;

En des termes si soumis
Elle m'a conjuré de m'y vouloir soumettre ;
Que j'ai sottement promis
Plus qu'il ne falloit promettre.
Cela m'arrive souvent,
Et je n'en suis pas plus sage.
Oh çà ; puis que dans l'air nous allons en voyage,
Il est bon auparavant
Que je sçache de vous si vous avez l'usage
D'aller à cheval sur du Vent ?

PHAETON.

Sur du Vent ? Quelle monture
Me faites-vous prendre là ?

MOMUS.

Je n'en sçai point de plus sûre.
Vous-même choisissez-la.

PHAETON.

Si vous êtes sensible au beau feu qui m'embrase,
A l'ardeur qui m'anime à monter jusqu'aux cieux,
Tâchez à m'obtenir Pégase ;
Je m'en accommoderai mieux.

MOMUS.

Quelle demande vous faites !
Eh, ne sçavez-vous pas bien
Qu'il ne vaut presque plus rien,

Tant il eſt fatigué par de méchans Poëtes ?
Outre qu'on n'a pas le ſoin
De le fournir de litiere,
Il paſſe quelquefois une ſemaine entiere
Sans avoir à manger une botte de foin.
Si vous voulez aller vîte,
Il n'eſt point dans les airs de meilleur Poſtillon
Que le fougueux Aquilon ;
En quelque endroit qu'on aille on eſt bientôt au gîte.
Quand de ſon ſouffle bruyant
Il va rendre viſite aux humides campagnes,
Quelquefois en ſe jouant
Il éleve leurs flots plus haut que des montagnes ;
Et quand ſa fougue le prend
Et qu'aux bois innocens il déclare la guerre ;
Le chêne le plus vieux, le plus gros, le plus grand
Dans un moment eſt par terre.
Souvent juſques aux enfers
Par des routes ſouterraines,
Il ſemble des damnés vouloir rompre les fers,
Et contraindre Pluton à ſuſpendre leurs peines.
Pour peu qu'il s'abandonne à ſa malignité,
Il détruit en un jour tout l'eſpoir d'une année !
Et voilà la Haquenée

Sur quoi vous ſerez monté.

PHAETON.

Vous en faites une peinture
Qui pourroit effrayer un autre homme que moi :
Mais il n'eſt rien dans la nature
Dont le fils du Soleil conçoive de l'effroi.
Je crains moins le péril que je n'aime la gloire.
Je ne ſçaurois mourir pour un plus beau ſujet.

MOMUS.

Vous avez raiſon : ce projet
Fera vivre votre mémoire.
Dans une heure Aquilon doit ſe rendre ici-bas
Pour conduire cette manœuvre.
L'audace ne me déplaît pas
Quand on la ſçait bien mettre en œuvre.
Adieu. La Reine vous attend :
Et d'ailleurs Epaphus vient ici par mon ordre.

SCENE VIII.

EPAPHUS, MOMUS, PHAETON.

Epaphus & Phaéton chacun la main sur la garde de l'épée, se regardant fièrement.

MOMUS.

MOI présent, s'il vous plaît, ne vous morguez point tant:
On diroit deux mâtins qui cherchent à se mordre.
Si je prens mon air divin,
Malheur pour l'un & pour l'autre.
A Phaéton. Vous, passez votre chemin:
A Epaphus. Et vous, achevez le vôtre.

PHAETON.

Mon courroux est comme un torrent
Qui s'enfle & se grossit, quand il trouve une digue.

EPAPHUS.

Si la tentation vous prend
Vous pourrez me trouver sans beaucoup de fatigue.

Phaéton sort.

SCENE IX.

MOMUS, EPAPHUS.

MOMUS.

JE vous ai fait chercher, l'ame pleine de fiel
De votre farouche incartade,
Pour vous dire que juſqu'au ciel
Je vais faire une promenade.
Jupiter qui tantôt m'a fait deſcendre ici
Pour ſçavoir ſi ſon fils y fait quelque ſotiſe,
Du ſuccès de mes ſoins eſpere être éclairci:
Que voulez-vous que je lui diſe?

EPAPHUS.

Vous?

MOMUS.

Oüi.

EPAPHUS.

Vous lui direz, ſans lui déguiſer rien,
Ce que vous en ſçavez de certaine ſcience.
Si je ne ſuis trompé vous me connoiſſez bien:
Et je crois que les Dieux ont de la conſcience.

MOMUS.

Vous leur faites bien de l'honneur:

Et les Dieux vous ſont redevables.
Puiſqu'ils ont l'extrême bonheur
D'être crus par vous équitables ;
Dites-moi de quel autre nom
Que de celui d'impertinence,
Je pourrai baptiſer tout ce qu'en ma preſence
Vous avez dit à Phaéton ?

EPAPHUS.

Qu'ai-je dit, qui ne fût à dire :
C'eſt bien à Phaéton à prendre un ſi grand air !
Lui, fils du Soleil ! je l'admire.

MOMUS.

Il vous admire auſſi, Vous, fils de Jupiter ?

EPAPHUS.

Ma naiſſance eſt juſtifiée.
Il ſuffit ſur ce point d'avoir les yeux ouverts :
Et ma mere déifiée
Remplit de ſon nom l'Univers.

MOMUS.

Il eſt vrai : j'eus une chandelle
A ſa déification ;
Et c'eſt là ce que l'on appelle
Couvrir d'un beau vernis ſa réputation.
Mais pendant ſi long-temps que transformée en vache

Elle fut vagabonde, & vit tant de climats,
Quelque taureau peut-être échapé de l'attache
Eut de l'amour pour ſes appas:
De pareils animaux ſouvent ne le ſont guéres;
Et ſi de quelqu'un d'eux votre mere a fait choix,
La plûpart des veaux que je vois
Sont peut-être Meſſieurs vos freres.
Quoi qu'il en ſoit vous avez tort:
Par bonté cependant je veux bien me ſoumettre,
Si vous voulez écrire, à porter votre Lettre;
Vous aurez le plaiſir d'en épargner le port.
Je connois Jupiter: Un compliment modeſte
S'il ne lui coûte rien ne lui déplaira pas.
Soyez court; & mettez au bas.
Que le porteur dira le reſte.

Fin du troiſiéme Acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

MOMUS, PHAETON.

MOMUS.

HE bien, comment vous trouvez-vous
De votre fougueuſe monture ?
N'eſt-il pas vrai que ſon allure
A je ne ſçai quoi d'aſſez doux ?
Je ne fis jamais mieux que de vous mettre en croupe
Sur l'impétueux Aquilon ;
On a toujours le vent en poupe
Avec un pareil poſtillon.
Il vous aura fait peur, je n'en fais point de doute :
Mais quand on n'a rien écorché,
C'eſt dans une ſi longue route
En être quitte à bon marché.

PHAETON.

Dites-moi, je vous prie, en quel pays nous ſommes ;

Car je ne puis penſer que nous ſoyions aux cieux.
A peine quittons-nous la demeure des hommes :
Arrive-t-on ſi-tôt dans le ſéjour des Dieux ?

MOMUS.

Ne vous le dis-je pas ? Quand Aquilon s'en mêle,
On perce promptement les eſpaces de l'air :
Qu'il neige, qu'il pleuve, qu'il grêle ;
Il va toujours ſon train, vîte comme un éclair.
D'ailleurs, vous jugez bien que l'on vous a fait prendre
Le chemin le plus court pour trouver le Soleil ;
Pour l'attraper au gîte il falloit vous y rendre
Quelque temps avant ſon réveil.
S'il eût été ſur l'hémiſphére
On auroit eû beau l'appeller ;
Quelque effort que l'on eût pu faire
Ses chevaux ſont retifs quand il faut reculer.
Grace au ciel (& de plus grace à notre vîteſſe,
Car il eſt bon d'y mettre tout,)
On ne peut arriver avec plus de juſteſſe ;
Le Soleil ſûrement ſera bientôt debout.
Déja le Crépuſcule à mes yeux ſe découvre ;
Et dans peu l'Horiſon paroîtra tout riant.
Mais chut. Du côté d'Orient
Je vois une porte qui s'ouvre.

C'eſt la premiére Heure du jour
Qui de la naiſſante lumiere
Fait inſenſiblement entrevoir le retour.

SCENE II.

LA PREMIERE HEURE, MOMUS, PHAETON.

MOMUS.

Bon jour, belle Heure matiniere.
A vous voir ſi bien miſe on a lieu de juger
Qu'un petit grain d'amour vous rend l'ame agitée.
Une Heure ſi bien faite, & ſi bien ajuſtée,
Reſſemble extrêmement à l'Heure du Berger.

LA PREMIERE HEURE.

Ah, c'eſt Momus! je me conſole
D'éprouver un deſtin à tant d'autres commun:
Il ne dit pas une parole
Qui ne ſoit employée à cenſurer quelqu'un.

MOMUS.

Il eſt vrai que par-tout j'en trouve des matieres.
Mais j'ai beau cenſurer ſouvent,
Autant en emporte le vent;

Quelque raiſon que j'aye on n'en profite guéres.
Qui vous tâteroit bien le poux,
Peut-être de défauts n'êtes-vous pas exemte:
Mais une affaire plus preſſante
Me contraint à paſſer légérement ſur Vous.
Le Seigneur Phaéton que j'ameine à ſon pere...

LA PREMIERE HEURE.

Quoi Momus, c'eſt-là Phaéton!
Ce fils ſi chéri d'Apollon!

MOMUS.

Oui, c'eſt lui-même. Au moins à ce que dit ſa mere.

PHAETON.

Pour me faire connoître tel
Je viens voir le Soleil juſques dans ſa demeure.
Introduiſez un fils au ſéjour paternel.
Vous ſerez ma plus chère & ma plus aimable Heure.
De peur de le manquer je previens ſon réveil;
Daignez favoriſer une ſi belle audace.

MOMUS.

Voyez donc vîte, de grace,
S'il fait jour chez le Soleil.

LA PREMIERE HEURE.

C'eſt ici qu'en ſortant il a ſoin de ſe rendre.
Je n'oſe aller plus loin ſans ſçavoir ſon deſir.

MOMUS.

Donnez-nous donc quelque plaisir
Pour nous dédommager du chagrin de l'attendre.
A délasser le fils d'un Dieu
Qui vient de traverser tant de vastes campagnes,
Employez tous vos soins & ceux de vos compagnes;
Médisons de quelqu'un, où je vous dis adieu.

LA PREMIERE HEURE.

Mon humeur, par malheur, quadre mal à la vôtre;
Mais j'ai sept ou huit sœurs qui sont bien votre fait;

Elles médisent à souhait,
Et toutes, mieux l'une que l'autre.
Il ne s'agit que de sçavoir
Quelle Heure vous desirez voir.

Voulez-vous voir l'Heure où les Dames
Vont faire leur priere aux Dieux?
Ou l'Heure qu'en de certains lieux
Elles ont rendez-vous pour parler de leurs flammes?

Vous montrerai-je l'Heure où les gens à procès
Qui sans argent sont sans refuge,
Vont & revont cent fois presenter des placets.

Sans pouvoir obtenir audience d'un Juge?

Vous ferai-je venir l'aimable Heure où les Rois
Ont le divin plaisir de répandre des graces;
Pour voir combien de gens, pour attirer leur choix,
Donnent le nom de zéle à de pures grimaces?

Vous montrerai-je l'Heure où d'indignes dévots
Pour amasser des biens, eux qu'on croit qui s'en privent,
Trompent les orphelins, violent les dépôts,
Et donnent des leçons que jamais ils ne suivent?

Vous ferai-je venir l'Heure où les Usuriers
Sur de bons & suffisans gages,
Prétent, au denier-quatre, à plusieurs Officiers
De quoi faire leurs équipages?

Vous montrerai-je l'Heure où divers Avocats
Ayant bien feuilleté les papiers qu'on leur montre,
En leur changeant les noms, sur un semblable cas
Sont en même temps pour & contre?

Vous ferai-je venir l'Heure où les Médecins,

Pour dreſſer des Corbeaux de cadavres avides,
Dans leurs écoles homicides
Font des apprentis aſſaſſins?

Vous ferai-je venir une friponne d'Heure,
Où d'honnêtes Joueurs, euſſent-ils cent témoins,
Comptent ſi juſtement que pour cinq ou ſix points
Jamais une partie en chemin ne demeure?

Vous montrerai-je, enfin, l'Heure qui prend l'emploi,
Pour déclarer la guerre au vice opiniâtre,
De le jouer en plein Théatre
Sans qu'aucun auditeur trouve qu'on parle à ſoi?
Votre deſir ſera le nôtre
Quelque Heure que ce ſoit que vous vouliez choiſir.

MOMUS.

S'il eſt vrai qu'à mon deſir
Vous accommodiez le vôtre:
Montrez-nous certaine Heure où l'on a le plaiſir
D'entendre un Courtiſan dire du bien d'un autre.
Satisfaites-moi ſur cela.

LA PREMIERE HEURE.

Dûſſiez-vous me haïr, me quereller, me battre,

Dans le nombre de vingt-&-quatre
Je n'ai jamais vû celle-là.
Les grands ont quelquefois de si petites ames...

MOMUS.

Si vous ne pouvez faire mieux
Montrez-nous donc l'Heure où les Dames
Vont faire leur priere aux Dieux.

LA PREMIERE HEURE.

La voici.

SCENE III.

LA PREMIERE HEURE, L'HEURE QU'ON VA AU TEMPLE, MOMUS, PHAETON, UN MOMENT.

LA PREMIERE HEURE.

QUoi, ma sœur, vous qu'on trouve si vaine,
Etre si négligée en votre ajustement!

L'HEURE QU'ON VA AU TEMPLE.

Je vais au Temple: Est-ce la peine
De m'habiller plus proprement?
Une écharpe, des gands, un manchon.

LA PREMIERE HEURE.

Fi, vous dis-je.
Les moindres gens qu'on va prier,
Chagrins de ce qu'on se néglige,
Disent qu'on les va voir pour les injurier.
Je ne suis point pour la magnificence;
Et moins encor pour l'affectation;
Mais il est une noble & modeste décence
Qui sied le mieux du monde en toute occasion.
Quand on va chez un Roy ce seroit lui déplaire,
Si d'un habit sortable on ne faisoit le choix:
Et le moins que l'on doive faire,
Est d'aller chez les Dieux comme on va chez les Rois.
Il n'est pas beau qu'on s'apprivoise....

L'HEURE QU'ON VA AU TEMPLE.

Que votre esprit a d'épaisseur!
Je vous trouve, ma pauvre sœur,
Une Heure extrêmement bourgeoise.
Montrez-moi, je vous prie, à choisir dans un cent,
Aucune Dame qui s'en aille
Rendre visite aux Dieux dans un habit décent;
Cela n'est bon qu'à la canaille:
A de petites gens, propres à fatiguer,
Qui sans un vêtement honnête,

Souvent ne pourroient distinguer
Un jour ouvrable d'une Fête.
Ça donc, vîte, mes gands.

UN MOMENT.

Vous plaît-il vos souliers?

L'HEURE QU'ON VA AU TEMPLE.

Non. J'aime mieux aller en mules.

LA PREMIERE HEURE.

En vérité, ma sœur, des airs si familiers
Dégénérent en ridicules.
Outre que vous faites pitié,
Vous prêtez ou suivez un fort mauvais exemple.

L'HEURE QU'ON VA AU TEMPLE.

Trop bien, trop bien de la moitié,
Ce n'est que pour aller au Temple.
Quand je vais autre part je me mets autrement;
Et par-tout où je vais je porte mon mérite.
Moment, prenez ma jupe, allons.

MOMUS.

Apparemment,
Elle croit les Dieux bons, ou leur vertu petite.

SCENE IV.

LA PREMIERE HEURE, MOMUS, PHAETON.

LA PREMIERE HEURE.

QUELLE autre Heure voulez-vous voir?

PHAETON.

Celle où le Soleil doit paroître.
Quelque belle à mon gré qu'une autre Heure puisse être,
Elle charme mes yeux sans remplir mon espoir,
Mon bonheur, ma gloire suprême
Est de voir le Soleil, d'embrasser ses genoux.

MOMUS.

Vous jouirez bientôt de ce plaisir extrême,
Je l'apperçois qui vient à nous.
Avant que de parler vous-même,
Laissez-moi lui parler de vous.

SCENE V.

LE SOLEIL *& ſa ſuite*, MOMUS, PHAETON.

LE SOLEIL.

QUoi ! Momus de retour ! As-tu fait bon voyage ?

MOMUS.

Fort bon : hors que j'ai craint de me rompre le cou.

LE SOLEIL.

As-tu vû Phaéton ? Que fait-il ? Eſt-il ſage ?

MOMUS.

Pas trop : mais Epaphus eſt encor bien plus fou.
Ce ſont deux ennemis irréconciliables,
De qui le jeune ſang fume, petille, bout,
Et tous les Dieux, ni tous les Diables
Ne pourpient en venir à bout.
Si vous croyez que j'exagere,
En vous diſant ce que je dis,
Il ne tient qu'à vous, comme pere,
De vous en informer à Monſieur votre fils.
Le voilà.

LE SOLEIL.

Ciel ! que vois-je ? Ah mon cher fils !

PHAETON.

Je tremble.
Je veux parler, & je ne puis.
Tant d'éclat, tant de pompe, & tant de gloire ensemble,
Me font oublier qui je suis.

LE SOLEIL.

Viens mon fils, viens mon sang, viens embrasser ton pere.
Quel que soit mon éclat, mon amour le tempere,
Pour t'en faciliter l'accès.
Au lieu de soûpirer fais que ton allegresse ;
Aille aussi loin que ma tendresse ;
Elle ira jusques à l'excès.

PHAETON.

Digne pere du jour, qu'en dépit de l'envie,
Je croi pouvoir nommer le mien,
Epaphus de Climene ose noircir la vie,
Et dire que mon sang est moins pur que le sien.
Momus, temoin de son audace,
M'a fait par Aquilon amener en ce lieu.
De mon destin vous-même instruisez-moi, de grace ;

Suis-je fils d'un mortel, ou suis-je fils d'un Dieu?
S'il est vrai, comme je m'en flatte,
Que vous m'ayiez donné le jour,
Faites qu'en ma faveur votre tendresse éclate;
Et de ma mere enfin justifiez l'amour.
L'ardeur qu'elle eut pour vous, & qu'Epaphus soupçonne,
Avec tant d'insolence, & de témérité,
Egaloit par sa pureté
La clarté qui vous environne.
Il profane un autel honoré de vos vœux.
Mon Pere, car enfin je sens bien que vous l'êtes;
Rendez tout son éclat à l'objet de vos feux.

LE SOLEIL.

Je reconnois mon fils à ce que tu souhaites.
Dans l'âge où je te vois ta vertu me surprend.
Du sang qui t'a formé tu te montres si digne,
Que je tiens à bonheur insigne,
D'être pere d'un fils dont le cœur est si grand.
Oui c'est moi qui t'ai donné l'être;
J'ai brûlé pour Climene, & vécu dans ses feux;
C'est une vérité que je ferai connoître,
Par tout où ma lumiere éclaire l'univers.
Pour t'en donner, mon fils, une sensible preuve,

Gloire, tréſors, grandeurs, tout eſt en mon pouvoir :
Choiſis ce que tu veux avoir,
Et mets ma tendreſſe à l'épreuve.
Quoi que ce ſoit, enfin, dont je ſois poſſeſſeur,
Je ne réſerve rien, & tu peux tout prétendre :
Si j'avois le ſecret de lire dans ton cœur,
Je préviendrois tes vœux au lieu de les attendre.

PHAETON.

Me jetter à vos pieds interdit & confus,
C'eſt à tant de bontés ce que je puis répondre.
J'accepte, avec reſpect, pour braver Epaphus,
Tout ce qui pourra le confondre.
Mais divin auteur de mes jours,
J'exigerai peut-être une ſi grande grace,
Que vous trouverez mon audace,
Indigne de votre ſecours.

LE SOLEIL.

Non, mon fils, ne crains point que ton pere s'oppoſe
A ce qui te fait du plaiſir.
Parle avec confiance. Explique-toi.

PHAETON.

Je n'oſe.
J'ai peur qu'un prompt refus ne ſuive mon deſir.

LE SOLEIL.

Eh ! peux-tu m'en croire capable,
Moi de qui la bonté cherche à te prévenir ;
Malgré ce doute injuſte, & qui te rend coupable,
Tu peux tout demander, ſûr de tout obtenir.
Si d'un pere & d'un Dieu la parole infaillible,
Ne fait pas ſur ton cœur aſſez d'impreſſion,
J'en jure par le Stix, par ce fleuve terrible,
Qui des ſermens des Dieux punit l'infraction.
A tes vœux maintenant il faut que je réponde.
Il n'eſt plus à mon choix d'en uſer autrement.

PHAETON.

Permettez qu'un jour ſeulement,
Aſſis dans votre char j'aille éclairer le monde.

LE SOLEIL.

Dieux ! Quentens-je ! Ah, mon fils, dédis-toi promptement.

A Momus.

Quel uſage fait-il d'une bonté ſi grande ?

MOMUS.

Vous avez fait un ſot ſerment,
Il fait une ſotte demande.
Un ſerment un peu moins préfix,
Offriroit du dédit le ſecours favorable :
Quel beſoin aviez-vous de jurer par le Styx ?

Que ne le laiſſiez-vous au Diable ?

LE SOLEIL.

J'ai mal fait, je l'avouë ; & j'en ai du regret ;
On ne peut concevoir d'imprudence plus haute ;
J'ai fait un ſerment indiſcret ;
Mais il eſt un moyen de réparer ma faute :
Ton ſort & mon repos, mon fils, ſont dans ta main.
Rens le calme à qui t'a fait naître.

PHAETON.

Je ne veux votre char que pour un jour. Demain
Vous en redeviendrez le maître.

LE SOLEIL.

Que pour un jour ! Un ſeul moment
Eſt un terme trop long pour ce que tu veux faire.
L'imprudence de mon ſerment
A fait naître en ton cœur ce deſir téméraire :
J'ai juré par le Styx de te tout accorder ;
Il faut que je le faſſe, & rien ne m'en diſpenſe :
Mais ce que ta foibleſſe oſe me demander,
D'un mortel, d'un Dieu même excéde la puiſſance.
Pour voir ton deſir ſatisfait
Fais-en un qui ſoit plus modeſte :
Si tu ne te dédis, le ſerment que j'ai fait

Me ſeroit odieux, & te ſeroit funeſte,
Epaphus ne croit pas que tu ſois né de moi ;
Il attaque ta gloire & celle de ta mere ;
Si tu n'étois mon fils, ſi je n'étois ton pere,
Craindrois-je en cet inſtant ce que je crains pour toi !
T'arracher des mains de la parque
Où tu veux te précipiter,
C'eſt du ſang dont tu ſors te donner une marque
Dont la plus noire envie aura peine à douter.

MOMUS.

Je pleure *incognito* d'entendre un ſi bon pere.
Je doutois qu'il le fût, j'en fais l'aveu tout haut ;
Mais à voir ſa tendreſſe indulgente & ſincére,
S'il ne l'eſt tout-à-fait je croi que peu s'en faut.
Qu'avez-vous à répondre à ce qu'il vient de dire ?

PHAETON.

Que le Soleil a des bontés
Dont tous les cœurs ſont enchantés :
Pour moi, moins j'en ſuis digne & plus je les admire.
Ce que je lui demande, & dont il eſt ſurpris,
En tout autre que moi pourroit être une faute ;
Mais la gloire d'être ſon fils
Ne me fait point trouver d'entrepriſe trop haute.

Puiſque vous ſouhaitez qu'en cent climats divers
On ſçache qui m'a donné l'être,
Peut-on mieux le faire connoître,
Qu'en me faiſant moi-même éclairer l'univers?
Je ſçai que pour un fils un pere s'intereſſe;
S'il n'étoit queſtion d'en convaincre que moi,
Les marques de votre tendreſſe
Sont des témoins dignes de foi:
Mais de mes ennemis il faut tromper l'attente;
Je les dois de chagrins accabler à mon tour:
Et pour rendre leur honte & ma gloire éclatante,
Eſt-il rien de plus beau que de donner le jour?
L'entrepriſe eſt hardie. Et qu'importe? Elle eſt belle.
Il n'eſt rien qui m'oblige à vivre plus ou moins,
Mais je ſuis obligé de donner tous mes ſoins
Pour tâcher d'acquerir une gloire immortelle.
Conduire le char du Soleil,
Eſt une action ſi célébre,
Que du Gange à l'Euphrate, & du Pactole à l'Ebre,
Jamais homme avant moi n'eut un deſtin pareil.
Laiſſez-vous attendrir à ma juſte priere,
Et ne craignez rien pour mes jours,
La gloire m'ouvre une carriére;
Je ſuis votre fils, & j'y cours.

MOMUS.

Dans le fond, ces raiſons ne ſont pas trop mauvaiſes.
Il eſt beau qu'un jeune homme ait de l'ambition:
Et non, comme j'en vois qui font profeſſion
De paſſer leur vie en fadaiſes.
Le mépris qu'il fait du trépas
Marque un cœur élevé, qui veut qu'on le diſtingue;
Et puiſque le péril ne l'épouvante pas,
Je jouerois au hazard, & dirois taupe & tingue.

LE SOLEIL.

Quoi l'auteur de ſes jours creuſera ſon tombeau!
La douleur que j'en ai me trouble, & me conſterne.
L'ambition n'a rien de beau
Si la raiſon ne la gouverne.
Mais pendant que mon cœur s'abandonne à l'effroi,
La Lune diſparoît & le ciel ſe colore:
Déja la vigilante Aurore
M'avertit de ſonger à moi.
Mon fils laiſſe à ton pere exercer ſon emploi:
Ne me refuſe pas la grace que j'implore.
Rens-moi mon ſerment, ſauve-toi,

Pendant qu'il en eſt temps encore.
N'éxige rien de moi qui ne te ſoit permis.

PHAETON.

Laiſſez-moi mériter un beau nom dans l'Hiſtoire.

LE SOLEIL.

Si tu me crois ton pere, écoute mes avis.

PHAETON.

Si je ſuis votre fils ayez ſoin de ma gloire.

LE SOLEIL.

A ton ambition tu te vas immoler.
Ton deſſein eſt mortel ſi tu l'oſes pourſuivre.

PHAETON.

Je préfére au plaiſir de vivre
La gloire de me ſignaler.

LE SOLEIL.

Pour te faire acquerir une gloire immortelle,
Il eſt des moyens plus aiſés.

PHAETON.

Eh! quelle occaſion ſera jamais ſi belle
Que ce que vous me refuſez?

LE SOLEIL.

Ton injuſte déſir m'aigrit, me déſeſpére.

PHAETON.

Votre cruel refus rend mes ſens interdits.

LE SOLEIL.

Montre-toi plus docile à la voix de ton pere.

PHAETON.

Soyez plus favorable aux vœux de votre fils.

LE SOLEIL.

Hé bien, puiſqu'en vain la nature
Eſſaye à te ſauver le jour,
Dans cette affreuſe conjoncture
Je vais plus ſouhaiter qu'attendre ton retour:
Allez, vous & les autres Heures
Atteler mes Courſiers à mon char lumineux.
Et toi, Momus, ſi tu le peux,
Donne-lui les leçons que tu crois les meilleures
Dans un deſſein ſi dangereux.
Malgré la priere importune
Dont tu viens de m'aſſaſſiner,
Je vais conjurer la fortune
De ne te pas abandonner.

SCENE VI.

MOMUS, PHAETON.

MOMUS.

Dites-moi, jeune barbe, aux desseins intrepides,
Qui voulez galoper & par monts & par vaux;
Prêt d'arpenter vous seul tant d'espaces arides,
Et de vous exposer au plus grand des travaux:
Sçavez-vous le nom des chevaux
Dont vous gouvernerez les guides?

PHAETON.

Moi? Non.

MOMUS.

Tant pis. *Primo*, l'on doit sçavoir leur nom:
Secundo, sagement les flater, ou les battre.
Ethon & Pyrois, Eoüs & Phlégon,
Autant qu'il m'en souvient, sont les noms de tous quatre.

PHAETON.

Et comment retenir de si barbares noms?

MOMUS.

Quittez donc un dessein aussi fou que le vôtre.

Ils ſont pires que des démons
Lors que l'on fouette l'un pour l'autre.

PHAETON.

Répétez-les de grace, & je les retiendrai,
Cher Momus, je vous le proteſte.

MOMUS.

Quand il en ſera temps je vous les apprendrai:
Prêtez l'oreille à ce qui reſte.
Ces chevaux mille fois plus beaux
Que tous les chevaux de l'Aſie,
Saous de nectar & d'Ambroiſie,
Ronflent le feu par les nazeaux.
Du matin au midi le chemin eſt rapide.
Il eſt bon juſques-là de les encourager:
Sur tout gardez-vous bien de leur ſerrer la bride;
Le Soleil ſubalterne y ſeroit en danger.
Quand on eſt au midi, pour peu qu'on y ſéjourne,
C'eſt un bien plus grand embarras:
On eſt monté ſi haut que la cervelle tourne,
Si l'on eſt aſſez ſot pour regarder en bas.
Mais lors que ſur le ſoir dans la region froide
On eſt ſur le penchant des cieux,
Le précipice le plus roide
Eſt ſans comparaiſon plus agréable aux yeux.
Il faut en biaiſant éluder cette pente:

Une ſi rapide deſcente
Vous conduiroit je ne ſçais où :
C'eſt-là que bride en main, pour ſe tirer d'affaire,
Eſt abſolument néceſſaire
A qui veut éviter de ſe caſſer le cou.
Je ne dis pas un mot qui ne vous ſoit utile
Si vous avez l'eſprit d'en faire un bon emploi.

PHAETON.

Rien au monde n'eſt plus facile.

MOMUS.

Pardonnez-moi, pardonnez-moi.
Si vous montez trop haut j'ai peur que du tonnerre
Vous n'attiriez quelques éclats ;
Et ſi vous deſcendez trop bas
Vous allez embraſer la terre.
Ce qu'il faut faire en cas pareil
Pour avoir des ſûres lumieres,
C'eſt de marcher toujours dans les vieilles ornieres ;
Je ne puis vous donner de plus juſte conſeil.
Mais je me trompe, ou la nature
Trouve qu'à ſe lever le Soleil eſt trop lent :
Allons appaiſer ſon murmure ;
Nous dirons le reſte en allant.

Fin du quatriéme Acte.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

EPAPHUS, CEPHISE.

EPAPHUS.

MA Princeſſe vous me fuyez !
Votre cœur & mon ſort ſont-ils d'intelligence ?

CEPHISE.

J'ai raiſon de vous fuir, puiſque vous appuyez
Sur des maux dont le poids accable ma conſtance.
Aux pleurs que je répans laiſſez un libre cours :
Au repos de mon cœur votre vûë eſt fatale ;
Je veux fuir pour jamais les attraits qu'elle étale.

EPAPHUS.

Moi, je veux vous chercher toujours.
Quelque douleur que j'aye à voir couler vos larmes,
Le plaiſir que je goûte au bonheur de vous voir,
Y mêle je ne ſçai quels charmes
Qui ſuſpendent mon deſeſpoir.

J'ai beau voir tous les maux dont le ciel me menace ;
Votre seule presence en dissipe l'horreur ;
Au lieu que loin de vous, outré de ma disgrace,
Je m'abandonne à ma fureur.
Il est donc vrai, Céphise, après votre promesse,
Qu'un autre sera votre époux !
Je l'ai dit mille fois, & le dirai sans cesse,
Il n'est point de mortel qui soit digne de vous :
Mais si l'on eût pû l'être à force de tendresse,
C'étoit moi divine Princesse,
Qu'on devoit préférer à tous.

CEPHISE.

Je vous avois promis une tendresse égale,
Desirs pour desirs, soins pour soins,
Si nos coeurs avoient été joints
Par le sacré lien d'une foi conjugale.
Sensible à l'ardeur d'un époux,
Un feu pur & fidéle eût secondé le vôtre :
Mais je n'aurois rien fait pour vous
Que je ne fasse pour un autre.
Dans quelque situation
Où le sort me fasse paroître,
Je n'aurai d'inclination

Qu'à remplir mon devoir, quelque affreux qu'il
puiſſe être.
Si le Roy pour ſon gendre eût voulu vous choiſir,
(Je puis à votre amour rendre cette juſtice
Avant qu'à Phaéton l'hymen m'aſſujettiſſe,)
Je me ſerois donnée avec plus de plaiſir.
N'éxigez rien de plus, Seigneur, de ma tendreſſe;
J'aurois trop de douleur, quand je dois obéïr,
S'il m'échapoit quelque foibleſſe
Qui m'obligeât à vous haïr.

EPAPHUS.

Je vous entens, Princeſſe, un ſoûpir, une larme,
Que vous accordez à mon ſort,
Coûte à votre devoir un ſi pénible effort
Que votre vertu s'en allarme.
Votre cœur à mes yeux paroît ſaiſi d'effroi :
Peut-être craignez-vous, quand tout me deſeſ-
pére,
Que l'heureux Phaéton ſur le char de ſon pere
Ne vous apperçoive avec moi.
Zéphyre ce matin, pour en inſtruire Flore,
Eſt exprès deſcendu des cieux :
Toutes les fleurs qu'on voit éclore
Sont autant de témoins d'un ſort ſi glorieux.

Pendant que du Soleil il fournit la carriére,
Et qu'à tout l'univers il diſpenſe le jour,
Jupiter que j'implore eſt ſourd à ma priere:
Je n'ai pour moi, Madame, aucun Dieu que l'Amour.

CEPHISE.

Vous connoiſſez mon cœur; il eſt ſincére & tendre.
L'Amour, plus éloquent que tous les autres Dieux,
Me perſuaderoit le mieux
S'il m'étoit permis de l'entendre.
Je me fais des efforts qu'on ne peut exprimer
Pour contenter du Roy la volonté ſuprême;
Mais plus je prens de ſoins pour ne vous plus aimer,
Et plus je ſens que je vous aime.
Depuis hier que je vous fuis,
Et qu'à mon déſeſpoir je ſuis abandonnée,
En moins d'une ſeule journée
J'ai ſouffert un ſiécle d'ennuis.
Je voulus vous écrire & n'en eûs pas la force:
L'Amour & le devoir m'entraînoient tour à tour;
Et dans ce funeſte divorce
Le devoir effaçoit ce que dictoit l'Amour.
Voilà de l'état de mon ame

Le triſte & fidéle tableau.

S'il vous faut, malgré vous, éteindre votre flamme,
Il me faut, malgré moi, brûler d'un feu nouveau.
Votre mal eſt leger, & le mien eſt extrême:
Lors que l'on vous arrache au peu que j'ai d'appas,
N'étoit-ce pas aſſez de m'ôter ce que j'aime?
Falloit-il me donner ce que je n'aime pas?

EPAPHUS.

Que mon deſtin a d'injuſtice!
Un ſi grand excès de bonté
Dans l'état où je ſuis eſt une cruauté
Qui va redoubler mon ſupplice.
Prêts à nous ſéparer pour ne plus nous revoir,
Accablez-moi plûtôt de mépris & de haine:
Dire que vous m'aimez, c'eſt m'ôter le pouvoir
De reprendre mon cœur & de briſer ma chaîne.
Quand vous ſerez unis par les nœuds les plus doux,
Quelles félicités parfaites,
Adorable comme vous l'êtes,
L'hymen prépare à votre époux!
Je croyois que pour moi l'Amour les avoit faites,
Puiſque j'étois aimé de vous.

CEPHISE.

Adieu. Plus je vous vois, & plus je vous redoute.

Quoique votre Rival m'assassine aujourd'hui,
Vous parlez, & je vous écoute :
C'est peu faire pour vous, & beaucoup contre lui.

EPAPHUS.

Adieu, trop vertueuse & trop belle Princesse.
Quel amant & quel fils est plus infortuné !
Dans ce funeste jour je suis abandonné
De mon pere & de ma maitresse.

SCENE II.

THEONE, CEPHISE.

CEPHISE.

AH ! Théone, est-ce là cette tendre amitié
Que vous m'aviez promise, & qui m'étoit si chére ?

THEONE.

Je vous aime trop de moitié,
Et je fais plus pour vous que je ne devrois faire.

CEPHISE.

Eh ! que faites-vous, justes Dieux !
Depuis le choix fatal qui me trouble & m'allarme,

Avez-vous employé vos soins officieux
A daigner seulement m'essuyer une larme ?

THEONE.

Je ne cherche qu'à rire, & je m'en trouve bien.
Mais, quand à soupirer je pourrois me contraindre,
Je n'ai pas votre amant, & vous avez le mien :
C'est moi qui suis le plus à plaindre.

CEPHISE.

Eh ! pourquoi me le donnoit-on ?
Contrainte d'obéir à la loi qu'on m'impose,
J'épouse demain Phaéton,
Et votre pere en est la cause.
Son Oracle a si bien flaté
L'ambition du fils, & l'orgueil de la mere,
Que le Roy n'a point hésité
Sur le choix qu'il avoit à faire.
Pouvoit-il se choisir un plus digne héritier,
Et m'offrir un époux moins indigne de l'être,
Qu'un mortel que le ciel fit naître
Pour voir sous lui le monde entier ?

THEONE.

L'Oracle le plus clair est amphibologique.
Qui croit s'en approcher s'en écarte le plus.
Si l'événement ne l'explique,

Tous les soins qu'on y prend sont des soins superflus.
Je viens vous dire, moi, qu'un bon génie inspire,
(Voyez si je vous aime & si je pense à vous,)
Qu'avec toute la gloire où Phaéton aspire,
Il ne sera point votre époux.

CEPHISE.

Que dites-vous, Théone, & que viens-je d'entendre ?

THEONE.

Je dis que Phaéton, que le Roy croit son gendre,
Et vous, par conséquent, votre mari futur,
Au bonheur d'être à vous auroit tort de s'attendre :
Je le sçai de mon pere, & je parle à coup sûr.

CEPHISE.

Ce que vous m'apprenez, Théone, est-il possible ?
Verrai-je Phaéton rentrer dans vos liens ?
Que le tendre Epaphus, à ma perte sensible,
Se feroit de plaisir de rester dans les miens !
D'une amére douleur son ame prévenuë,
Il passe les momens les plus infortunés.
Il étoit avec moi quand vous êtes venuë ;
Que ne lui disiez-vous ce que vous m'apprenez ?
Du bonheur que le sort m'envoye,

C'eſt empoiſonner les appas;
Je ne ſçaurois goûter de joye
Qu'Epaphus ne partage pas.
Eſt-il vrai, ma chere Théone;
A me rendre l'eſpoir voyez-vous quelque jour?
Je conſens qu'on m'ôte le trône
Si l'on me laiſſe mon amour.
Rend-on Phaéton à vos charmes?
Epaphus avec moi finira-t-il ſon ſort?
Le Roy fait-il ceſſer nos mortelles allarmes?
Climene en eſt-elle d'accord?

THÉONE.

Eh! bons Dieux, de quelle viteſſe
Vous m'interrogez coup ſur coup!
Mon incomparable Princeſſe,
Vous en ſçavez déja beaucoup.
Puiſque je ſuis ici pour vous tirer de peine,
Et que j'ai déja commencé,
Tandis qu'un peu de temps vous allez prendre haleine,
Je vais dire ce que je ſçai.
Ce matin de vous ſeule ayant l'ame occupée,
Et me repréſentant vos ſoupirs & vos pleurs,
(Car je ſçai de quelles douleurs
En pareille occurrence une fille eſt frappée:

Malgré

Malgré ce que j'ai d'enjouement
Ne vous figurez pas que je m'en garantiſſe ;
On ne ſçauroit perdre un amant
Que je ne ſçai quoi ne pâtiſſe.)
Ce matin, dis-je, au jour naiſſant,
En allant ſaluer mon pere,
Il m'a ſemblé ſi careſſant
Que j'ai, ſans balancer, riſqué cette priere.
Eh ! mon pere, ai-je dit, d'un ton inſinuant,
Au nom de tous les Dieux, & ſur tout de Neptune
Qui dans tout l'avenir vous rend ſi clairvoyant,
Permettez qu'une fois je vous ſois importune.
Je ne demande rien pour moi ;
Mais enfin la Princeſſe eſt un autre moi-même :
Pour le fils du Soleil ſon horreur eſt extrême ;
Et l'on veut la contraindre à lui donner ſa foi.
Aprenez-moi ſon ſort que je commence à plaindre :
La Princeſſe m'eſt chére, & je crains ſon trépas.
Du deſtin qu'elle attend, elle n'a rien à craindre.
Phaéton, m'a-t-il dit, ne l'épouſera pas.
Qu'elle ceſſe d'être agitée :
Les Parques de concert lui filent d'heureux jours.
Après ces mots il m'a quittée ;
Et depuis ce temps-là je vous cherche toujours.
Impatiente enfin que vous fuſſiez levée,

Pour vous dire du ſort le décret abſolu,
Pour tout remerciment, quand je vous ai trouvée,
Vous m'avez voulu battre, ou peu s'en eſt fallu.
Quelle injuſtice!

CEPHISE.

Elle eſt extrême.
Ne m'en aimez pourtant pas moins.
Si je ne vous aimois autant que je vous aime,
Vous demanderois-je vos ſoins?
La Reine qui paroît fait que je me retire.
Adieu. De vos bontés le ſouvenir m'eſt doux.
Je vais voir Epaphus, le charmer, & lui dire
Que mon plaiſir redouble à le tenir de vous.

SCENE III.

CLIMENE, THEONE.

CLIMENE.

JE parois devant vous avec un peu de peine,
Théone; de mon fils le cœur vous étoit dû;
A poſſéder le vôtre il s'étoit attendu;
Mais l'amour le flatoit d'une eſpérance vaine;
Jugez-en par l'arrêt que l'Oracle a rendu.

Ce ne ſont point contes frivoles ;
C'eſt un Arrêt des Dieux par eux-mêmes dreſſé :
Votre pere l'a prononcé ;
Et voici ſes propres paroles.
C'eſt en vain que Théone a pour lui des appas :
A ce que veut l'amour le ſort ne conſent pas :
L'hymen entre elle & lui ne ſçauroit ſe conclure.
Quand je vis que de vos attraits
Il étoit privé pour jamais,
De Céphiſe pour lui je voulus être ſûre.
Il vous quitte à regret, & les Dieux ſont témoins
Qu'il change ſans être infidéle.

THEONE.

Un amant de plus ou de moins
N'eſt pour moi qu'une bagatelle.
Sans les ſoins obligeans que vous avez de moi,
Qui vous ouvrent les yeux ſur ce qui me regarde,
Je vous engage ma foi
Que je n'y prenois pas garde.
Phaéton qui m'aimoit eſt ſorti de mes fers :
Qu'il ait eu ſes raiſons, ou qu'il ait cru les vôtres,
Je ſonge moins aux Amans que je perds
Que je ne ſonge à m'en acquerir d'autres.

CLIMENE.

Je ne puis vous diſſimuler

Que j'ai de vous entendre une ſenſible joye :
Je venois pour vous conſoler,
Et j'ignorois par quelle voye.
L'amant que vous perdez n'eut jamais de pareil ;
Il égale le Dieu dont il a reçû l'être :
Conduire le char du Soleil,
C'eſt ſe montrer digne de l'être.
Le peuple orné de fleurs va border le chemin
Qu'il honore de ſon paſſage ;
Et les Prêtres d'Apis l'encenſoir à la main
L'attendent pour lui rendre hommage.
Il eſt peu de climats où l'on n'ait élevé
Des prodiges d'eſprit, & des foudres de guerre ;
Mais quel autre mortel a-t-on jamais trouvé
Qui répandît le jour aux deux bouts de la terre.
Cet honneur, qui ſans doute eſt le plus grand de tous,
Qui flate, émeut, ravit & pénétre mon ame,
Ainſi que ſur ſa mere, eût rejailli ſur vous,
Si vous aviez été ſa femme.

THEONE.

Par le brillant endroit que vous me faites voir,
Il eſt vrai que tout charme, & que rien ne rebute ;
Mais, Madame, s'il culbute
J'aurois été veuve ce ſoir.

On dit, quand on a fait l'épreuve,
Qu'une douleur pareille eſt facile à porter,
Et qu'être jeune femme & veuve
Eſt de tous les états le plus à ſouhaiter:
Pour moi, qui ſuis d'avis contraire,
Si j'avois un époux qui m'aimât comme il faut,
Il me ſeroit trop néceſſaire
Pour s'aller promener ſi haut.
Je le vois ſans regret brûler d'une autre flamme;
Si ſes vœux ſont remplis, mes deſirs ſont contens;
Je craindrois ſi j'étois ſa femme
De ne la pas être long-temps.

CLIMENE.

Ne craignez rien, Théone, il n'eſt aucun obſtacle
Dont mon fils ne ſoit le vainqueur:
J'en ai pour garant ſon grand cœur
Et la foi qu'on doit à l'Oracle.
Mon eſpoir eſt fondé ſur un trop ferme appui
Pour être ébranlé par la crainte:
La promeſſe des Dieux inviolable & ſainte,
M'aſſûre que le monde un jour ſera ſous lui.
Je goûte une tranquille joye;
Et je ne prévois rien qui la puiſſe troubler.
Momus, que le Soleil m'envoye,
Vient ſans doute la redoubler.

SCENE IV.

MOMUS, CLIMENE, THEONE.

CLIMENE.

HE bien, qu'eſt-ce, Momus? quel ſujet vous rameine?
Qu'avez-vous à me dire au comble de mes vœux?

MOMUS.

Que votre fils & vous me donnez plus de peine
Que vous ne valez tous deux.
Mercure & moi, pêle-mêle,
Nous paſſons tour à tour pour les courriers des Dieux;
Et je ne ſuis pas envieux
Des métiers différens dont Mercure ſe mêle.
Depuis hier qu'en ce lieu
Je vins ſottement me rendre,
On n'a jamais vû de Dieu
Tant monter & tant deſcendre.

CLIMENE.

Cher Momus, vous avez raiſon.
Vous avez des bontés dont je vois que j'abuſe.
Mais enfin je ſuis mere, & c'eſt de Phaéton.

Je ne ſçai pas au monde une plus belle excuſe.
Parmi ce que le ciel a de Divinités
Eſt-il rien de plus grand ! rien de plus admirable !

MOMUS.

Entr'autres bonnes qualités
Il eſt obſtiné comme un Diable.
Puiſque c'eſt votre fils & celui d'Apollon,
Conſtruit de ſon ſang & du vôtre ;
Ce qu'il a de méchant, & ce qu'il a de bon,
Indiſpenſablement vient de l'un & de l'autre :
Et comme le Soleil eſt élevé ſi haut
Que vraiſemblablement l'équité le gouverne,
Apparemment que ce défaut
Vient de la moitié ſubalterne.
Son obſtination l'a mis en bel état !

CLIMENE.

Quoi ! Momus, Phaéton.....

MOMUS.

C'eſt un joli jeune-homme !
S'il falloit réparer ce qu'il fait de dégat,
Vous en ſeriez vraiment pour une belle ſomme.

CLIMENE.

Dites-vous vrai, Momus, ou bien ſi vous raillez ?
Cette incertitude me laſſe.
De grace expliquez-vous, parlez.

MOMUS.

Quoi ! Vous ne ſçavez rien de tout ce qui ſe paſſe ?

CLIMENE.

Je ſçai que le Soleil, ſatisfait de mon fils,
Lui donne ſon char à conduire,
Pour confondre les ennemis
Qui jaloux de ſa gloire aſpiroient à lui nuire.
Flore & Zéphyre ce matin
En ſigne de bonheur couronnés de guirlandes,
De leurs plus doux parfums m'ayant fait des offrandes,
Pour ſurcroît de plaiſir m'ont appris ſon deſtin.
Une heure après la renommée
A rendu mon plaiſir parfait.
D'aucun autre incident je ne ſuis informée.

MOMUS.

Vous ſçavez tout le beau. Je vais dire le laid.
Hier après ſoupé, ne pouvant m'en défendre,
Je chargeai votre fils ſur le dos d'Aquilon ;
Et je m'obligeai de le rendre
Bien conditionné chez ſon Pere Apollon.
Je le fis. Le Soleil d'une riante face
Prenant plaiſir à regarder
Cet échantillon de ſa race,
Avec empreſſement le careſſe, l'embraſſe,

Le contraint à lui demander
Quelque grande & ſenſible grace ;
Et quelque demande qu'il faſſe,
Il jure par le Styx de lui tout accorder.
Le Styx, *autem*, eſt certain fleuve
Qu'on trouve en allant en enfer ;
Dont après le trépas chaque mortel s'abreuve,
De peur que des défunts la bile ne s'émeuve
A cauſe du changement d'air.
Pour la moindre petite choſe
Qu'un Dieu l'atteſte fauſſement,
Il eſt irrémiſſiblement
Dégradé de l'Apothéoſe.

CLIMENE.

Je ſçais encor, Momus, le ſerment d'Apollon,
Et combien pour le rompre il s'eſt donné de peine :
S'il ſçavoit quel eſt Phaéton,
Il ſe reprocheroit une frayeur ſi vaine.
Zéphyre m'a tout raconté ;
Je vous l'ai déja fait entendre :
Sur le char du Soleil mon fils étoit monté
Quand il eſt deſcendu pour venir me l'apprendre.

MOMUS.

Pour oüir les exploits qu'il a faits dans ce char,

Prétez-moi, je vous prie, attention nouvelle.
En lui disant adieu, pour lui marquer mon zéle,
J'ai voulu qu'il ait pris un verre de Nectar.
Comme il entreprenoit une course assez ample
Je l'ai fait redoubler jusqu'à cinq ou six fois:
Et comme le conseil touche moins que l'éxemple,
Quand il bûvoit un coup, j'en bûvois toujours trois.
Il part. Ses Coursiers qui hennissent
Frapant leur barriere des pieds,
Marchent dans les airs qu'ils blanchissent,
Comme si Phaéton les en avoit priés.
Ce début favorable avoit de quoi lui plaire:
Mais à peine ont-ils fait cent pas
Qu'ils ont senti qu'ils n'avoient pas
Leur guide accoutumé ni leur poids ordinaire.
Phaéton, pour un homme est bien pris, bien taillé;
Mais à voir sa grosse bedaine
Phébus de tous les Dieux le plus entripaillé
En pése pour le moins une demi-douzaine.
Eoüs & Phlégon, Ethon & Pyroïs
Les chevaux de son attellage,
Confus d'avoir été trahis,
Sans en faire semblant en écument de rage.

Vous m'allez demander qui s'eſt donné le ſoin
De m'en inſtruire de la ſorte :
Par l'ordre du Soleil je n'en étois pas loin ;
Je ſçai d'original ce que je vous rapporte.

CLIMENE.

Momus, achevez promptement.
Vous préparez mon ame à trop d'inquiétude.

MOMUS.

Ce n'eſt ici que le prélude ;
Je vais chanter bien autrement.
Confus, comme j'ai dit, de traîner une charge
Dont ils faiſoient ſi peu de cas,
Ces chevaux mutinés ont d'abord pris le large,
Et quitté leur ſentier pour aller haut & bas.
Phaéton étonné ſe trouble, s'inquiéte ;
(Je ne le blâme pas, on s'inquiéte à moins :)
Plus à les adoucir il applique ſes ſoins,
Plus leur malice le maltraite.
Las d'eſſuyer leur fougue & d'être leur jouet,
Les voyant ſourds à ſes paroles,
Il s'arme d'un vigoureux fouet
Et leur en ſangle les épaules.
Si-tôt qu'ils ont ſenti ſes coups,
Ils n'ont plus gardé de meſures :
On voyoit dans leurs yeux éclater leur courroux ;

Et leurs henniſſemens n'étoient que des injures ;
Sans ſçavoir ni pourquoi, ni par où, ni comment,
Ils vont aveuglément où leur fureur les meine ;
Et dans cette route incertaine,
Ils ont deux ou trois fois heurté le Firmament.
Les Dieux, ſans un peu d'eau qu'enfermoit une nuë
Alloient tous périr par le feu :
Et Venus, par malheur, étant là toute nuë
En a ſenti l'atteinte un peu plus fort que jeu.
Quel dommage !

CLIMENE.

Achevez votre récit funeſte.
Qu'eſt devenu mon fils ? Où l'avez-vous laiſſé ?

MOMUS.

En quelque endroit qu'il ſoit, je le croi mal placé.
En ſerez-vous plus graſſe en apprenant le reſte ?

CLIMENE.

Je ne puis demeurer dans l'état où je ſuis.
Parlez. Délivrez-moi de cette incertitude.

MOMUS.

Puiſque vous m'ordonnez d'augmenter vos ennuis,
Je vais m'en acquitter avec éxactitude.
Le char, qui de Venus a riſſolé la peau,
S'étant approché de la terre,

Aux montagnes, aux bois, aux champs, aux
prés, à l'eau,
Enfin à toute choſe a déclaré la guerre.
Des monts pour qui la foudre avoit eu du reſpect,
De ſa malignité font la premiere épreuve :
Il n'eſt dans un moment ni riviere, ni fleuve
Que l'on ne traverſe à pied ſec.
Les Nayades qui dans les ondes
Ne ſentent d'autres feux que les feux de l'amour,
Se ſauvent des ardeurs du jour
Dans leurs grotes les plus profondes.
Par tout où votre fils a l'honneur d'approcher,
On pouſſe des cris effroyables ;
Et l'on envoye à tous les Diables
Et les chevaux & le Cocher.
Moi, qui d'un vieux Triton, dont la barbe étoit
bleuë,
Avois appris que le moyen
De n'être point mordu d'un chien
Etoit d'être toujours du côté de ſa queuë :
Je m'en ſuis ſouvenu, quoi qu'éxemt du trépas,
Et dans cette belle carriere
De peur d'être brûlé j'allois toujours derriere,
Où les rayons ne venoient pas.

THEONE.

Ne croyez pas Momus, Madame, il éxagére:
On ne sent point ici qu'il y faſſe trop chaud.

MOMUS.

Ne vous ennuyez pas, vous n'attendrez plus guére;
Phaéton paroîtra bientôt.
Ne pouvant l'aſſiſter que d'un zéle inutile
Dont il n'avoit pas grand beſoin,
J'ai pris mon vol vers cette Ville,
Et ſuivant l'apparence il n'en eſt pas bien loin.

CLIMENE.

Quoi! l'Oracle m'a donc trompée!

MOMUS.

Non, Madame, l'Oracle a dit la vérité;
Et malgré ſon obſcurité
Je l'ai tantôt dévelopée.
Jamais mortel ne fut ſi haut
Que Phaéton ſera bientôt.
Il étoit tout à l'heure au plus ſublime étage;
Et du char malheureux qu'il occupe aujourd'hui,
Il a plus d'une fois eû le triſte avantage
De voir tout l'Univers ſous lui.
Un Oracle, pour l'ordinaire,
Eſt aux yeux des hommes prudens

Une boëte d'Apotiquaire ;
De grands mots au-deſſus, & jamais rien dedans.

THEONE.

O ciel ! Quelle chaleur tout à coup eſt venuë !

MOMUS.

Ah, ah ! vous commencez à prendre un autre ton ;

CLIMENE.

C'eſt mon fils, je le vois : c'eſt mon cher Phaéton.
Dieux ! Un nuage épais le dérobe à ma vuë !
Quel ſpectacle frape mes yeux !
Que de vapeurs étincelantes !
Ciel ! je ne découvre en tous lieux
Que Rochers enflammés, que montagnes brûlantes.
Sauvez de ce péril votre fils & le mien,
Apollon : cette grace eſt la ſeule où j'aſpire.

MOMUS.

La Terre qui paroît n'eſt pas ici pour rien.
Ecoutons ce qu'elle va dire.

SCENE V.

LA TERRE, MOMUS, CLIMENE, PHAETON *sur un Char en l'air*, THEONE, *&c.*

LA TERRE.

JUPITER, à qui j'ai recours,
Armez-vous de votre tonnerre :
J'implore dans mes maux votre divin secours,
Ne vous refusez pas aux besoins de la terre.
Par tout où ma douleur proméne mes regards,
Je ne vois que des feux & que des funérailles :
L'horreur régne de toutes parts,
Jusques aux fond de mes entrailles.
Si le destin a résolu
De finir mon empire & de tout mettre en poudre,
Pour servir de victime à son ordre absolu
Suis-je indigne de votre foudre ?
L'encens qui tous les jours fume sur vos autels
Me coute le sang de mes veines ;
Et le ciel n'a point d'immortels
Qui ne jouissent de mes peines.

Si pour vous obliger à répondre à mes vœux,
Cette raiſon eſt foible & n'a rien qui vous touche,
Pour votre intérêt ſeul, qui va m'ouvrir la bouche,
Hâtez-vous d'éteindre ces feux.
Mais je puis vous tromper par de vaines paroles :
Sur l'Univers brûlant daignez jetter les yeux ;
Vous verrez fumer les deux Pôles
Qui ſoutiennent le poids des cieux.
Pour peu que vous tardiez à lancer votre foudre :
Neptune va ceſſer d'être le Dieu des flots ;
La terre va périr ; les cieux vont ſe diſſoudre ;
Et tout va retourner dans ſon premier cahos.
Le voilà qui paroît. Abregez ſa carriere :
Par une prompte mort vengez tant de trépas.

CLIMENE.

Ah ! juſte ciel, quelle priere !
Jupiter, ne l'éxaucez pas.

LA TERRE.

Epaphus, fils d'Iſis, c'eſt pour votre querelle
Que la terre eſt en proye aux maux que vous voyez :
En quelque lieu que vous ſoyez,
Elle ſouffre pour vous, venez parler pour elle.

SCENE VI.

EPAPHUS, CEPHISE, LA TERRE, MOMUS, CLIMENE, THEONE, PHAETON *dans un Char en l'air.*

EPAPHUS.

MA mere a fait des vœux & pour vous & pour moi.
Nous sortons d'auprès d'elle : Et je viens vous apprendre
Que Jupiter mon pere en ce lieu va descendre :
Je ne puis vous dire pourquoi ;
C'est de sa propre voix qu'il le veut faire entendre.

SCENE DERNIERE.

JUPITER, CLIMENE, EPAPHUS, CEPHISE, LA TERRE, MOMUS, THEONE, PHAETON *sur un Char en l'air.*

JUPITER *sur son Aigle.*

REINE qui remplissez le trône de Memphis,
Où par les droits du sang la Princesse Céphise

Après le Roy ſon pere un jour doit être aſſiſe,
Ceſſez d'être contraire à l'ardeur de mon fils.
Par un ordre éternel ils ſont faits l'un pour l'autre :
C'eſt un Arrêt du ſort qui n'a jamais changé.
Théone eût été pour le vôtre
Si votre ambition ne l'en eût dégagé.
L'amour trahi, quoi qu'il arrive,
Se venge d'un amant ſans foi.

THEONE.

Seigneur Jupiter, quant à moi
Je ne ſuis point vindicative :
Je conſens que Phaéton vive
Pourvû qu'il vive ſous ma loi.

JUPITER.

A celle du deſtin il faut que je réponde,
C'eſt le maître de tous les Dieux.
L'air, la terre, le ciel, & l'onde,
Tous demandent la mort de cet audacieux.
Périſſent * comme lui tous les ambitieux
Qui troublent le repos du monde.

CLIMENE.

Ah, Dieux !

MOMUS.

Ma pauvre Reine, il a paſſé le pas,

* *Jupiter foudroye Phaéton.*

C'eſt une beſogne toiſée ;
Et le rappeller du trépas
Ne me paroît pas choſe aiſée.
Il avoit le cœur grand & l'eſprit étendu ;
La douleur d'Apollon égalera la vôtre :
Pour vous en conſoler il en faut faire un autre ;
Le moule n'en eſt pas perdu.

FIN.

LES MOTS A LA MODE.

PETITE COMÉDIE.

Augmentée de quantité de Vers qui n'ont pas été dits sur le Théatre.

A HAUT

ET PUISSANT SEIGNEUR

MESSIRE

JACQUES LOMELLINI,

ENVOYÉ EXTRAORDINAIRE

De la Séréniſſime République de Gênes, auprès de Sa Majeſté.

MONSIEUR,

Le plaiſir que vous avez eû à voir repréſenter cette petite Comédie, m'en a fait un ſi grand, que j'ai cru ne me pouvoir mieux acquitter de la grace dont je vous ſuis redevable, qu'en vous en demandant une nouvelle. C'eſt, MONSIEUR, d'avoir autant d'indulgence à ſa lecture que vous en eûtes à ſa repréſentation; & de ne me pas

dire comme ce Prince à qui l'Arioſte dédia ſes œuvres : Dove, diavolo, hai radunato tante coionarie ? *Pour mettre dans leur jour toutes les extravagances de la Mode, & toute l'impertinence des faux Nobles, j'ai été contraint de faire tant de caractéres ridicules, que le mien, peut-êire, n'eſt pas celui qui l'aura été le moins. Je m'en conſole, puiſque vous y avez pris du plaiſir ; & je mets au nombre de mes bonnes aventures celle d'avoir diverti quelques momens un auſſi galant homme que vous l'êtes, qui n'eſt étranger en aucun endroit qu'il aille, & qui ſçait la délicateſſe de toutes les langues de l'Europe, comme s'il étoit né dans toutes les Cours où il s'eſt trouvé. Celle de France où l'on peut dire que cette délicateſſe régne plus ſouverainement que dans aucune autre, a été ſurpriſe de vous entendre parler ſon langage avec plus de politeſſe que beaucoup de ceux qui la compoſent : & ſans les interêts dont votre Séréniſſime République ſe repoſe ſur votre capacité, & que vous ſoûtenez avec autant de fidélité que d'intelligence, le Roy même, qui jamais ne ſe méprend, vous eût pris pour un de ſes Sujets. Je ne ſçai, MONSIEUR, de quel œil une perſonne qui arrange ſes mots avec une ſi grande juſteſſe, en verra ici de ſi bizarre-*

ment

ment placés : mais je ſçai bien que je ne puis faire plus de honte aux François qui corrompent la pureté de leur langue naturelle par des expreſſions non-ſeulement forcées, mais odieuſes, qu'en la leur faiſant voir parfaitement épurée dans la bouche d'un homme à qui elle eſt étrangére. Un Ancien diſoit, que ſçavoir dans ſa perfection la langue de ſon pays n'étoit pas un grand ſujet de louange, mais que l'ignorer étoit un grand ſujet de blâme : S'il ne vous eût point donné d'éloge de ce que dans les momens de votre loiſir vous faites des Vers où brillent toutes les graces de la langue Italienne, il n'eût pû s'empêcher de vous en donner beaucoup de la facilité que vous auriez à en faire en toutes ſortes de langues, ſi le ciel qui vous a fait naître pour les grandes choſes ne vous faiſoit préférer celles qui ſont utiles à celles qui ne ſont qu'agréables. Il eſt vrai, MONSIEUR, que c'eſt aux Ambaſſades glorieuſes, aux Négociations importantes, en un mot, au bien de votre Séréniſſime République, qu'un homme de votre mérite ſe doit tout entier : avec d'auſſi heureuſes diſpoſitions que celles que vous avez, il n'y a point d'obſtacles que votre courage ne ſurmonte, point de difficultés que vos lumiéres n'applaniſſent ; point de rang où la No-

bleſſe de votre naiſſance ne puiſſe aſpirer; point d'emploi que la grandeur de votre génie ne puiſſe remplir. Celui que vous avez auprès de LOUIS LE GRAND, *& dont vous vous acquittez avec une ſatisfaction égale de l'Etat qui vous envoye, & de celui où vous êtes envoyé, juſtifie aſſez qu'il n'eſt rien dont vous ne ſoyez capable; & ſi votre République vous a fait honneur en vous confiant ſes intérêts auprès d'un ſi grand Monarque, vous ne lui en faites pas moins, puiſqu'il avoue lui-même qu'elle ne pouvoit faire un choix plus judicieux. Je n'oſe, MONSIEUR, après un aveu qui vous eſt ſi glorieux, prendre la liberté de vous donner aucune louange: Une bouche ſi auguſte impoſe ſilence à toutes les autres; & s'il m'eſt permis d'ouvrir encore la mienne, ce ne doit être que pour vous marquer avec combien de reſpect je ſuis,*

MONSIEUR,

Votre très-humble & très-obéïſſant ſerviteur,
BOURSAULT.

AU LECTEUR.

UN petit Livre intitulé, *Les Mots à la Mode*, que l'on vend chez Barbin, & qui a eu toute la réputation qu'il mérite, m'inſpira la penſée de faire cette Comédie. Quelque débit que ce Livre ait eu, je crus qu'il ne feroit pas tout l'effet que ſon Auteur s'étoit propoſé, ſi l'on ne peſoit un peu plus ſur ceux qui ſe rendent ridicules par des façons de parler auſſi extravagantes que les perſonnes qui ont l'impertinence de les inventer, & je ne doutai point que le Théâtre étant un miroir plus grand que la boutique d'un Libraire, ceux qui s'y verroient, ne s'apperçûſſent mieux de leurs défauts. Le ſuccès a juſtifié ma penſée : le plaiſir qu'on a pris, & qu'on prend encore tous les jours à voir cette Bagatelle, eſt une preuve que les portraits, quoiqu'un peu outrés, y ſont reſſemblans; & qu'au moins les Auditeurs y reconnoiſſent leurs voiſins, ſi leur amour propre les empêche de s'y reconnoître eux-mêmes. Si cette Piéce paroît un peu libre, ce n'eſt pas à moi qu'il s'en faut prendre; c'eſt aux libertés que l'on ſe donne, & qui

vont ſi loin, qu'il ſemble qu'on ſe faſſe un mérite de joindre l'effronterie au luxe par les noms odieux dont les femmes ſaliſſent leurs ajuſtemens. Les vers que je mets dans la bouche du ſeul Perſonnage raiſonnable que j'y introduis, font aſſez connoître l'intention que j'ai euë; & qu'en faiſant rire, je cherche plus à corriger les mœurs qu'à les corrompre. Tout ce qu'on a prêché & tout ce qu'on a écrit contre le luxe des coëffures, effarouche & ne corrige point: la morale auſtére ſe fait moins aimer, qu'elle ne ſe fait craindre; & qui veut qu'on profite de ſes leçons, doit donner envie de les entendre. En un mot, il faut prendre l'ame par ſon foible, & tâcher de la conduire à la vertu par un chemin qui ne la rebute pas. Rien ne fait mieux revenir les gens du ridicule qu'ils ont, que de leur en faire dans autrui une peinture qui les divertiſſe: le plaiſir qu'ils trouvent à s'en moquer, leur fait appréhender de donner le même plaiſir à d'autres; & c'eſt un joug qui les arrête d'autant mieux, qu'il ne leur eſt impoſé par perſonne. Je me flate qu'il en ſera ainſi des *Mots à la Mode*: ce qu'on ſent de joie à voir jouer publiquement ceux qui les affectent deviendra un frein pour s'abſtenir déſormais de les redire; & pour peu que le Sexe ait

encore de pudeur, il fera ſcrupule de la bleſſer par des termes dont il ne ſe peut ſervir ſans faire ſoupçonner leur conduite. Le grand défaut de cette petite Comédie eſt que les Auditeurs ne l'ont pas trouvée aſſez longue, ce qui m'a fait ajoûter à l'impreſſion pluſieurs Vers qui n'ont pas été dits ſur le Théâtre; & qui, à ce que je crois, donneront une nouvelle ſatisfaction à ceux qui ont trouvé du plaiſir à la voir repréſenter.

ACTEURS.

Monſ. JOSSE, Noble, auparavant Orfévre.
Mad. JOSSE, ſa Femme.
NANNETTE, } Filles de Monſieur & de
BABET, } Madame Joſſe.
Monſ. BRICE, Avocat, Frere de Mad. Joſſe.
Monſ. DU RUS, } Freres Nobles, auparavant Parfumeurs.
Monſ. DE L'ORME, }
MAROTE POUSSINEAU, Fille d'un Marchand.
Mad. BRICE, Bouchére, mere de Mad. Joſſe.
Monſ. GRIFFET, Commiſſaire.
NICODEME, Jardinier.
ADRIENNE, Femme de Nicodéme.
NICOLE, Servante.
CHAMPAGNE, Laquais.
DES ARCHERS.

La Scéne eſt à Paris.

LES MOTS A LA MODE.

COMÉDIE.

SCENE PREMIERE.

Monſ. JOSSE, Monſ. GRIFFET.

Monſ. JOSSE.

E vous ai de ma femme appris la trahiſon ;
Quoiqu'il puiſſe arriver, j'en veux avoir raiſon.
Contre ce beau Memoire elle ne peut rien dire ;
Et pour la condamner il ſuffit de le lire.

Monſ. GRIFFET.

Parlons ſans paſſion. Etes-vous bien certain
Que ce Memoire-là ſoit de ſa propre main ?

J'y trouve, comme vous, des endroits effroyables.

Monſ. JOSSE.

Si j'en ſuis bien certain? Trop de par tous les Diables.
Oui, Monſieur, il eſt d'elle. Avez-vous bien oüi?
Voilà cinq ou ſix fois que je vous dis que oüi.
En cherchant des papiers hier dans ſon armoire
Dans un coin, à l'écart, j'apperçûs ce Mémoire.
Quoiqu'elle m'obſervât ſes yeux furent décûs:
Avec ſubtilité je mis la main deſſus.
Je cherchois un prétexte à me défaire d'elle:
Et je l'ai bien trouvé, puiſqu'elle eſt infidelle.

Monſ. GRIFFET.

J'ai reçû votre plainte, & je ſçai tout celà:
Ne pouſſez point la choſe, & tenez-vous-en là.
Vous donner cet avis c'eſt vous mal ſatisfaire;
Mais un Sot par Arrêt eſt difficile à faire.
Si tous ceux qui le ſont intentoient des procès;
Il faudroit leur créer un Tribunal exprès;
Encore eſt-il certain, à bien péſer les choſes,
Qu'il ne pourroit ſuffire à juger tant de cauſes.
Quoi! pour donner à rire à tout le genre humain,
Comme fit ce Bourgeois du Fauxbourg ſaint Germain,

Voulez-vous, en rendant votre femme si noire,
Vous-même troubler l'eau que vous avez à boire;
Et quand vous serez Sot, à la face de tous,
Etre encor trop heureux de la revoir chez vous?
Est-ce peu pour un Sot de la douleur de l'être?
Quelle démangeaison de le vouloir paroître!

Monſ. JOSSE.

Hé qui, de bonne foi, croyez-vous le moins Sot,
D'un Sot qui l'eſt aſſez pour n'en dire aucun mot,
Ou d'un qui ſe déméne, & qui donne à connoître
Qu'il fait tout ce qu'il peut pour s'empêcher de l'être?
Je veux, ſi je le ſuis, le dire à haute voix;
Et ne pas reſſembler à tous ceux que je vois,
Qui par un mercenaire & coupable ſilence
Avec leurs Subſtituts ſemblent d'intelligence.
Vous avez, pour ma plainte, eu quatre louis d'or;
Je prétens par la ſuite en uſer mieux encor:
Je ſçai combien d'argent vous coûte votre Office;
Et comment aujourd'hui s'éxerce la Juſtice;
On ne la connoît plus que par ſon attirail;
Et qui l'achéte en gros, la revend en détail.
N'importe ce qu'il coûte à venger cet outrage.

Monſ. GRIFFET.

Mais ſi, par cas fortuit, votre femme étoit ſage?

Monſ. JOSSE.

Après les actions dont vous êtes inſtruit,
Il eſt vrai que le cas ſeroit aſſez fortuit.
Elle ſage !

Monſ. GRIFFET.

Je ſçai que dans le voiſinage
On ne s'eſt jamais plaint qu'elle ne fût point ſage ;
Je demeure d'accord qu'elle a d'autres défauts :
Elle s'en fait accroire, & prend des airs trop hauts.
On la blâme, ſur tout, de ce qu'elle s'infecte
De certains mots nouveaux que ſans ceſſe elle affecte.
Alexandre le Grand, l'exemple des Héros,
Eſt appellé par elle Alexandre le *Gros*.
Hier au ſoir elle-même, en parlant d'Allemagne ;
Dit que le *Gros* Viſir s'alloit mettre en campagne.
On ne peut là-deſſus lui faire ouvrir les yeux :
C'eſt un mot favori qu'elle fourre en tous lieux ;
Mais de quelque façon qu'une femme s'exprime,
C'eſt un entêtement, mais ce n'eſt pas un crime.

Monſ. JOSSE.

Auſſi, ſuis-je chagrin, mon cher Monſieur Griffet,
Moins de ce qu'elle dit que de ce qu'elle fait.
Quoique dans le quartier chacun ſe moque d'elle,
Le vice du langage eſt une bagatelle ;

Et quant au choix des mots, il m'eſt indefferend
Quel eſt le plus en vogue ou le *Gyps* ou le Grand.
Le cas dont il s'agit, eſt un cas plus énorme.

Monſ. GRIFFET.

Je reviens dans une heure avec un Acte en forme.
Adieu.

Monſ. JOSSE.

Souvenez-vous d'arrêter priſonnier
Un certain gros coquin qui ſert de Jardinier.
J'ai mes raiſons.

Monſ. GRIFFET.

Suffit. C'eſt une affaire faite.

SCENE II.

Monſ. JOSSE *ſeul.*

DANS quel piége ma femme elle-même ſe jette!
Quelle imprudence auſſi d'écrire mot pour mot
Tout ce qu'elle dépenſe à faire un mari Sot!
Ce que depuis ſix mois elle a fait de ſotiſes
En termes naturels dans ce Journal ſont miſes.
La voici. Sa préſence augmente mon courroux.

SCENE III.

Monſ. JOSSE, Madame JOSSE.

Mad. JOSSE.

JE viens vous avertir qu'il ne tiendra qu'à vous
De donner dès ce ſoir des époux à vos filles.

Monſ. JOSSE.

Connoiſſez-vous leurs biens, leurs emplois, leurs familles?

Mad. JOSSE.

Leurs familles? Eh fi! Perdez-vous la raiſon?
Les voudrois-je ſouffrir s'ils n'étoient de Maiſon?
Qui vous fait préſumer en moi tant de foibleſſe?
Famille eſt bourgeoiſie, & Maiſon eſt nobleſſe.
Je vous les garantis Nobles; c'eſt un grand point.

Monſ. JOSSE.

Vous les garantiſſez?

Mad. JOSSE.

Nobles.

Monſ. JOSSE.

Je n'en veux point.
Je veux d'honnêtes gens. Par exemple un Notaire.

Un Banquier, un Marchand, un bon homme d'affaire,
Gens avides de bien, & sûrs d'en amasser;
Et non pas de ces gens faits pour en dépenser,
Qui consumant leurs jours en des chimères vaines,
Ont plus de créanciers qu'un an n'a de semaines.
Entendez-vous, ma Femme?

Mad. JOSSE.

Oui, mon Mari, j'entens;
Que diroit-on de pis chez de petites gens?
A moins d'être du *Peuple* on ne dit point *ma Femme*,
C'est une *Impolitesse* à faire rendre l'ame,
Cela sent le bourgeois du plus méchant *alai*.

Monſ. JOSSE.

Hé que suis-je de plus? Parlons net.

Mad. JOSSE.

Vous?

Monſ. JOSSE.

Oui, moi,
Que, Diable, suis-je?

Mad. JOSSE.

Noble. Et ce qui plus me touche,
C'est moi qui, malgré-vous, ai voulu faire souche.

Pour peu qu'on ait de *Goût* au rang où je me vois ;
On *abdique* aiſément ce qu'on a de *Bourgeois*.
Imitez-moi.

Monſ. JOSSE.

Ma Femme ; en un mot comme en mille,
Votre ſote nobleſſe eſt comme votre ſtyle ;
Et je ne m'accommode en aucune façon
Ni de votre fierté ni de votre jargon.
De nobles, comme moi, d'une fabrique neuve,
Le nombre croit ſi fort qu'on diroit qu'il en pleuve :
Il n'eſt point de Manan, pourvû qu'il ait de quoi,
Qui pour le même prix ne le ſoit comme moi.
Tréve donc ; s'il vous plaît, Mademoiſelle Joſſe,
Du ridicule orgueil qui vous rend ſi féroce.
Eſt-il charge ni rang qui puiſſe me cacher
Que mon pere eſt Orfévre, & le vôtre Boucher ?
Voilà pour faire un jour de célébres familles !
Je veux à leurs égaux aſſocier vos filles.
Faites-les moi venir ; & ſur tout pour leur bien
Quand je leur parlerai ne vous mêlez de rien.

Mad. JOSSE.

Hé quelqu'un ! Mes Laquais ; montrez-vous, je vous prie.

Monſ. JOSSE.

L'un s'appelle Champagne, & l'autre a nom la Brie.
Eſt-il ſi mal-aiſé de ſe ſouvenir d'eux ?

Mad. JOSSE.

Fi ! C'eſt montrer par-là que l'on n'en a que deux ;
Au lieu qu'en m'expliquant de maniere incertaine
Je parois en avoir une demi-douzaine.
Qui voit-on aujourd'hui diſtingué du commun
Appeller de ſes gens, qui ne diſe, *hé quelqu'un ?*
Un air noble ſied bien juſques aux bagatelles.
Préparez-vous, Monſieur ; voici des Demoiſelles,
Qui ſçavent les beaux mots comme leur alphabet.

SCENE IV.

Monſ. JOSSE, Mad. JOSSE, NANNETTE, BABET.

Monſ. JOSSE.

APPROCHEZ-VOUS, Nannette ; & vous auſſi, Babet.
C'eſt moi qui vous demande.

NANNETTE.

Hé, Monſieur, je vous prie,

Donnez-nous à chacune un nom de Seigneurie ?
Je ne vois que vous seul de gens de qualité
Prendre si peu de soin de sa postérité.
Monsieur Coquerico, Marchand de Savonnettes,
Devenu gentilhomme aussi-bien que vous l'êtes,
N'a pas un de ses fils qui n'ait un nom nouveau,
Soit le nom de quelque Arbre ou de quelque Ruisseau :
Pour faire ses enfans nobles, en bonne forme,
L'un est Monsieur du Rus, l'autre Monsieur de l'Orme ;
Et comme le plus jeune a le dos tout courbé,
Sûr qu'il n'est bon à rien il en fait un Abbé.
S'il avoit comme vous une fille bien faite
Lui feroit-il l'affront de l'appeller Nannette ?

Monſ. JOSSE.

Vous me citez, vraiment, un plaisant animal !

NANNETTE.

Est-ce vous offenser, que citer votre égal,
Monsieur !

Monſ. JOSSE.

Je vous ai dit, & vous le réitére,
Que vous m'appellassiez simplement votre pere ;
A moins que votre mere en secret, & tout bas,
Ne vous ai fait sçavoir que je ne le suis pas.

BABET.

Les gens de qualité, dont elle a l'honneur d'être,
Ont une extrême peine à ne pas le paroître :
Quoique le nom de pere ait de beau, de touchant,
Depuis un an ou deux cela *put* le Marchand.
Un chétif Avocat par un ordre sévére,
Défend à ses enfans de l'appeller leur pere.
C'est une verité qu'on peut vous garantir.

Monſ. JOSSE.

Je n'en ſçai bien la raiſon : c'eſt de peur de mentir.
Souvent un Avocat donne toutes ſes peines
Aux affaires d'autrui, pendant qu'on fait les ſiennes.
Mais je vous mande ici pour un autre entretien.
Je veux vous marier. Vous ne répondez rien ?

NANNETTE.

Je n'ai de volonté que pour ſuivre la vôtre.

BABET.

Je me fais un devoir de n'en avoir point d'autre.

Monſ. JOSSE.

Fort bien : j'aime à vous voir dans ces ſentimens-là.

NANNETTE.

Je dois à vos bontés beaucoup plus que cela.

BABET.

Vos ordres en tout temps me ſont doux & faciles.

Monſ. JOSSE.

Puiſqu'à mes volontés vous êtes ſi dociles,
Vous aurez pour époux, dans huit jours au plus tard,
Vous, Monſieur Pouſſineau; vous, Monſieur Rodillard.
L'un eſt un bon Marchand à grand'porte cochére,
Où l'étoffe par aulne eſt d'un écu plus chére;
Car aux gros Magazins comme aux grands Cabarets,
L'apparence entre en compte au mémoire de frais;
L'autre eſt un homme d'ordre, un Banquier d'importance,
Qui n'avoit pour tout bien que mille écus d'avance;
Et qui par ſon mérite eſt devenu puiſſant
A prêter pour ſix mois à quatorze pour cent.
Enfin, gens ſans reproche & d'une bonne race.

NANNETTE.

Je vous baiſe les mains.

BABET.

Et moi, je vous rens grace.

Monſ. JOSSE.

Comment ?

NANNETTE.

Je ne veux pas me marier ſi-tôt.

BABET.

Ni moi non plus.

Monſ. JOSSE.

Non ?

BABET.

Non.

Monſ. JOSSE.

Je le veux. Il le faut.

NANNETTE.

Votre prétention ſur ce point ſera vaine.
Je ne puis.

Monſ. JOSSE.

Craignez-vous de mourir dans la peine ?
Votre mere à votre âge avoit franchi ce pas :
Elle n'en eſt pas morte ; & vous n'en mourrez pas.

NANNETTE.

Vous nous offrez des gens d'une agréable *allûre* !

BABET.

Il nous faut des partis bien d'une autre *tournûre*.

NANNETTE.

Puis-je prendre un époux à moins que de ſon chef,

Il ne ſoit Noble, riche, & d'un *gros Relief?*

BABET.

Pour moi, je n'en veux point, comme vous pouvez croire,
S'il me fait *dérouter* du chemin de la gloire.

NANNETTE.

Je voudrois bien ſçavoir ſi Monſieur Pouſſineau,
Peut jamais, quoi qu'il faſſe, être à notre *niveau?*

BABET.

Et Monſieur Rodillard avec qui l'on m'aſſemble,
Ne fera-t-il pas beau nous *ſouffler* enſemble?

NANNETTE.

J'en ſçai qui ſous nos Loix ſont prêts à ſe ranger,
Fais comme une *Peinture* & *jolis à manger*:
Au lieu que les amans dont vous faites l'ébauche,
Ont un eſprit ſi *louche!* un entretien ſi *gauche!*

BABET.

Quoique votre nobleſſe ait déja près d'un mois,
Il vous reſte toujours des *veſtiges* bourgeois.
Je ne vois qu'à vous ſeul *ces petites manieres.*

Monſ. JOSSE.

Hé bien! n'eſt-il pas beau de voir trois grimacieres,
Qui ſans le fade appas de vingt bizarres mots,
Que ſont des étourdis & que diſent des ſots,
Tant que dure le jour n'auroient rien à ſe dire?

Encor n'eſt-ce pas là ce que l'on fait de pire.

Mad. JOSSE.

Hé, que fait-on, Monſieur?

Monſ. JOSSE.

Ce que l'on fait?

Mad. JOSSE.

Oui; quoi?

Monſ. JOSSE.

Ce que perſonne ici ne doit faire que moi.
Mais je vais de ce pas y donner ſi bon ordre,
Qu'il ſera mal-aiſé que nous puiſſions nous mordre.
Serviteur.

SCENE V.

Mad. JOSSE, NANNETTE, BABET.

Mad. JOSSE.

MOquez-vous des menaces qu'il fait;
Meſſieurs Coquerico ſont bien mieux votre fait;
Il ne s'eſt jamais vû d'égalité plus grande;
Age, rang.....

BABET.

Moi, Banquiere!

Mad. JOSSE.

Il eſt fou.

NANNETTE.

Moi, Marchande!

Mad. JOSSE.

Il radote.

SCENE VI.

Monſ. BRICE, Mad. JOSSE, NANNETTE, BABET.

Mad. JOSSE.

AH c'eſt vous! Eh, mon frere, bon jour.

Monſ. BRICE.

Bon jour, ma ſœur.

Mad. JOSSE.

De quand êtes-vous de retour, Monſieur l'Avocat?

Monſ. BRICE.

D'hier à dix heures, je penſe.

Mad. JOSSE.

Je vous veux un *gros* mal d'une ſi *groſſe* abſence.
Depuis quinze *gros* jours ne m'avoir point écrit!
Vous qui paſſez par-tout pour un ſi *gros* eſprit.
A peine un *gros* Seigneur, que le rang autoriſe,
Se ſeroit-il permis cette *groſſe* ſotiſe.

Monſ. BRICE.

Quoi! ma ſœur, votre erreur dure juſqu'à préſent!
Laiſſez mourir en paix un mot agoniſant.
Hors chez quelques Laquais qu'il eſt en étalage,
En aucun lieu du monde il n'eſt plus en uſage.
Laiſſez, encore un coup, mourir ce mot en paix.
Me trouver l'eſprit *gros*, c'eſt le trouver épais.
A moins qu'un *gros* Seigneur n'ait la taille fort groſſe,
Eſt-il expreſſion plus bizarre & plus fauſſe?
Qui, Diable, a jamais dit depuis quinze *gros* jours?
Ceux qui riſquent ces mots pour leur faire avoir cours,
Devroient être punis preſque de même voye
Que ceux qui font paſſer de la fauſſe monnoye.
Gros eſt un mot proſcrit, ma ſœur.

Mad. JOSSE.

Avez-vous peur

Que l'on ne ſçache pas que je ſuis votre ſœur ?
A qui plus juſtement voulez-vous qu'appartienne
Le titre de Madame ?

Monſ. BRICE.

Oh ! qu'à cela ne tienne.
C'eſt un titre abuſif que tant de femmes ont,
Qu'il ne fait plus d'honneur à celles qui le ſont.
On traite également, tant on rend de juſtice,
Et la femme d'un Duc & celle de ſon Suiſſe ;
Et l'on diſtingue à peine en un même quartier
Celle d'un Préſident de celle d'un Huiſſier.
Jadis un Conſeiller défendoit à ſa femme
De ſouffrir que ſes gens l'appellaſſent Madame :
Et le Clerc de ſon Clerc, moins ſcrupuleux que lui,
Trouve bon que la ſienne ait ce titre aujourd'hui.
Cette contagion s'étend avec furie ;
Particulierement parmi la Librairie :
Auprès des Mathurins j'en connois un trio,
Une Madame *in-douze*, & deux *in-folio*.
Mais les gens de bon goût diſtinguent les eſpéces.
Hé bien, mariez-vous mes deux charmantes Niéces ?

NANNETTE.

Vous ne pouviez choiſir un plus heureux moment.

Il nous vient ce matin à chacune un amant :
Mais bien faits ! Mais d'un *goût* & du rang dont
nous sommes.

SCENE VII.

CHAMPAGNE, Mad. JOSSE, Monſ. BRICE, NANNETTE, BABET.

CHAMPAGNE.

MADAME, on vous demande.

Mad. JOSSE.

Hé qui ?

CHAMPAGNE.

Deux Gentilshommes ;
Leur pere eſt Parfumeur, & demeure ici près.

BABET.

Il ſemble que le ciel nous les envoye exprès.

Monſ. BRICE.

Les fils d'un Parfumeur Gentilshommes ? Prodige !

Mad. JOSSE.

Oui, mon frere, ils le ſont.

Monſ. BRICE.

Eux, ma ſœur ?

Mad. JOSSE.

à ſes filles. Oui; vous dis-je.
De l'éclat de vos yeux éblouis, pénétrés,
Ils ne ſortiront pas comme ils ſeront entrés.
Charmez-les bien. *à Monſieur Brice.*
Et vous, reſpectez leur nobleſſe.
Et qu'il ne vous échappe aucun mot qui la bleſſe.
Qu'ils entrent.

SCENE VIII.

Monſ. DU RUS, Monſ. DE L'ORME, Mad. JOSSE, Monſ. BRICE, NANNETTE, BABET.

Mad. JOSSE.

HE! *quelqu'un!* des fauteuils.

Monſ. DU RUS.

Vos appas
Qui ſont à tout venant mettre pavillon bas,
Sûrs de tout conquérir auſſi-tôt qu'ils ſe montrent,

Font autant de captifs que de cœurs qu'ils rencontrent.
Vers une autre beauté j'avois pris mon essor,
Mais je change.

Monſ. DE L'ORME.

Pour moi, mon cœur eſt libre encor:
Mais à voir tant d'appas pour peu qu'il perſévére,
J'appréhende bien fort qu'il ne le ſoit plus guére.

NANNETTE.

Quel plaiſir de ranger ſous l'amoureux lien
De ces cœurs *Iſolés* qui ne tiennent à rien!
Que ne puis-je cauſer votre premiére allarme!

Mad. JOSSE.

Iſolés! Ah, Meſſieurs, le joli mot! Il charme.
Qui jamais avant elle, à l'âge où la voilà,
Avec tant de juſteſſe a placé ce mot-là?
Iſolés!

Monſ. DU RUS.

Franchement, *Iſolés* me prend l'ame.

Monſ. DE L'ORME.

Iſolés me ravit, me pénétre, m'enflamme.

Monſ. DU RUS.

Ce qui m'en plaît le plus, c'eſt qu'elle s'en ſert bien.
De ces cœurs *Iſolés* qui ne tiennent à rien!

Quand de l'architecture on ſçauroit la manœuvre,
On auroit de la peine à mieux le mettre en œuvre.

Ce mot eſt d'un *bon ſel*, & d'un excellent *goût*.

Mad. JOSSE.

Il m'a fait oublier que vous êtes debout.
Ces fauteuils ſont ici pour nous mettre à notre aiſe.
Hé quelqu'un ! pour mon frere il ne faut qu'une chaiſe ;
Il n'eſt pas noble.

Monſ. BRICE.

Non ; dont je rens grace au ciel.

Monſ. DE L'ORME.

Ouais ! Contre la nobleſſe il ſemble avoir du fiel.

Monſ. BRICE.

Point du tout ; je l'honore autant qu'on le peut faire ;
Il n'eſt dans un état rien de plus néceſſaire :
A le rendre tranquille elle applique ſon ſoin ;
Mais je l'aime un peu vieille, & marquée au bon coin.

Monſ. DU RUS.

Fy ! Peut-on avouer qu'on aime la vieilleſſe ?
Rien n'eſt plus décrépit que la vieille nobleſſe.

Eſt-il un Financier noble depuis un mois,
Qui n'ait ſon dîné ſûr chez Madame Guerbois ?
Et que de vieux Barons pour le leur trouvent blanque
Quand le gibier s'envole, ou que leur fuſil manque?
Monſieur parle en bourgeois des plus *invétérés*.

Mad. JOSSE.

Les mots les plus *jolis* ſont par lui cenſurés.
Contre celui de *gros* il jette feux & flammes.

Monſ. DE L'ORME.

Tant pis : Il ſe fera lapider par les Dames.
C'eſt un des mots nouveaux qu'elles aiment le plus.

Mad. JOSSE.

Eſt-il rien de mieux dit que de *groſſes* vertus ?
Je ſuis de cette phraſe inſéparable amie.

Monſ. BRICE.

Vous avez contre vous toute l'Académie :
Elle, qui dans la langue a le don d'exceller.

Monſ. DU RUS.

Moi, je lui ſoûtiens, moi, qu'on ne peut mieux parler.
Il eſt certains endroits où ce mot charme, enchante.
Quelle Académie eſt-ce ? Eſt-ce celle où l'on chante ?

Monſ. BRICE.

Plaiſante Académie, & dont on fait grand cas!

Monſ. DU RUS.

Eſt-ce celle, où l'on fait de ſi bons almanachs?

Monſ. BRICE.

Ces gens, pour bien parler, n'ont pas l'air aſſez grave.

Monſ. DU RUS.

Eſt-ce l'Académie où l'on peint, où l'on grave?
Ces gens-là ſont du monde, & parlent juſte.

Monſ. BRICE.

Non.

Monſ. DE L'ORME.

C'eſt donc l'Académie où l'on ne fait rien!

Monſ. BRICE.

Bon!
Celle que je vous dis travaille plus que toutes.
C'eſt-là que de la langue on décide les doutes:
Là que l'on ſert de régle à tous les gens d'eſprit,
Par ce que l'on prononce & ce que l'on écrit:
L'ennemie, en un mot, des ſotiſes nouvelles.

SCENE IX.

CHAMPAGNE, Madame JOSSE, Monſ. DU RUS, Monſ. DE L'ORME, Monſ. BRICE, NANNETTE, BABET.

CHAMPAGNE.

MAROTE Pouſſineau vient voir ces Demoiſelles.

Mad. JOSSE.

Voyez pour quel ſujet le ſot nous interrompt :
Di qu'elles n'y ſont pas.

CHAMPAGNE.

J'ai dit qu'elles y ſont ;
Je ne ſerai pas cru, ſi je dis le contraire.

Mad. JOSSE.

De ces ſortes de gens tâchez à vous défaire.
C'eſt vers la *Bourgeoiſie* un reſte de penchant
Que de ſouffrir ici la fille d'un marchand.
Elle ne connoît pas, tant elle eſt animale,
Combien entre elle & vous le rang met d'intervalle.

Ex libris
MENDELSSOHN BARTHOLDY
Theatre français

S E.

Bonjour, Marote,

T E.

ien froidement !

e me dit rien ? Vrai-

ue je m'en apper-

T.

dites, qu'on vous

T E.

me voye à regret.

S E.

it tabouret.

orgueil vous porte

notre sorte :

stinction ;

ation.

T E.

il faut que je le dise :

être un peu mieux

Qu'elle entre. Ces Meſſieurs permettront bien cela. Pardon.

SCENE X.

MAROTE, Mad. JOSSE, Monſ. DU RUS, Monſ. DE L'ORME, Monſ. BRICE, NANNETTE, BABET.

MAROTE.

BONJOUR Nannette; à la fin te voilà! Je ſuis venue ici deux ou trois fois de ſuite; Et toutes ces fois-là j'ai perdu ma viſite. Comment te portes-tu? J'en ſuis en peine.

NANNETTE.

Bien.

MAROTE.

Je te vois du chagrin. Qu'as-tu?

NANNETTE.

Qu'aurois-je? Rien.

MAROTE.

Parle-moi bonnement, & ne fais point la ſote.

Qu'as-tu ? Bonjour, Madame.

Mad. JOSSE.

Ah, ah ! Bonjour, Marote, Bonjour.

MAROTE.

On me reçoit ici bien froidement !
D'où vient donc que Babet ne me dit rien ? Vraiment
On me chasse ; & l'on veut que je m'en apperçoive.

BABET.

Comment donc voulez-vous, dites, qu'on vous reçoive ?

MAROTE.

Comment ? Il semble ici qu'on me voye à regret.

Mad. JOSSE.

Apportez pour Marote un petit tabouret.
Car je ne pense pas que votre orgueil vous porte
A vous *équipoller* aux gens de notre sorte :
Il faut selon les rangs de la distinction ;
Et l'on nomme cela subordination.

MAROTE.

Je veux un Fauteuil, moi, s'il faut que je le dise ;
Non pour avoir l'honneur d'être un peu mieux assise ;

Mais ſçachant où je ſuis, pour m'épargner l'affront
De l'être un peu plus mal que les autres ne ſont.

NANNETTE.

Que le monde aujourd'hui ſe rend peu de juſtice !
Et qu'aux petites gens l'audace eſt un ſot vice !
Vous imaginez-vous qu'ici, non-plus qu'ailleurs,
Vous ayez un fauteuil où ſeront ces Meſſieurs,
Eux qui vont à la gloire avec tant de viteſſe ;
Et qui, de compte fait, ont un mois de nobleſſe ?
Il faut de la raiſon & de l'ordre par-tout.

MAROTE.

Ces Meſſieurs où je ſuis devroient être debout.
Une belle nobleſſe & de ſource bien pure,
Que celle qu'on débite à la Manufacture !

Mad. JOSSE.

Vous vous êtes, ma fille, expoſée à cela,
En vous encanaillant de cette Guenon-là.
Marote Pouſſineau ! Ce nom ſeul eſt atroce.

MAROTE.

Marote Pouſſineau vaut bien Madame Joſſe.
Cet orgueil avec moi ne lui ſied-il pas bien ?
Elle de qui le pere eſt le Boucher du mien ;
Et qui plus d'une fois eût fermé ſa boutique,
S'il n'eût eu le bonheur d'avoir notre pratique ?
Je m'en vais le changer, ſans y perdre un moment.

SCENE XI.

Mad. JOSSE, Monſ. DURUS, Monſ. DE L'ORME, NANNETTE, Monſ. BRICE, BABET.

Monſ. DE L'ORME.

VOus l'avez repouſſée, & vigoureuſement. Je ne ſçai rien de mieux pour vous en bien défaire.

Mad. JOSSE.

Remettons-nous. Hé bien, Meſſieurs, qu'allez-vous faire?
Car rien n'eſt plus honteux, dans ces temps diviſés,
Que de voir la nobleſſe avoir les bras croiſés.
Il faut, pour ſon honneur, qu'elle ſoit occupée.
Prenez-vous une Charge ou de Robe ou d'Epée.

Monſ. DURUS.

D'Epée. On ſent bien mieux l'homme de qualité.
Par-tout Mars ſur Thémis l'a toujours emporté.
Chez tous les gens d'Epée aujourd'hui c'eſt la mode
De paſſer ſur le ventre à tous les gens du code.

Ce n'eſt pas au Palais que croiſſent les lauriers.

BABET.

Que vous ſerez tous deux de *jolis* Officiers !

NANNETTE.

Si l'on en croit le bruit que fait la renommée,
De *jolis* Officiers ornent bien une armée.

Monſ. DU RUS.

Quand ils ont à leur tête un *joli* Général :
Il n'eſt pour les *Grivois* point de plaiſir égal :
Et ce qui rend la France en tous lieux formidable,
En *jolis* Généraux elle eſt inépuiſable.
Ce que nous en avons ſont des gens accomplis.

Mad. JOSSE.

Ceux que nous n'avons plus étoient bien plus *jolis*.
Quoique pour en juger mon eſprit ſoit trop mince,
Feu Monſieur de Turenne, & feu Monſieur le Prince,
L'un pour temporiſer & laſſer l'Allemand ;
L'autre pour foudroyer Eſpagnol & Flamand ;
Ont été, ſelon moi, les deux plus *jolis* Hommes
Que la France ait produit dans le ſiécle où nous ſommes.

Monſ. BRICE.

Et vous ne voulez pas que les gens ſoient piqués
Contre des mots ſi ſots & ſi mal appliqués !

Eſt-il dans l'Univers encore un Capitaine
Tel que Monſieur le Prince, & Monſieur de Turenne ?
Quels noms ont plus de gloire, & ſont mieux établis ?
Et des gens d'un tel poids vous paroiſſent *jolis* ?
Qui jamais, dites-moi, fut aſſez ridicule
Pour traiter de *jolis* Hector, Achile, Hercule ?
Vous nommez deux Héros qui les effacent tous :
Il faut quand on en parle en parler à genoux ;
Et ceux qu'en pareil cas ces *jolis* termes tentent,
Sont du moins auſſi foux que ceux qui les inventent.
On ne dit point non plus de *jolis* Officiers.
Jolis ne convient point à de vaillans guerriers :
Il faut que l'épithéte exprime ce qu'on nomme :
Dire un *joli garçon* n'eſt pas dire un brave homme ;
Et le mot de *joli* n'a jamais été fait
Qu'en faveur d'un enfant, & d'un colifichet,

Monſ. DE L'ORME.

J'entrevois les raiſons de Monſieur votre frere :
Joli ne lui plaît pas, parce qu'il ne l'eſt guére.
Voilà ce qui l'oblige à s'expliquer ainſi.

Mad. JOSSE.

Ha ! que mal-à-propos ma mere vient ici !

SCENE XII.

Mad. BRICE, Mad. JOSSE, Monſ. DURUS, Monſ. DE L'ORME, Monſ. BRICE, NANNETTE, BABET.

Mad. JOSSE.

QUEL ſujet vous améne en ce lieu, toute ſeule ?

Mad. BRICE.

Je devrois y venir vous ſouffleter la gueule.
Vous avez par vos ſoins fait ſi bien & ſi beau,
Que nous ne ſervons plus chez Monſieur Pouſſineau.
Sa fille....

Mad. JOSSE.

Sçavez-vous qu'elle eſt aſſez brutale
Pour oſer ſotement ſe croire notre égale ?
De la déſabuſer on s'eſt donné le ſoin.

Monſ. DURUS.

Franchement, l'inſolence alloit un peu trop loin.

Mad. BRICE.

Mêlez-vous, s'il vous plaît de ce qui vous regarde.

NANNETTE.

Ces Meſſieurs ſont d'un rang. ....

Mad. BRICE.

Vous, taiſez-vous, Guimbarde.
Il vous appartient bien de dire vos raiſons,
Et de mettre le nez dans ce que nous diſons.
Qui demande un avis auſſi ſot que le vôtre ?

Monſ. BRICE.

Eh ! de grace, ma mere, abſtenez-vous. ....

Mad. BRICE.

A l'autre,
Qui pour être Boucher ayant trop peu d'eſprit,
Voulut être Avocat pour nous faire dépit ;
Et de qui chaque jour la principale affaire
Eſt d'endoſſer ſa houſſe, écouter, & ſe taire.
Faites-moi le plaiſir de me laiſſer en paix :
On vous y laiſſe bien tous les jours au Palais.

BABET.

Ciel ! que les vieilles gens ont un eſprit revêche !

Mad. BRICE.

Entendez-vous jaſer la petite Pimbêche ?
Voyez : Ne faut-il pas qu'elle s'en mêle auſſi ?
Les vieilles gens ! La maſque, oſer parler ainſi !
Je t'apprendrai, friponne, à me morguer en face.
Vieille !

Monſ. DE L'ORME.

Madame Brice, il faut lui faire grace.
Vos attraits par ce mot ne ſont pas effacez !
Vous êtes encor jeune ; on le void bien.

Mad. BRICE.

Aſſez,
Pour voir votre nobleſſe un jour aller au peautre ;
Et vous, redevenir Parfumeurs l'un & l'autre.
Mon gendre eſt une bête, & votre pere un fou,
De chercher à monter pour ſe caſſer le cou.
Suffit d'être enrôlé dans la Gentilhommaille
Pour être convaincu de n'avoir pas la maille :
Et de tous les états où l'on eſt malheureux,
Le plus inſupportable eſt d'être noble & gueux.
Ajoûtez à cela quelle ſera la fiévre
D'un noble Parfumeur, d'un gentilhomme Orfévre,
Si le Roy les oblige à marcher dans un an,
Comme l'autre nobleſſe, à quelque Arriéreban ?
Les braves gens !

Monſ. BRICE.

Ma mere, il vaut mieux qu'on ſe taiſe....

Mad. BRICE.

Jour de Dieu ! je prétens quereller à mon aiſe.
C'eſt à vous à vous taire, imbécille Orateur.

Monſ. DURUS.

Adieu. Madame Brice eſt de mauvaiſe humeur.

Mad. JOSSE.

Elle rêve. Eh, Meſſieurs ! Suppoſez qu'elle dorme.

NANNETTE.

Reſtez, Monſieur du Rus.

BABET.

Reſtez, Monſieur de l'Orme.

Monſ. DE L'ORME.

Nous prendrons notre temps pour revoir tant d'appas
Que la mere éternelle un matin n'y ſoit pas.

Mad. JOSSE.

Votre façon d'agir, ma mere, eſt effroyable.
Ils ſont ſortis.

Mad. BRICE.

Tant mieux : Qu'ils s'en aillent au Diable.
J'aurai la joye au moins de gronder en repos.

SCENE XIII.

Monſ. JOSSE, Mad. JOSSE, Mad. BRICE, Monſ. BRICE, Monſ. GRIFFET, NANNETTE, BABET.

Monſ. JOSSE.

HA, ha ! je vous rencontre ici tout à propos. Je viens de vous chercher pour une belle affaire.

Mad. BRICE.

Comment donc ? Qu'eſt-ce ?

Monſ. JOSSE.

Entrez, Monſieur le Commiſſaire.

Mad. JOSSE.

Un Commiſſaire ici ! Pourquoi faire ?

Monſ. JOSSE.

Attendez.

Vous ſçaurez aſſez tôt ce que vous demandez.
Je veux auparavant, ſans nulle incertitude,
Informer vos parens de votre turpitude.
Autrefois, par l'Hymen l'un à l'autre conjoints,
Votre fille m'aimoit ; je ne l'aimois pas moins ;

J'étois jeune : Un mari toujours jeune eſt aimable ;
Mais enfin....

Mad. BRICE.

Enfin, quoi ?

Monſ. JOSSE.

J'ai vieilli : c'eſt le Diable ;
Et ma femme au plaiſir immolant le devoir,
A ſes petits beſoins a pris ſoin de pourvoir.
C'eſt tout dire.

Mad. JOSSE.

Impoſteur ! l'impudence eſt extrême.

SCENE XIV.

NICOLE, Monſ. JOSSE, Mad. JOSSE, Monſ. BRICE, Monſ. GRIFFET, NANNETTE, BABET.

NICOLE.

VITE, à l'aide, au ſecours du pauvre Nicodéme :
Si vous ne vous hâtez c'eſt fait du Jardinier.

Mad. JOSSE.

Comment ?

NICOLE.

Des Pouſſecus l'arrêtent priſonnier.
Comme il eſt fort & roide, & qu'il ſçait battre & mordre,
Il leur donne à tretous bien du fil à retordre:
Il en viendroit à bout s'il avoit de l'appui.
Le voici qu'on améne, & ſa femme avec lui.

SCENE XV.

NICODEME, ADRIENNE, Monſ. JOSSE, Mad. JOSSE, Mad. BRICE, Monſ. BRICE, Monſ. GRIFFET, NANNETTE, BABET, NICOLE.

Monſ. JOSSE.

APPROCHE gros Coquin.

NICODEME.

C'eſt fort bien dit. Peut-être
Que j'en dirois autant ſi j'étois votre maître.

Monſ. BRICE.

Je ne ſçai que penſer de tout ce que je vois.

NANNETTE.

Plus ce desordre augmente & moins je le conçois.

Monſ. JOSSE.

Fripon !

NICODEME.

Mordié nenni. Tout chétifs que je ſommes
J'avons été cinq ans à de vrais Gentisommes :
A telle enſeigne, ardé, qu'ils n'avions pas un ſoû ;
Et qu'ils me tapotiont tout leur diantre de ſaoû ;
Il ne s'eſt jamais vû de nobleſſe meilleure.
Ce n'étoit pardié pas comme celle d'aſtheure.

Mad. JOSSE.

Vous le méritez bien, Monſieur Joſſe.

Monſ. JOSSE.

Tout-doux.
Je ſçai ce qui ſe paſſe entr'eux, quelqu'autre & vous.

Mad. JOSSE.

Hé, que ſe paſſe-t-il qui ne ſoit à ma gloire ?

Monſ. JOSSE.

Monſieur le Commiſſaire apportez ſon mémoire.
C'eſt trop avoir d'égard pour ſon manque de foi ;
Ne la ménagez plus. Parlez.

Monſ. GRIFFET.

De par le Roy.

Dites-moi, sans mensonge, & sans être interdite,
Si vous reconnoissez ce mémoire ?

Monſ. JOSSE.

Elle hésite ;
Plus elle a de chagrin, plus je suis réjoüi.

Mad. JOSSE.

Oui, Monsieur, ce mémoire est de moi.

Monſ. JOSSE.

De vous ?

Mad. JOSSE.

Oui.
Je ne sçai ce que c'est que dire une imposture.

Monſ. JOSSE.

Il s'agit maintenant d'en faire la lecture.
Vous allez, j'en suis sûr, être scandalisez.

Mad. JOSSE.

De quoi ?

Monſ. JOSSE.

Prêtez l'oreille : Et vous, Monsieur, lisez.

Monsieur GRIFFET *lit.*

Mémoire de la Dépense que j'ai faite en galanteries.

Monſ. JOSSE.

Voyons par quel endroit ce mémoire débute.

Monſ. GRIFFET.

Premiérement, vingt francs pour une *Culebute*....

Mad. BRICE.

Pour une *Culebute!* Oh bon Dieu! qu'eſt-ce là?

Monſ. JOSSE.

Bon; ce n'eſt rien: le reſte eſt bien pis que cela.
Pourſuivez ſeulement, Monſieur le Commiſſaire.

Monſ. GRIFFET.

Pour une *Culebute* avec un *Mouſquetaire*.

Monſ. BRICE.

Avec un *Mouſquetaire!* En effet, c'eſt bien pis.
Malheureuſe! eſt-ce là ce qu'on t'avoit appris?
Faire un ſi grand affront à la race des Brices!

Monſ. JOSSE.

Monſieur, de pareils coups laiſſent des cicatrices...

NICODEME *bas.*

La peſte! un *Mouſquetaire* eſt aſſez bien choiſi.

Monſ. GRIFFET.

Plus, pour un *Boute-en-train*, & pour un *Tâtez-y*,
Huit cens francs.

Monſ. JOSSE.

Dites-moi, vous, à qui je me fie;
Qu'eſt-ce qu'en bon françois *Tâtez-y* ſignifie?

Mad. BRICE.

Que ſignifieroit-il que ce qu'on entend bien?

Monſ. BRICE.

Qu'avez-vous à répondre à cela, ma ſœur?

Mad. JOSSE.

Rien.

C'eſt un extravagant, qui de Paris à Rome
Auroit peine à trouver ſon égal.

Mad. BRICE.

Le pauvre homme!
Il eſt bien mal-aiſé qu'il ait l'eſprit ſerain
Quand il ſçait qu'à ſa femme il faut un *Boute-entrain.*

Monſ. GRIFFET.

Plus pour la *Jardiniére*, & pour des *Engageantes*
Dont mes filles & moi nous fûmes bien contentes;
Trois cens livres.

Monſ. JOSSE.

Voilà ce qui m'outre le plus.
Donner à ſes enfans des leçons là-deſſus!
A quoi lui ſervois-tu?

ADRIENNE.

Qui? moi, Monſieur?

Monſ. JOSSE.

Oui, Chienne.

Mad. BRICE.

Je te tordrai le cou, Suborneuſe.

NICODEME.

Adrienne,
Dis-moi,

Di-moi, ſans barguiner ce que c'eſt que cela;
Et quelle manigance on débagoule-là.
Parle.

ADRIENNE.

Moi, Nicodéme?

NICODEME.

Oui, palſandié, dégoiſe.

ADRIENNE.

Eſt-ce ma faute, à moi, ſi Madame l'emboiſe?
Quand on a bon renom cela vaut mieux que tout.
Je ſommes, comme on dit, plus couchés que debout.
Tenez, je ne fais rien, comme ſçait Nicodéme,
Que ce que je vourois qu'on me fît à moi-même.
J'allons tête levée, & je ne craindons rien;
Dieu marci.

NICODEME.

Pour cela, je ſommes gens de bien:
Et j'avons de l'honneur, malgré la médiſance,
Plus qu'il ne nous en faut pour notre ſuffiſance.
J'ignorons ce que c'eſt que de faire faux-bon;
Ce n'eſt pas comme vous & Madame.

Mad. JOSSE.

Ah, fripon!
Tu ne t'amuſes pas à voler des vetilles.

Monſ. GRIFFET.

Plus pour des *Papillons*, des *Gueſpes*, des *Chenilles*,
Huit cens écus.

Monſ. JOSSE.

Maraut, qui fais l'homme de bien,
Te voilà ſi confus que tu ne dis plus rien !
Tu ne préſumois pas que l'on ſçût ton négoce.
Vendre des *Papillons* une ſomme ſi groſſe !
Je prétens qu'aujourd'hui cet argent ſoit rendu.

Monſ. GRIFFET.

Ou qu'il ſoit dans trois jours bien & dûment pendu.
Pour un vol domeſtique on ne fait pas long gîte.

Mad. BRICE.

On ne peut d'un voleur ſe défaire trop vîte.
Pendez, pendez.

Monſ. JOSSE.

Crois-moi, de peur d'être étranglé,
Rens-moi ce que ta femme & toi m'avez volé :
Voilà neuf cens écus marqués en deux articles.

ADRIENNE.

Volé ! Nous ?

NICODEME.

Teſtedié, boutez mieux vos bezicles.
Quand je ſuis échauffé, je ſuis pis qu'un Satan.

Si je ne vous agrée, il faut dire va-t-en.
Avec un peu d'esprit jamais on ne demeure;
Et, sans reproche à Dieu, j'en eus d'assez bonne heure.
J'apprenois de Musa le Singulariter,
Quand je me dépétri de notre Magister:
Il me brisi, mordié, quasiment une côte,
Parce que, disi-t-il par ma chienne de faute,
Notre âne avec sa bouche un soir avoit failli
A démettre la gueule à Monsieur le Bailli.
Sans cet accident-là qui vint troubler la fête,
Moi, la bourique & lui je n'étions qu'une tête.
Je n'avons pas toujours mangé notre pain sec.

Monf. JOSSE.

Jamais aucun fripon n'a manqué par le bec.
Ne crois pas m'éblouir par de tels artifices.
Ta femme, pour ses bons & louables services,
A reçu trois cens francs. Toi pour des *Papillons*,
Et je ne sçai combien de pareils guenillons,
Huit cens écus.

ADRIENNE.

Eh fi! Si je n'étois honnête,
Je vous dirois, Monsieur, que vous êtes bien bête;
Bien nigaut, bien butor, bien badaut de Paris:
Mais Nicodéme & moi je sommes bien appris;

Et je ne disons rien qui chagrine parsonne.
C'est une bride à viau que Madame vous donne
Que tous les *Papillons* qu'elle vous boute-là :
Elle dépense mieux son argent que cela :
Fraîche comme un gardon, droite comme une parche.
Bon, vrâment, c'est bien là les bêtes qu'elle charche !
Les femmes de Paris en sçavont bien plus long.

Monſ. BRICE.

Vous m'impatientez, ma sœur. Répondez-donc.
Tout parle en sa faveur, & tout vous est contraire.

Monſ. GRIFFET.

Plus, quatre louis d'or pour un *Laisse-tout-faire*.

Monſ. JOSSE.

Cela n'est point obscur, & chacun l'entend bien.
Quand on laisse tout faire on ne réserve rien.
Mettez-vous en ma place. Est-ce à tort que je gronde ?

Mad. BRICE.

Que ne l'ai-je étouffée en la mettant au monde !
Je n'aurois pas l'affront de voir de que je voi.

Mad. JOSSE.

Je ris de vous voir tous déchaînés contre moi.
Vous me charmez.

Mad. BRICE.

L'infame ! Et toi, tu m'assassines.

Monſ. GRIFFET.

Plus, pour une *Effrontée*, & pour deux *Gourgandines*,
Quinze louis.

Mad. BRICE.

Comment : Tu connois ces gens-là ?
Des *Gourgandines* ! Ciel ! Quelle Peſte voilà !
Il n'eſt pas ſur la terre une plus méchante ame.
Le dangereux bétail qu'une pareille femme !

Monſ. GRIFFET.

Plus pour une *Innocente*, onze louis.

Monſ. JOSSE.

Viença.

NICOLE.

Qui ?

Monſ. JOSSE.

Toi.

NICOLE.

Moi ? je ne ſçai ce que c'eſt que tout çà.
J'ai toujours vû Madame une bonne vivante.

Monſ. JOSSE *à Monſieur Griffet.*

La preuve de ſon crime eſt aſſez convainquante.
On lui dira le reſte en temps & lieu. Suffit.

Monſ. GRIFFET *à Madame Joſſe.*

Qu'avez-vous à répondre à tout ce que j'ai dit?

Mad. JOSSE.

Que mes filles, Monſieur, ont ſur elles les piéces,
Que contient ce mémoire eſpéces par eſpéces.
De me juſtifier je leur laiſſe le ſoin.
Défendez mon honneur.

Monſ. JOSSE.

Je crois qu'il eſt bien loin.

NANNETTE.

Ce qui dans cet écrit vous paroît des injures,
Sont des noms que l'on donne aux nouvelles parures.
Une Robe de chambre étalée amplement,
Qui n'a point de ceinture, & va nonchalamment,
Par certain air d'enfant qu'elle donne au viſage,
Eſt nommée *Innocente*, & c'eſt du bel uſage;
Ce Manteau de ma ſœur ſi bien épanoui,
En eſt une.

Monſ. JOSSE.

Cela eſt une *Innocente?*

BABET.

Oui.
Sont-ce là des ſujets pour vous mettre en colere?

NANNETTE.

Voilà la *Culebute*, & là le *Mousquetaire*.

BABET.

Un beau nœud de brillans dont le sein est saisi,
S'appelle un *Boute-en-train*, ou bien un *Tétez-y*:
Et les habiles gens en étymologie,
Trouvent que ces deux mots ont beaucoup d'énergie.

NANNETTE.

Une longue cornette, ainsi qu'on nous en voit,
D'une dentelle fine, & d'environ un doigt,
Est une *Jardiniere*: & ces manches galantes
Laissant voir de beaux bras ont le nom d'*Engageantes*.

BABET.

Ce qu'on nomme aujourd'hui *Guespes* & *Papillons*,
Ce sont les diamans du bout de nos poinçons;
Qui remuant toujours, & jettant mille flammes,
Paroissent voltiger dans les cheveux des Dames.

NANNETTE.

L'homme le plus grossier & l'esprit le plus lourd
Sçait qu'un *Laisse-tout-faire* est un Tablier fort court:
Jen porte un par hazard qui sans aucune glose,
Exprime de soi-même ingénûment la chose.

BABET.

La coëffure en arriére, & que l'on fait exprès
Pour laiſſer de l'oreille entrevoir les attraits,
Sentant la jeune folle, & la tête éventée,
Eſt ce que par le monde on appelle *Effrontée.*

NANNETTE.

Enfin, la *Gourgandine* eſt un riche Corſet,
Entr'ouvert par devant à l'aide d'un Lacet:
Et comme il rend la taille & moins belle & moins fine,
On a cru lui devoir le nom de *Gourgandine.*
Vous avez pris l'allarme avec trop de chaleur.

Monſ. JOSSE.

A ce compte, mon mal n'étoit donc qu'une peur;
Et mon front avoit tort de croire ſon cas ſale?

Mad. JOSSE.

Comment prétendez-vous réparer ce ſcandale?
Après un tel éclat je n'ai plus d'yeux pour vous,
Et je vais tout permettre à mon juſte courroux.
Qui vouloit me punir mérite un ſort ſemblable.

NICODEME.

Le moins qu'il puiſſe faire eſt amende honorable,
Tête-nue, en chemiſe, avec la torche au poing:
Madame fera bien de n'en démordre point.
Vartidié! Ce n'eſt pas une faute legére

Que de prendre l'honneur à ceux qui n'en ont guére.

ADRIENNE.

Je ne prétens pas, moi, qu'il soit quitte pour rien,
D'avoir, ou peu s'en faut, fait une bréche au mien.
On ne peut de l'honneur se montrer trop friande,
Et ce qu'il m'en a pris je veux qu'il me le rende.

Monſ. GRIFFET.

Je vous l'avois bien dit d'aller moins vîte.

Mad. BRICE.

Et quoi.
Vous l'accusez à tort de vous manquer de foi!
Cette brutalité n'est point du tout permise:
Et dûssai-je y manger jusques à ma chemise,
Il ne sera point dit que je souffre cela.

Monſ. JOSSE.

Que pouvois-je penser de ce mémoire-là?
Tâtez-y, Boute-en-train, Culebute, Engageantes;
Tout cela pour le front sont des armes parlantes;
Et je sens que le mien me demange toujours.
Voilà de vilains noms pour de si beaux atours.

Monſ. BRICE.

Il a raison.

Mad. JOSSE.

Lui?

Monſ. BRICE.

Lui. N'eſt-ce pas une honte
De voir de la pudeur faire ſi peu de conte?
Donnez, puiſqu'il vous plaît d'avoir ces ornemens,
De plus honnêtes noms à vos ajuſtemens.
Tous ces termes impurs, ces équivoques ſales,
Sont de droit naturel du Pont-neuf, ou des Halles.
Qui de les inventer s'oſe mettre en devoir,
Sçait plus d'obcénités qu'il n'eſt beau d'en ſçavoir:
Rien n'eſt plus odieux qu'une femme immodeſte;
Et qui riſque ces mots, riſque aiſément le reſte.
Les cœurs bien ſitués ſont poſés, retenus.....

Mad. BRICE.

Franchement, ces mots-là ſont un peu ſaugrenus.
J'ai ſué de frayeur de ſon *Laiſſe-tout-faire*,
Et de ſa *Culebute* avec un *Mouſquetaire*.
En un mot, ce jargon n'eſt point édifiant.

Monſ. JOSSE.

Monſieur le Commiſſaire, en vous remerciant:
Vous & vos Grippechairs vous pouvez diſparoître,
Puiſque je ne ſuis pas ce que je croyois être.

Monſ. GRIFFET.

Comment ? N'eſt-ce pas vous qui m'avez employé ?....

Monſ. JOSSE.

Si j'euſſe été cocu je vous aurois payé.
De tout ce que j'ai fait vous êtes le complice.

Monſ. GRIFFET.

Moi ?

Mad. JOSSE.

Vous. Si l'on faiſoit une éxacte Police,
On ne ſouffriroit point tous ces vilains mots-là,
Non plus que la Baſſette & le Jeu du Hocca ;
Et l'on condamneroit à mille écus d'amende
L'impudent Lapidaire, & l'impure Marchande,
A qui l'on entend dire avec un front d'airain
Un *Tâtez-y*, Monſieur ; Madame, un *Boute-en-train* ;
Gourgandine à bon prix ; *Culebute* nouvelle.
Quel abus !

Monſ. GRIFFET.

Mon devoir en d'autres lieux m'appelle :
Payez-moi, je vous prie, ou bientôt un exploit.....

Monſ. BRICE.

Satisfaites Monſieur, & qu'il s'en aille.

Monſ. JOSSE.

Soit.

J'en ſuis quitte à bon compte, & la peine eſt petite.

NICODEME.

Oh palſandié nonfait, vous n'en êtes pas quitte.
Si l'honneur de Madame a fait queuque faux pas,
J'avons notre cas net, ſi le ſien ne l'eſt pas.
La femme de cheuz-nous n'eſt point une *Engageante.*

Monſ. JOSSE.

Au lieu de vingt écus je t'en donnerai trente.
C'eſt payer ſon honneur & le tien graſſement.

NICODEME *à Adrienne.*

Eſt-ce aſſez ?

ADRIENNE.

Eh ouida, c'eſt bien honnêtement.
Les femmes d'aujourd'hui faiſont bien voir aux hommes
Que l'honneur n'eſt pas cher dans le temps où je ſommes.
Dix écus pour le mien c'eſt un prix aſſez haut.

NICODEME.

Je crois, comme tu dis, que c'eſt tout ce qu'il vaut.

Boutez-là votre main: Je vous pardonne. Eh qu'eſt-ce ?
Pour des mots de travers faut-il bouder ſans ceſſe ;

Monſ. BRICE.

Je me charge du ſoin de les rapatrier.

Mad. JOSSE.

Et l'affront qu'il m'a fait ſe peut-il oublier ?

Monſ. JOSSE.

Si me croire timbré c'eſt vous faire une offenſe,
En faiſant le péché, j'en ai fait pénitence :
J'ai ſouffert comme un Diable. Eh, bon Dieu ! comment font
Tant de gens que je vois qui ſçavent qu'ils le ſont,
Et qui de ce malheur n'étant triſtes ni mornes,
Vivent dans un plein calme à l'abri de leurs cornes ?
La patience eſt belle en de ſemblables cas :
Mais c'eſt un don du ciel, qu'il ne m'accorde pas.
Nommez, ſi vous voulez, mon imprudence extrême,
J'aime mieux avoir tort que vous l'ayez vous-même ;
Et le riſque eſt moins grand, pour tout dire en un mot,

D'être imprudent cent fois, que d'être une fois
Sot.

Mad. JOSSE.

L'êtes-vous?

Monſ. JOSSE.

S'il eſt vrai ce qu'on me fait connoître;
Non, je ne le ſuis pas, mais je croyois bien l'être:
Et ſur une apparence égale à celle-ci,
Bien d'autres en ma place auroient cru l'être auſſi.
Puiſqu'il faut ſe ſoumettre à ce que veut la Mode,
Et que la plus ſuivie eſt d'être époux commode;
Oublions toute choſe. Y conſentez-vous?

Mad. JOSSE.

Non.
Je ne veux plus vous voir.

Mad. BRICE.

Moi, je le veux, Guenon.
Ce ſeroit un ménage aſſez beau que le vôtre,
Le mâle d'un côté, la femelle de l'autre!
Il faut qu'à ſon époux, de peur d'avoir du bruit,
Une femme obéiſſe en tout temps, jour & nuit.
Ce n'eſt point à la poule à tant lever la crête.

ADRIENNE.

A tout ce qu'il lui plaît le mien me trouve prête.

Demandez-lui plutôt ſi je mens.

NICODEME.

Pardié non.

Parmi bien du méchant elle a cela de bon,
Que lors qu'il faut m'aider à de certains ouvrages,
Elle court, tête-dié, comme des arrérages.
Veux-je boire deux coups, elle en veut boire trois;
Auſſi, vivons-je heureux comme de petits Rois;
La paix eſt d'un logis la piéce la plus bonne.

Monſ. BRICE.

Profitez des leçons qu'un Jardinier vous donne.
A vivre bien enſemble appliquez votre ſoin.
Votre ſote querelle eſt allée aſſez loin.
Sur tout, qu'il ne vous ſorte aucun mot de la bouche
Dont l'oreille s'indigne, & l'honneur s'effarouche.
Portez des diamans, des dentelles, de l'or,
Et, ſi faire ſe peut, plus de richeſſe encor;
Mais évitez les mots dont les mœurs ſont bleſſées,
Et qui ménent l'eſprit à de ſales penſées.
Chez tous les gens d'honneur ces mots ſont interdits.

Mad. JOSSE.

Je voudrois bien ſçavoir quels vilains mots je dis.

Monſ. BRICE.

Liſez votre mémoire : On ne voit rien de pire, Liſez.

Mad. JOSSE.

Hé bien, mon frere, il ne faut plus les dire ;
J'ai cru de nos bijoux pouvoir mettre les noms,
Sans attirer ſur moi de ſi cruels affronts.
S'ils rendent ma conduite ou douteuſe, ou ſuſpecte,
J'y renonce à jamais, loin que je les affecte.
Je n'ai pas eu deſſein de le mettre en courroux.

NANNETTE.

Si vous y renoncez, j'en fais autant que vous.

BABET.

Pour les dire jamais, j'ai trop peur qu'on me gronde.

Monſ. JOSSE.

Fort bien. Nous voilà tous les plus contens du monde.

à ſes filles.

Je ne ſuis pas ingrat à qui me fait plaiſir ;

Choiſiſſez des époux ſelon votre deſir.

Mad. BRICE.

Allons nous ébaudir, & dîner tous enſemble.

NICODEME *aux Auditeurs.*

Et vous, allez ſouper, Meſſieurs, ſi bon vous ſemble.
Comme en chemin faiſant vous trouvez quelquefois
D'impertinens Parleurs & de nobles Bourgeois,
Envoyez-les ici voir comme on accommode
La Nobleſſe en détrempe, & les *Mots à la Mode.*

FIN.

LES FABLES D'ESOPE, *COMÉDIE.*

A MONSEIGNEUR

MONSEIGNEUR

LE DUC D'AUMONT,

PAIR DE FRANCE, CHEVALIER des Ordres du Roy, Premier Gentilhomme de la Chambre de Sa Majeſté, &c.

MONSEIGNEUR,

Il y a long-temps que vous me faites l'honneur de me vouloir du bien ; &

long-temps auſſi que je cherche les occaſions de vous en témoigner ma reconnoiſſance. Il ne s'en eſt préſenté aucune où votre protection m'ait été néceſſaire, que vous ne me l'ayez accordée avec une grandeur d'Ame qui me raviſſoit, mais qui ne me ſurprenoit pas. Je vous ai vû, MONSEIGNEUR, me tendre généreuſement la main, pour me faciliter les moyens de m'approcher de vous: & loin de vous prévaloir de l'intervalle qui eſt entre vous & moi, avoir la bonté de faire vous-même des pas de mon côté pour en diminuer l'étendue. Que ces manières ſont belles! & qu'elles diſtinguent bien les Grands qui le ſont par la naiſſance d'avec ceux qui ne le ſont que par la fortune. Voilà, MONSEIGNEUR, ce qu'on appelle l'infaillible voie de ſe rendre Maître de tous les cœurs: & s'il m'eſt permis de citer la Fable dans une Lettre où je ne veux dire que des vérités, Eſope, l'incomparable Eſope, ne connoît de véritable

nobleſſe, que celles en qui l'on remarque une véritable honnêteté. Le mot d'incomparable qui m'eſt échappé pour accompagner le nom d'Eſope, n'a peut-être jamais été mis plus juſtement: les ſiécles qui lui ont ſuccédé, & qui lui ſuccéderont juſqu'à la diſſolution des ſiécles mêmes, lui rendront la juſtice qui lui eſt dûe; & tant qu'il y aura de la droiture ſur la terre, il eſt ſûr d'en attirer la vénération. Quel homme a jamais été plus habile dans la ſcience des mœurs; & qui jamais a imprimé une plus grande haine pour le vice, & un plus grand amour pour la vertu? Créſus à qui autrefois Eſope dédia ſes Fables lui-même, en fit tant d'eſtime, que pour en éterniſer le mérite, il lui fit ériger une ſtatue d'or: & l'une des plus délicates Plumes de France, qui leur a donné plus de réputation qu'elles n'en avoient, les ayant dédiées à l'Auguſte Fils du Monarque le plus Auguſte du Monde, j'ai cru,

MONSEIGNEUR, que de ſi grands éxemples pouvoient autoriſer la liberté que j'oſe prendre de vous préſenter le même Eſope ſous un habit différent. Ce que j'offre à Votre Grandeur, n'a ni la beauté de l'Original, ni les graces qu'une ſi excellente Copie ſemble y avoir ajoûtées: & quelque grand qu'ait été le ſuccès de mon Ouvrage, je ne l'aurois trouvé ni digne de vous, ni digne de mon zéle, ſans l'approbation que vous avez eu la bonté de joindre à tous les applaudiſſemens qu'il a reçus. L'honneur que vous lui avez fait, MONSEIGNEUR, de lui accorder votre ſuffrage le fait aſpirer à la gloire de votre protection: Il eſt naturel à celui qui lui a donné le jour, de chercher à lui procurer une heureuſe deſtinée; & ſur qui puis-je jamais jetter les yeux qui ſoit en état de lui faire plus de plaiſir, & qui ait plus de plaiſir quand il en peut faire? Rien ne manquera à ſon bon-

heur

heur ſi vous avez la bonté d'en vouloir être l'appui : Et pour moi, MONSEIGNEUR, tous mes vœux ſeront remplis ſi à tant de graces dont je vous ſuis redevable, vous ajoutez celle de me croire, avec le zéle le plus ardent & le plus reſpectueux qui ait jamais été,

MONSEIGNEUR,

DE VOTRE GRANDEUR,

Très-humble, très-obéiſſant,
& très-obligé ſerviteur,
BOURSAUIT.

PREFACE NECESSAIRE.

LE ſuccès que cet Ouvrage a eu ſemble le juſtifier aſſez ; & ce ſeroit mal reconnoître les obligations que j'ai à la voix publique de douter qu'il n'y ait du bon, puis qu'elle y en a trouvé. Le meilleur témoignage que j'en puiſſe rendre eſt l'empreſſement qu'on a eu, non-ſeulement de le voir, mais de le voir pluſieurs fois : Et comme toutes les régles du Théâtre n'ont jamais eu d'autre but que celui de plaire, je crois les avoir ſuffiſamment obſervées, puiſqu'il y a peu de perſonnes à qui je n'aye plû. Je dis peu de perſonnes, car il y en a toujours quelques-unes, qui mettent toute leur étude à ſe diſtinguer, & qui font conſiſter tout leur eſprit à le faire paroître ſingulier. Si c'eſt en avoir beaucoup de remarquer des fautes, dont le public ne s'apperçoit pas, c'eſt ne l'avoir pas trop raiſonnable de vouloir réſiſter au torrent, & je prendrois le parti de ne pas dire mon ſentiment, quelque bon qu'il me parût, ſi je le voyois oppoſé à celui de tout le monde. Non que je ſois aſſez téméraire pour me perſuader ſo-

tement que cette Piéce ſoit éxempte de fautes : je les connois auſſi-bien que qui que ce ſoit ; & pour dire quelque choſe de plus, je les ai même connuës en les y mettant, & n'ai pas laiſſé de les y mettre, parce que j'aurois cru en faire une plus grande de les en ôter. Quelque injuſtice qu'on me puiſſe faire, je ſuis ſûr que l'on ne m'en fera pas aſſez, pour s'imaginer que je n'aye pas ſçû que du temps d'Eſope, il n'y avoit ni Huiſſiers, ni Procureurs, ni Conſeillers-Garde-notes, ni Préſidens au Mortier, ni Ducs & Pairs ; ou que s'il y avoit pour le Peuple des Charges à peu près ſemblables, & pour les perſonnes de qualité des dignités équivalentes, c'étoit ſous des noms différens : Mais de quel fruit auroit été la morale ingénieuſe & divertiſſante, dont cette Piéce eſt remplie, ſi je m'étois ſervi de noms & de termes inconnus ; & comment aurois-je pû faire ſentir ce qu'on auroit eu beaucoup de peine à connoître ? Je ſçai qu'en ce temps-là, il n'y avoit point de Libraires qui vendiſſent des Livres défendus dans l'arriére-Boutique, ni qui contrefiſſent ceux de leurs Confréres : Mais comme toute la vigilance d'un Magiſtrat auſſi équitable qu'auſtére, ne peut ſi bien abattre cette Hydre qu'il n'en paroiſſe toujours

quelque Tête, Esope ayant été l'un des plus raisonnables hommes du monde, & la raison étant de tous les Pays, & de tous les temps, s'il n'est pas vrai qu'il ait dit ce que je lui fais dire, il est au moins vraisemblable qu'il n'auroit pas manqué de le dire, si ce désordre eût été de sa connoissance. Et cela suffit.

Cette Comédie, à ce que disent les gens singuliers dont j'ai parlé, n'a pas un assez grand nœud, ni assez de jeu de Théâtre; Et si cette Piéce a quelque mérite, c'est justement de-là que je prétens le tirer. Avoir pu trouver un nœud à Esope, c'est sans doute quelque chose, & les Maîtres de l'Art n'en peuvent disconvenir. Mais avoir eu le secret de le faire assez petit pour ménager le terrein, & pour introduire sur la Scéne des Personnages qu'on aime mieux y voir que les Personnages du Sujet même, c'est à mon sens ce qu'on en doit le plus estimer; ou pour mieux dire, ce qu'on en doit blâmer le moins. Je m'en rapporte de bonne foi, à ceux qui ont honoré cette Comédie de leur présence. Qu'ils disent, si les Scénes de la Précieuse, du Payſan, de la Mere dont on a enlevé la fille, de la Conseillére-Garde-note, & toutes les autres de cette nature, qui ne tiennent au sujet que par

la relation que les Perſonnages ont avec Eſope, ne leur ont pas fait plus de plaiſir que tout le reſte; & ſi la Morale ſatyrique & inſtructive dont elles ſont accompagnées, n'eſt pas ce qui les a le plus intéreſſés ? En un mot, cette Piéce eſt d'un genre ſi différent de toutes les autres, qu'il la faut regarder, pour ainſi dire, avec d'autres yeux, & ne pas l'ajuſter à des régles, judicieuſes à parler en général, mais chimériques dans une eſpéce auſſi particuliere que celles-ci. Si j'oſois faire une comparaiſon de la choſe du monde la plus ſérieuſe, à celle qui l'eſt le moins, je dirois qu'il en eſt des régles du Théâtre, comme des Loix de la Juſtice. Les Légiſlateurs ont marqué les cas où elles doivent être appliquées, & pour lors c'eſt une leçon preſcrite; mais dans des cas qui ne ſont pas tombés ſous leur ſens, & que le hazard fait naître malgré toute la prévoyance humaine, c'eſt à ceux qui en ſont les Juges, à faire des Loix nouvelles pour les cas qui n'ont pas été prévus; & de même dans toutes les choſes qui arrivent, & qu'on n'a pas été obligé de prévoir. Si ces grands Génies de l'Antiquité, je veux dire Ariſtote & Horace, qui ont donné des Régles pour le Théâtre, avoient pû ſe figurer qu'Eſope eût dû y paroître quelque jour, ils auroient

cherché tout ce qui auroit été capable de le faire réuſſir ; & puiſqu'il n'a pas moins réuſſi que s'ils m'avoient marqué le chemin que je devois ſuivre, il faut apparemment que j'aye trouvé ce qu'ils m'auroient enſeigné eux-mêmes.

Pour le jeu de Théâtre, je l'ai ménagé autant qu'il m'a été poſſible dans le peu que le Sujet m'en a fourni ; & je crois même l'avoir aſſez heureuſement diſpoſé pour y attacher l'attention de l'Auditeur juſqu'à la derniére Scéne, qui eſt l'effet le plus favorable qu'on puiſſe attendre en ſemblable occaſion. Il y a une Scéne de petits Enfans qui finit le troiſiéme Acte, qui a eu aſſez de ſuccès pour mériter d'avoir des Cenſeurs. C'eſt une Fable que j'ai miſe en action ; & voici les défauts qu'on y a trouvés. On dit que ces Enfans ont trop d'eſprit, & qu'Eſope leur dit de trop belles choſes. C'eſt un reproche qui me fait honneur ; & j'aime mieux pécher de ce côté-là que de l'autre. Mais pour répondre à une ſi foible objection, il eſt conſtant, & j'en prens l'expérience à témoin, qu'on voit tous les jours de petits Enfans de Qualité qui ont une ſi belle éducation, que rien n'eſt plus agréable, que ce qu'ils diſent : & peut-être même a-ce été à entendre parler quelques-uns, que j'ai pris le ſtyle

dont j'ai eu beſoin pour ceux que j'ai mis ſur le Théâtre. Je dois auſſi ce témoignage à la vérité, que ceux qui y ont trouvé à dire, ne ſont pas d'une Qualité diſtinguée; & comme leurs Enfans ne parlent, peut-être pas ſi bien que ceux-là, ils ignorent ce que d'autres ſont capables de dire. Pour Eſope, qui ne laiſſoit échapper aucune occaſion de bien faire, & qui après avoir eu la bonté de prêter l'oreille à leur petit différend, les exhorte à avoir de l'amitié l'un pour l'autre, il n'y a rien dans ce qu'il leur dit, qui ne ſoit dans la Fable que ces petits Enfans repréſentent; & je conſens volontiers que ce que je ferai à l'avenir, ſoit expoſé à une pareille cenſure, à condition d'un même ſuccès.

Quelque grand qu'il ait été, j'avoue que j'ai tremblé plus d'une fois, & que s'il y a de la gloire à acquérir à mettre quelque choſe de nouveau au jour, il y a beaucoup de danger à craindre. Le Peuple qui s'attendoit à voir une Comédie ordinaire, qui d'intrigue en intrigue, & à la faveur de quelques plaiſanteries, va inſenſiblement à la fin de ſon ſujet fut ſurpris d'entendre des Fables, à quoi il ne s'attendoit pas, (car cette Piéce n'avoit été promiſe que ſous le nom d'Eſope) & ne ſçut d'abord de quelle ma-

niere il devoit les recevoir : mais quand il comprit le ſens qu'elles renfermoient, & qu'il vit toute l'étendue de leur application, il ſe voulut mal de l'injuſtice qu'il m'avoit rendue, & ſes applaudiſſemens furent, ſi j'oſe me ſervir de ce terme, comme la réparation de ſon murmure : ainſi j'ai tous les ſujets imaginables de m'en louer, & je n'en ai aucun de m'en plaindre.

Ce qui m'a paru de plus dangereux dans cette entrepriſe, ç'a été d'oſer mettre des Fables en Vers après l'illuſtre Monſieur de la Fontaine, qui m'a devancé dans cette route, & que je ne prétens ſuivre que de très-loin. Il ne faut que comparer les ſiennes avec celles que j'ai faites, pour voir que c'eſt lui qui eſt le Maître ; les ſoins inutiles que j'ai pris de l'imiter, m'ont appris qu'il eſt inimitable ; & c'eſt beaucoup pour moi que la gloire d'avoir été ſouffert où il a été admiré.

LE POUVOIR DES FABLES.

PROLOGUE.

AUTREFOIS dans Athéne un fameux Orateur
Zélé pour la cauſe Publique
Craignant pour ſa Patrie un extrême malheur,
Mit en œuvre ſa Rhétorique ;
Et pour émouvoir l'Auditeur
Fit un Diſcours fort pathétique.
Mais le peuple qui l'écoutoit
Immobile comme une Souche,
Ne fut non plus touché de ce qu'il débitoit,
Que s'il n'eût pas ouvert la bouche.
Chagrin du peu de progrès
Que faiſoit ſon éloquence.

L'ANGUILLE, ajoûta-t-il, l'Hyrondelle & Cérès
Firent un jour connoiſſance.
En voyageant toutes trois,
Un fleuve impétueux s'oppoſe à leur paſſage ;
L'Hyrondelle en volant, & l'Anguille à la nage,

Le paſſérent ſans peine, & l'auroient fait vingt fois.
Et Cérès ? dit le Peuple en élevant ſa Voix :
Vous avez fait paſſer l'Anguille & l'Hyrondelle ;
Monſieur le Philoſophe en vous remerciant :
Mais Cérès, que devint-elle ?
Dit encor une fois le Peuple impatient.
Meſſieurs, dit l'Orateur, vous deſſillez ma vûë,
Je me ſuis abuſé juſques à ce moment :
La vérité toute nue
N'a pas aſſez d'enjoûment :
Une Fable l'inſinue
Bien plus agréablement.
Meſſieurs les Auditeurs, qui par votre ſuffrage
Rendez bon ou mauvais le deſtin d'un Ouvrage,
Celui qui va paroître eſt d'un genre nouveau :
S'il vous bleſſe, il eſt laid ; s'il vous plaît, il eſt beau.
Eſope, ſi connu par ſes ſçavantes Fables,
Fut jadis condamné par des Juges coupables :
Mais ceux qui de ſon ſort décident aujourd'hui
Ont trop d'intégrité pour s'armer contre lui.
Il ne vous dira point de ces Quolibets fades,
Qui ne ſont de bons mets que pour des goûts malades ;

Par les Fables qu'il cite en différens endroits,
Il ſe montre à vos yeux tel qu'il fut autrefois.
Peſez-en le mérite en Juges équitables :
Vous le méconnoîtriez s'il ne diſoit des Fables :
Et vous auriez dans l'ame un ſenſible dépit
De le voir par ſa Boſſe, & non par ſon eſprit.

PERSONNAGES.

ESOPE.
LEARQUE, Gouverneur de Sizique.
EUPHROSINE, Fille de Learque.
AGENOR, Gentilhomme de Leſbos, Amant d'Euphroſine.
DORIS, Confidente d'Euphroſine.
HORTENSE, Fille entêtée de ſon eſprit.
DEUX DE'PUTE'S de Sizique, tous deux fort vieux.
PIERROT, Payſan d'auprès de Sizique.
AGATON, petit Garçon fort beau, fils de Learque.
CLEONICE, petite fille fort laide, ſœur d'Agaton.
M. DOUCET, Généalogiſte.
AMINTE, Mere d'une fille enlevée.
ALBIONE, Veuve d'un Conſeiller-Notaire.
COLINETTE, Femme de Pierrot.
M. FURET, Huiſſier.
DEUX COMEDIENS.
UN MAISTRE D'HOSTEL.
UN SOMMELIER.
UN LAQUAIS.

La Scéne eſt à Sizique.

LES FABLES D'ESOPE,

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

LEARQUE, EUPHROSINE, DORIS.

LEARQUE.

ENfin ce grand eſprit que je brulois de voir,
L'incomparable Eſope eſt ici d'hier au ſoir.
Tu le vis à loiſir, nous ſoupâmes enſemble :
Ne me déguiſe rien, di-moi ce qu'il t'en ſemble.

Ne le trouves-tu pas un aimable homme ?

EUPHROSINE.

Moi ?

LEARQUE.

Oui.

EUPHROSINE.

Je n'en connois point qui lui reſſemble.

LEARQUE.

Et toi,

Comment le trouves-tu ? Je te crois délicate.

DORIS.

Et ne voulez-vous point, Monſieur, que je le flate ?

LEARQUE.

Di la vérité pure, autrement ne di mot.

DORIS.

Vous le ſouhaitez ?

LEARQUE.

Oui.

DORIS.

C'eſt un vilain Magot,

Franchement.

LEARQUE.

Quoi, friponne, être aſſez arrogante,

DORIS.

Si cela vous déplaît, ſouffrez donc que je mente.

Me voilà toute prête à dire qu'il eſt beau ;
Que c'eſt, ſi vous voulez, un Adonis nouveau ;
Qu'à le voir ſans l'aimer, c'eſt en vain qu'on travaille ;
Qu'il n'eſt pas dans le monde une plus riche taille ;
Que du haut juſqu'au bas tout m'en paroît charmant,
Mais ce ſera, Monſieur, mentir impudemment ;
Et jamais au menſonge on ne m'a vu de pente,
Quoique vice ordinaire à toute Confidente.

LEARQUE.

Il ne te plaît donc pas ?

DORIS.

O que pardonnez-moi.
Je ris incognito d'abord que je le voi ;
Je ne puis m'en tenir quelque effort que je faſſe :
Il n'eſt point de laideur que ſon muſeau n'efface :
Et le reſte au viſage eſt ſi bien aſſorti,
Qu'il n'a membre en ſon corps qui ne ſoit mal bâti.
Celui qui le forma choiſit un ſot modéle.

LEARQUE.

S'il lui fit le corps laid, il lui fit l'ame belle.
Plût aux Dieux, tel qu'il eſt, qu'Euproſine lui plût !

EUPHROSINE.

Et ſi je lui plaiſois, quel ſeroit votre but,
Mon Pere?

LEARQUE.

Ignores-tu juſqu'où va ma tendreſſe;
Et combien dans ton ſort ton Pere s'intéreſſe;
Jamais aucun plaiſir ne m'a ſemblé ſi doux,
Que celui que j'aurois de le voir ton Epoux.

EUPHROSINE.

Mon Epoux, juſte Ciel! Que venez-vous de dire?

DORIS.

Bon: ne voyez-vous pas qu'il nous veut faire rire?

LEARQUE.

Eſope, ſelon toi, n'eſt donc pas ſon fait?

DORIS.

Non.
Pour épouſer un Singe il faut être Guenon.
Car entre nous, Monſieur, Eſope eſt un vrai Singe:
Celui qui vous eſt mort, quand il avoit du linge,
Un juſte-au-corps, des gands, & ſon petit chapeau,
Au gré de tout le monde étoit beaucoup plus beau;
Et s'il faut qu'à vos yeux mon cœur ſe dévelope,
Je l'aurois épouſé plus volontiers qu'Eſope.

LEARQUE.

S'il faut être animal pour mériter ta foi,
Le Singe que j'avois étoit digne de toi.
Pour moi que l'esprit charme en quelque endroit qu'il brille,
Je ne tiens point Esope indigne de ma Fille.

DORIS.

Et quel diantre d'esprit trouvez-vous qu'il ait?

LEARQUE *à Euphrosine.*

Ecoute. En peu de mots en voici le Portrait.
Il est laid; mais crois moi, c'est une bagatelle:
Un homme est assez beau quand il a l'ame belle;
Et dans le plus bas rang comme dans le plus haut,
Toujours celle d'Esope a paru sans défaut.
Crésus à qui le Ciel fit un si beau partage,
Qu'une richesse immense est son moindre avantage;
Crésus, le plus heureux de tous les Potentats,
Se repose sur lui du soin de ses Etats.
Dans un Poste si haut à quoi crois-tu qu'il pense?
A vivre dans le faste, & parmi l'opulence?
A bâtir sa Maison des dépouilles d'autrui?
Il sert le Roy, le Peuple, & ne fait rien pour lui.
Au Riche comme au Pauvre il tâche d'être utile;
Et depuis quatre mois qu'il va de Ville en Ville,

Il enſeigne aux Petits à faire leur devoir,
Et tempére des Grands l'impétueux pouvoir:
A la droite raiſon il veut que tout ſe rende;
Qu'en pere de ſon Peuple un Monarque commande;
Et que mourant plutôt que d'oſer le trahir,
Un Sujet ſe reſtreigne à l'honneur d'obéir.
Comme il eſt dangereux d'être trop véritable,
Il ſe ſert du ſecours que lui prête la Fable;
Et ſous les noms abjets de divers animaux,
Applaudit les vertus, & reprend les défauts.
Quoique par bienſéance il ne nomme perſonne,
Si l'on ne ſe connoît au moins on ſe ſoupçonne:
Et par cette induſtrie, en quelque rang qu'on ſoit,
Il apprend à chacun à faire ce qu'il doit.
Voilà ſincérement le Portrait de ſon ame.

DORIS.

Que vous ſeriez, Monſieur, un bon Peintre de femme!
Vous fardez vos Portraits admirablement bien.

LEARQUE.

Quoi, ma fille ſoupire, & ne me répond rien?
Un mérite ſi grand ne la rend point ſenſible?

EUPHROSINE.

Mon Pere, à mon devoir il n'eſt rien d'impoſſible.
Mais Eſope eſt ſi laid !

LEARQUE.

Son eſprit eſt ſi beau !
La raiſon ſur les yeux doit te mettre un bandeau :
Et s'il faut qu'avec toi je m'explique ſans feinte,
Ce qu'il a de pouvoir me donne un peu de crainte.
Par-tout où de Créſus s'étendent les Etats,
Il dépoſe à ſon gré les mauvais Magiſtrats.
Change les Gouverneurs, qui par coups & menaces,
Eloignés de la Cour, tyranniſent leurs Places.
Caſſe les Officiers, qui pour faire les fins,
Au lieu de cent Soldats n'en ont que quatre-vingts ;
Et de peur que la fraude à la fin ne ſoit ſçuë,
Ont des gens empruntés pour paſſer en revuë.
Exclut les Conſeillers de donner leurs avis,
Quand pendant l'Audience ils ſe ſont endormis.
Bannit les Avocats, dont l'élégante proſe
A l'art de rendre bonne une méchante Cauſe.
Abolit les Brelans, ces honteux Rendez-vous,
Où l'on tient une Ecole à dreſſer des Filoux.
Défend aux Médecins, que nos maux enrichiſſent,

De prendre de l'argent que de ceux qu'ils gué-
riſſent ;
Enfin dans cet Etat de l'un à l'autre bout,
Eſope a ſans réſerve inſpection ſur tout.
Quoi que ma probité ſoit éxempte d'atteintes,
Peut-être contre moi lui fera-t-on des plaintes :
Gouverneur de Sizique, où mon ſort eſt ſi doux,
Je jouis d'un bonheur qui me fait des jaloux ;
Et ſi juſqu'à l'aimer tu pouvois le contraindre,
Il fermeroit la bouche à qui voudroit ſe plaindre ;
A ſon appartement je vais voir s'il eſt jour ;
Sçavoir s'il eſt viſible, & lui faire ma cour ;
Lui marquer par mon zéle & par ma déférence....

DORIS.

Vous n'irez pas bien loin, je le vois qui s'avance :
Quel Marmouſet !

SCENE II.

ESOPE, LEARQUE, EUPHROSINE, DORIS.

LEARQUE.

J'Allois pour voir votre Grandeur,
Et ſçavoir.....

ESOPE.

Doucement, Monſieur le Gouverneur;
Dans la Place où je ſuis, plus fragile qu'un verre,
Je vais à petit bruit, & vole terre à terre:
Le terme de Grandeur ne fut point fait pour moi.

LEARQUE.

Eh, Monſieur, c'eſt un grade acquis à votre emploi.
Tous vos Prédéceſſeurs juſqu'au temps où nous ſommes.....

ESOPE.

Tous mes Prédéceſſeurs ont été de grands hommes,
Dont le ſang, le ſervice, & les hautes vertus,
A ne rien déguiſer, méritoient encor plus.

Pour moi qu'un Sort bizarre a tiré de la boue,
Moi de qui pour un temps la Fortune se joue,
A quoi que ce puisse être où je sois destiné,
Je me souviens toujours de ce que je suis né.
La Fortune est à craindre où manque la Sagesse.
Etre aujourd'hui Grandeur, & demain Petitesse,
Garder un long silence après un peu de bruit,
C'est le commun destin des Grands, par cas fortuit.
Tréve donc de Grandeur pour un homme si mince.

LE ARQUE.

Et de quoi vous sert donc d'être auprès d'un grand Prince ?
Si les Titres d'honneur ne vous entêtent pas ;
La Richesse à vos yeux doit avoir des appas :
Vous êtes dans un Poste, où vous n'avez qu'à prendre ;
Tout l'Argent de Crésus dans vos mains se vient rendre ;
Tous ceux qui devant vous rempliſſoient vos Emplois,
Quand ils les ont quittés étoient de petits Rois :
C'étoit une Fortune auſſi haute que prompte.

ESOPE.

Monsieur le Gouverneur, que je vous fasse un Conte.

Je vous prie.

LA BELETTE ET LE RENARD.

AUTREFOIS la Belette ayant faim,
Par un trou fort étroit entra dans une Grange,
Où trouvant quantité de grain,
Elle se croit de Nôce, & d'abord elle mange
Pour le jour, pour la veille, & pour le lendemain.
Enfin, la pance pleine, & toute rébondie,
Elle a peur d'être prise en ce flagrant délit,
Et va par son entrée essayer la sortie;
Mais elle étoit trop grosse, ou le trou trop petit.
Un Renard sur ces entrefaites,
Passant en cet endroit, & la voyant pâtir,
C'est en vain, lui dit-il, grosse comme vous êtes,
Que vous espérez de sortir.
Je vous plains d'être en ce gîte;
Mais il peut arriver pis,
Si vous ne rendez bien vîte,
Tout ce que vous avez pris.

A l'application.

LEARQUE.

Elle eſt aiſée à faire.

ESOPE.

Tant mieux. La vérité ne peut être trop claire.
Ceux de qui la conduite, exempte de ſoupçons,
A qui ſe voue au Prince offre tant de leçons,
Pour s'en formaliſer vont trop droit en beſogne.
Pour celui qui ſur tout pince, lézine, rogne,
Qui du bien de Créſus s'attribuant le quart,
Ne manie aucun ſou dont il ne prenne un liard;
Quand il croit ſa fortune & ſolide & complette,
Il éprouve le ſort qu'éprouva la Belette,
Et ſurpris dans la grange auprès du tas de grain,
Il ne peut en ſortir, pour en être trop plein.
Tâchons d'avoir du bien qui ne courre aucun riſque.
Un grand fond de Vertu rarement ſe confiſque:
En faveur, en diſgrace on eſt ſûr d'en jouir.

LEARQUE.

Monſieur, on eſt charmé quand on peut vous ouir.
Mais faiſons, je vous prie, une petite poſe.
Peut-être le matin prenez-vous quelque choſe:
Un Bouillon, du Caffé. Que vous plaît-il des deux?

ESOPE.

ESOPE.

Avez-vous du Caffé qui ſoit bon ?

LEARQUE.

Merveilleux.

ESOPE.

Prenons-en. Ordonnez que l'on nous en apprête.
Il n'eſt rien de ſi bon contre le mal de tête.
Quand j'en prens le matin, je ſuis gai tout le jour.

LEARQUE.

Vous en aurez ici de meilleur qu'à la Cour :
Et dans peu de momens on va vous ſatisfaire.

ESOPE.

Quoi, faut-il que vous-même....

LEARQUE.

Oui, j'y ſuis néceſſaire.

A Euphroſine.

Entretenez Monſieur, & ne le quittez pas.

SCENE III.

ESOPE, EUPHROSINE, DORIS.

ESOPE.

ME voilà, sans défense, en proye à vos appas,
Ma belle Enfant. Mon cœur a beaucoup de foiblesse;
Un coup d'œil m'assassine, ou tout au moins me blesse.

EUPHROSINE.

Monsieur, ne craignez rien. Les Dieux me sont témoins,
Que je n'y veux donner ni mes vœux ni mes soins.

ESOPE.

J'entens. Ce n'est pas là ce qui vous inquiéte.
Rarement à votre âge on est sans amourette.
Vous avez le cœur pris.

EUPHROSINE.

Moi?

DORIS.

Ne déguisez rien.
Monsieur est honnête homme, il en usera bien.

Il peut par le crédit qu'il a sur votre Pere,
Donner un croc-en-jambe à l'hymen qu'il veut faire.

Oui, Monsieur, ma Maitresse aime depuis deux ans
Un Gentilhomme aimable & des plus complaisans;
Jeune, galant, bien fait, s'il en est dans le monde;
Propre en linge, en habits, grande perruque blonde;
Enfin de la façon dont le Ciel l'a formé,
Il n'est point de mortel plus digne d'être aimé.
Monsieur le Gouverneur, que la grandeur entête,
Aux appas de sa fille offre une autre conquête,
Et veut dès aujourd'hui qu'elle applique son soin,
A donner de l'amour au plus vilain Marsouin...
Voyez la pauvre enfant, elle s'en désespére.
Et vous êtes si bien avec Monsieur son Pere,
Qu'un mot que vous diriez le feroit consentir,
S'il veut qu'elle soit femme, à la mieux assortir,
A lui donner au moins un homme en bonne forme;
Et non comme il veut faire une figure énorme,
Que dans sa belle humeur la Nature en jouant,
A faite moitié Singe, & moitié Chat-huant.
L'agréable bijou qu'un mari de la sorte!

ESOPE.

Et comment nomme-t-on ce Chat-huant ?

EUPHROSINE.

Qu'importe?
On vous en dit assez disant qu'il me déplaît.
Mon Pere au premier mot devinera qui c'est.
Ne vous informez point du nom qui me chagrine.

ESOPE.

Il ne faut pas toujours s'arrêter à la mine.
Par exemple :

LE RENARD, ET LA TESTE PEINTE.

JADIS un Renard affamé
Rôdant par-ci, par-là, pour faire bonne quête,
Entra dans la maison d'un Peintre renommé,
Et trouva sous sa pate une fort belle Tête.
Une Perruque blonde, ainsi qu'à votre Amant,
De l'éclat de son tein relevoit l'agrément.
O Ciel ! s'écria-t-il, qu'elle me semble belle!
C'est grand dommage vraiment
Qu'elle n'ait point de cervelle.

Combien devant nos yeux, qui ne s'en doutent pas,
Sous leur grande perruque étalent des appas
Qui de la Tête peinte étant le vrai modéle,
Ont beaucoup d'apparence, & n'ont point de cervelle;
De votre Sexe même, & vous le sçavez bien,
Pour paroître charmante on ne néglige rien:
Et quel malheur plus grand que celui d'être belle,
Lors qu'à beaucoup d'appas on joint peu de cervelle!
Peut-être que l'Amant épris de vos attraits
Est une belle tête, à la cervelle près:
Il plaît, il touche, il charme, à n'en voir que l'écorce;
Au fond, l'esprit & lui, sont peut-être en divorce.

DORIS.

Je le connois, Monsieur, & dedans & dehors:
Son esprit, j'en suis sûre, est mieux fait que son corps:
Je puis, sans le flater, dire à son avantage
Qu'il l'a beaucoup plus beau que tous ceux de son âge.
Ce n'est pas d'aujourd'hui que j'en ai fait l'essai.

EUPHROSINE.

Ce qu'elle vous en dit eſt aſſurément vrai :
Je puis vous en parler de ſcience certaine.
S'il faut nous ſéparer figurez-vous ma peine :
Ce ſera pour mon cœur le coup le plus mortel....

ESOPE.

Vous ne voulez donc point tâter du Chat-huant ?

DORIS.

Et ſi, Monſieur ! comment voulez-vous qu'elle en tâte ?
Il n'eſt ragoût ſi bon qu'un tel morceau ne gâte.
C'eſt un mets dégoûtant qui fait bondir le cœur.

EUPHROSINE.

Direz-vous à mon Page un mot en ma faveur ?
Puis-je l'eſpérer ?

ESOPE.

Oui, je prétens faire en ſorte
Que dès demain...

SCENE IV.

ESOPE, EUPHROSINE, DORIS, un OFFICIER.

DORIS.

VOici le Caffé qu'on apporte.

ESOPE *à Euphrosine.*

N'en prenez-vous pas ?

EUPHROSINE.

Non.

ESOPE.

Quoi, jamais?

EUPHROSINE.

Rarement.

ESOPE.

Prenez-en avec moi, s'il vous plaît; autrement
Il pourroit à vos feux arriver du déſordre;
Et par le Chat-huant je vous laiſſerois mordre.

DORIS.

Et prenez-en, Madame, au lieu d'une fois, deux,
Et garantiſſez-vous d'un oiſeau ſi hideux.

EUPHROSINE.

Le Caffé me fait mal.

DORIS.

Je boirois de l'abſynthe
Pour trouver à ſortir d'un pareil labyrinthe.

EUPHROSINE.

Que l'on m'en donne donc, puiſqu'il vous plaît ainſi,
Monſieur.

ESOPE.

La Confidente en prendra bien auſſi ;
Je vois bien qu'à la joye elle n'eſt pas contraire.

DORIS.

Oh pour moi, volontiers ; je ſuis fille à tout faire.

ESOPE.

Allons : à la ſanté de votre époux futur.
Vous me ferez raiſon que je crois ?

EUPHROSINE.

A coup ſûr.
Vous touchez de mon cœur un endroit trop ſenſible,
Pour vous rien refuſer qui lui ſemble poſſible.
Quand vous verrez mon Pere, appuyez fortement
Sur les perfections de mon premier Amant.

J'attens tout d'un ſecours auſſi grand que le vôtre.

DORIS.

Et ſur-tout peſez bien ſur les défauts de l'autre.
Faites-en un portrait vilain au dernier point;
Quoi que vous en diſiez vous ne l'outrerez point.

EUPHROSINE.

Dites que le premier, digne de ma tendreſſe,
Eſt l'homme le mieux fait qu'ait vu naître la Grece.

DORIS.

Dites que le ſecond, bâti tout de travers,
Eſt le plus laid Mâtin qu'ait produit l'Univers.

EUPHROSINE.

Perſuadez-lui bien qu'Agenor, je le nomme,
A toutes les vertus qui font un honnête homme.

DORIS.

Perſuadez-lui bien qu'il n'eſt vice ſi bas
Que n'ait le Godenot que je ne nomme pas.

EUPHROSINE.

Que pour l'un chaque jour renouvellant mon zele,
Juſqu'au dernier ſoupir je lui ſerai fidelle.

DORIS.

Que pour l'autre, mal propre au lien conjugal,
S'il ſe jouë à l'hymen il s'en trouvera mal:
Et qu'il a ſur le front une table d'attente

Qui de ſa deſtinée eſt la preuve éclatante.
Voilà ce qu'à ſon Pere il faut faire ſçavoir.

SCENE V.

ESOPE, EUPHROSINE, DORIS, un LAQUAIS, un OFFICIER.

LE LAQUAIS.

UNe Dame eſt là-bas qui demande à vous voir,
Monſieur.

ESOPE.

Quelle Dame eſt-ce ?

LE LAQUAIS.

Une Dame qu'on nomme....
A Doris.
C'eſt cette Dame... & là... plus ſçavante qu'un homme :
Dont l'eſprit eſt ſi creux qu'on n'en voit point le fond,
Et qui ne parle pas comme les autres font.

DORIS.

Je ſçai qui c'eſt. Sortons, rendons-lui ce ſervice ;

L'entretien d'une femme eſt pour elle un ſupplice.
Elle veut du pompeux juſqu'au moindre diſcours.

ESOPE.

Qu'elle entre.

Le Laquais rentre.

EUPHROSINE.

Mon eſpoir eſt dans votre ſecours;
Vous me l'avez promis, & je le vais attendre.

ESOPE.

Allez, je ferai plus que vous n'oſez prétendre.

SCENE VI.

HORTENSE, ESOPE.

HORTENSE.

LA Déeſſe à cent voix, qui du ſein d'Atropos
Sauve les noms fameux & les faits des Héros,
La Renommée, enfin, vous met en paralléle....

ESOPE *bas.*

Quel diantre de jargon celle-ci parle-t-elle?
Par charité, Madame, ou daignez m'excuſer,
Ou daignez vous réſoudre à vous humaniſer:

Votre ſtyle eſt ſi haut que j'ai peine à l'entendre.

HORTENSE.

Je ne crois pas, Monſieur, que j'en puiſſe deſcendre ;
Je l'ai plus de cent fois vainement éprouvé :
J'ai naturellement l'eſprit trop élevé :
Votre peine à m'entendre eſt une raillerie ;
Vous avez l'Intellect d'une Cathégorie....

ESOPE.

Madame, en vérité ce jargon m'eſt ſuſpect.
Je n'ai jamais appris ce que c'eſt qu'Intellect ;
Et je crois ſotement, tant que j'ai la tête dure,
Qu'une Cathégorie eſt une groſſe injure.
A quoi ſert de parler que pour être entendu ?
Et ſi je vous entens je veux être pendu.

HORTENSE.

Quoi, l'Eſprit le plus beau de tout notre hemiſphére
Voit de l'opacité parmi tant de lumiére !
Ce qui paſſe chez vous pour des obſcurités,
Chez le monde poli ſont des Amenités.
Deſcendre d'où je ſuis au langage vulgaire,
Eſt un éboulement que je ne ſçaurois faire :
Le chemin m'en paroît impraticable & long.

ESOPE.

Eh! de grace, Madame, à qui parlez-vous donc?
Avant qu'un ſerviteur puiſſe vous être utile,
Il lui faut plus d'un an pour ſçavoir votre ſtyle
Et pour les étrangers, à parler franchement,
Nul ne peut vous entendre à moins d'un truchement.
Eſtes-vous mariée?

HORTENSE.

O Ciel! Quelle demande!
Puis-je l'être?

ESOPE.

Eh ouida, vous êtes aſſez grande.

HORTENSE.

Quand les gens comme moi veulent ſe marier,
Il leur faut même eſpéce à qui s'apparier.
Voulez-vous qu'un Mari dans ſes heures brutales,
Pour tranſmettre après lui ſes vertus animales,
Introduiſe à la vie un nombre de Marmots
Qui tiendront de leur pere, & qui ſeront des ſots?

ESOPE.

Mais qui voyez-vous donc? Car c'eſt là ma ſurpriſe.

HORTENSE.

Je me tiens dans ma chambre, où je me tranquilliſe.
J'aime mieux être ſeule, & dans l'inaction,
Que de méſallier ma converſation.
Un diſcours ſans figure eſt un mets que j'abhorre,
Je veux de l'antithéſe ou de la métaphore;
Des mots pleins d'énergie & d'érudition,
Comme inintelligible, inaffectation:
J'y trouve une beauté preſque inimaginable.

ESOPE.

Voudriez-vous bien entendre une petite Fable, Madame?

HORTENSE.

Volontiers. L'Apologue me plaît,
Quand l'application en eſt juſte.

ESOPE.

Elle l'eſt.

LE ROSSIGNOL.

UN Roſſignol inquiet & volage,
Dont le gazouillement étoit touchant & beau,
Ennuyé du même ramage,
Voulut en apprendre un nouveau.

Il avoit pour voiſine une jeune Linote
Qui d'un Flûteur expert recevoit des leçons ;
Et qui du flageolet imitant tous les ſons,
Sembloit avoir appris juſqu'à la moindre note.
Le Roſſignol perſuadé
Qu'à ſes vaſtes clartés rien n'étoit difficile,
Apprit groſſiérement un ramage guindé ;
Et de tous les oiſeaux ſe crut le plus habile.
Mais ſon ſort fut ſi cruel
Par ſon imprudence extrême,
Que dans ſes plus beaux airs rien n'étant naturel,
Dès qu'il vouloit ſiffler, on le ſifloit lui-même.

Pour peu qu'à cette Fable on ait d'attention,
On ne peut ſe méprendre à l'application.
Et comme j'apperçois de la méſalliance
Entre votre mérite & mon inſuffiſance,
Pour me faire un devoir de n'en pas abuſer,
Je vous laiſſe un champ libre à vous tranquilliſer.
En s'en allant.
Chaque mot qu'elle dit m'étourdit & m'aſſomme.

HORTENSE.

Hé quoi, ce Mirmidon paſſe pour un grand Homme !

Je ne puis revenir de ma perplexité :
Je l'aurois méconnu ſans ſa difformité.
Je ne ſçai quelle étoile à mon heure premiére
Sur le cours de ma vie influa ſa lumiére ;
Mais je vois peu d'Eſprits, à les parcourir bien,
Qui ſoient de l'étendue & de l'ordre du mien.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

EUPHROSINE, DORIS.

DORIS.

EH, bons Dieux ! qu'avez-vous, qui vous rend éperdue ?

EUPHROSINE.

Je n'en puis plus.

DORIS.

D'où vient.....

EUPHROSINE.

Doris, je suis perdue.

DORIS.

Qu'est-ce qu'on vous a fait, & que dois-je penser ?

EUPHROSINE.

Il faudroit, que je crois; un peu me délacer. J'étouffe.

DORIS.

Hé bien, venez : çà que je vous délace.

EUPHROSINE.

Arrête. Je ſuis mieux ; & voilà qui ſe paſſe.

DORIS.

Courage, efforcez-vous ; reprenez vos eſprits.
Qu'avez-vous ?

EUPHROSINE.

Ce que j'ai ? Je ne puis avoir pis.

DORIS.

Depuis ſi peu de temps que je ne vous ai vue,
Vous eſt-il arrivé quelque affaire imprévue ?

EUPHROSINE.

Juges-en par mon trouble & par mon déſeſpoir ;
Ou prête-moi l'oreille, & tu vas tout ſçavoir.
Apprens, Doris, apprens que le fourbe d'Eſope...

DORIS.

Achevez ; qu'a-t-il fait le malheureux Cyclope ?

EUPHROSINE.

Loin de tenir parole, & d'être mon appui,
Il n'a pas dit un mot qui n'ait été pour lui.
Il m'épouſe demain par l'ordre de mon Pere.

DORIS.

Lui, Madame !

EUPHROSINE

Eſt-ce à tort que je me déſeſpére ?

Parle moi nettement, nous ſommes ſans témoins,
Eſt-ce à tort....

DORIS.

Non, Madame, on ſe pendroit à moins.
De votre déſeſpoir quelque effet qu'on redoute,
Etre femme d'Eſope eſt encor pis ſans doute:
Et ſe précipiter d'un haut rocher à bas,
Eſt un ſort moins cruel que d'entrer dans ſes bras.
Comment? Quand ce Magot d'odieuſe mémoire,
A votre époux futur vous a tantôt fait boire,
C'étoit à ſa ſanté, ſans que vous le cruſſiez,
Que ce malin Boſſu vouloit que vous buſſiez?
Il faut qu'aſſurément votre Pere radote.

EUPHROSINE.

Quel époux il me donne, & quel amant il m'ôte!
Tu ſçais ce qu'eſt Eſope, & ce qu'eſt Agenor.

DORIS.

Belle comparaiſon! C'eſt du fer & de l'or.
Mais Agenor auſſi, dont l'amour eſt extréme,
N'eſt guere impatient de revoir ce qu'il aime:
Depuis qu'il eſt parti pour aller à Leſbos,
De ſon Pere défunt empaqueter les os,
Deux mois ſont écoulés, & voici le troiſiéme....

EUPHROSINE.

Qu'apperçois-je, Doris ?

DORIS.

Madame, c'eſt lui-même !

SCENE II.

AGENOR, EUPHROSINE, DORIS.

AGENOR.

QUOI, dans votre entretien avois-je quelque part,
Euphroſine ?

EUPHROSINE.

Agenor, que vous arrivez tard ?

AGENOR.

Il eſt vrai ; mais, Madame, une tempête étrange....

DORIS.

Madame eſt mariée, ou peu s'en faut.

AGENOR.

Qu'entens-je !
Di-tu vrai ?

DORIS.

Que trop vrai.

AGENOR.

Quoi, ſincerement ?

DORIS.

Oui,
Un Rival venu d'hier, vous en ſévre aujourd'hui :
Voilà la vérité toute pure.

AGENOR.

Ah, Madame !
Avez-vous pû trahir une ſi belle flamme ?
Avez-vous pû....

EUPHROSINE.

Calmez ces mouvemens jaloux :
Je ſuis dans ce malheur plus à plaindre que vous.
Lors que de trahiſon votre cœur me ſoupçonne,
Il ne ſçait pas qu'Eſope eſt l'Epoux qu'on me donne.

AGENOR.

Eſope ! Et le moyen de préſumer cela ?
L'homme le plus mal fait, le plus laid !

DORIS.

Le voilà.
Il s'eſt rendu fameux par ſa méchante mine ;
On le connoît par-tout.

AGENOR.

Pardon, belle Euphrosine.
Votre Pere, sans doute, use ici de ses droits:
Vous avez trop bon goût, pour un si mauvais choix.
Esope!

EUPHROSINE.

Tel qu'il est; il a charmé mon Pere:
Il est infatué de son esprit austere:
Ses égards vont pour lui par delà le respect.

DORIS.

Choisissez pour gémir un endroit moins suspect.
L'appareil que voilà doit assez vous apprendre,
Que les Cliens d'Esope en ce lieu se vont rendre:
Dans ce fauteuil douillet, votre Epoux prétendu,
Que de tout votre cœur voudriez voir pendu,
Va donner audience à qui voudra se plaindre;
Et s'il vous apperçoit, vous en devez tout craindre.
Dans votre appartement menez Monsieur sans bruit;
Et si vous y parlez, que ce soit avec fruit:
A soupirer gratis on perd plus qu'on ne gagne;
Il faut aller au fait, sans battre la campagne.

EUPHROSINE.

Et si mon Pere y vient, quel sera mon dépit?

DORIS.

L'amour que vous avez vous fait perdre l'esprit.
Avant que votre Pere ait ouvert votre porte,
Monsieur sera sorti, si vous voulez qu'il sorte:
Le petit Escalier qui conduit au jardin,
Contre toute surprise offre un secours soudain;
Allez sans hésiter où mon zéle vous pousse.
Hé bien! Ne voilà pas le Chat-huant qui tousse:
Passez de ce côté de peur d'en être vûs.
L'Animal qui paroît rend tous mes sens émus:
Il n'est pas dans le monde un plus hideux visage.

SCENE III.

ESOPE, LEARQUE, DORIS.

LEARQUE.

DORIS,

DORIS.

Monsieur.

LEARQUE.

Hé bien, ma fille est-elle sage?

DORIS.

Fort sage.

LEARQUE.

Que fait-elle ?

DORIS.

Elle ronge son frein,
Trouve le jour obscur, quoi qu'il soit fort serein;
A votre volonté tâche d'être rebelle:
Et la plus sage fille en feroit autant qu'elle.
Où diantre, je vous prie, est votre jugement?

LEARQUE.

J'ai parlé, c'est assez, point de raisonnement.
Monsieur lui fait honneur. Di encor le contraire.

DORIS.

Moi! Non; mais c'est, je crois, tout ce qu'il lui peut faire.
Monsieur a ses raisons, que je ne blâme pas;
S'il aime ma Maitresse, il lui voit des appas;
Mais Euphrosine aussi n'est pas moins raisonnable,
Et Monsieur qu'elle hait, est assez haïssable,
C'est une vérité que je ne puis trahir;
L'un a raison d'aimer, & l'autre de haïr.
Voilà mon sentiment, puisqu'on veut qu'il éclate.

ESOPE.

J'ai près de votre fille une bonne Avocate!
Qu'en dites-vous?

LEARQUE.

LEARQUE.

Sortez, impudente.

DORIS.

Je ſors.
Mais aurez-vous raiſon, quand je ſerai dehors?
Serez-vous moins gêné par votre conſcience?

ESOPE.

De l'air dont elle parle en ma propre preſence,
Dieu ſçait comme en ſecret je ſuis ſur le tapis.

DORIS.

Je dis la vérité: que dirois-je de pis?
Adieu.

SCENE IV.

LEARQUE, ESOPE.

LEARQUE.

SUr ma parole ayez l'ame tranquille:
Je ſçai qu'à ſon devoir Euphroſine eſt docile.
On l'arrache avec peine à ſon premier Amant.

ESOPE.

L'aime-t-elle?

LEARQUE.

Beaucoup.

ESOPE.

Et lui ?

LEARQUE.

Pareillement.

ESOPE.

Eſt-il jeune ?

LEARQUE.

A peu près de l'âge de ma fille.

ESOPE.

Riche ?

LEARQUE.

Fort riche.

ESOPE.

Noble ?

LEARQUE.

Oui, de bonne famille.

ESOPE.

Bien fait avec cela ?

LEARQUE.

Parfaitement bien fait.

ESOPE.

Pourquoi trouvez-vous donc que je ſois mieux ſon fait ?

C'eſt changer un bon champ contre une terre en friche.

Je ne ſuis, comme on ſçait, Jeune, Noble, ni Riche.

Pour bien fait, écoutez, je ſuis de bonne foi,

D'abord qu'un enfant crie, on lui fait peur de moi.

Qui vous peut obliger à l'effort que vous faites ?

LEARQUE.

Et comptez-vous pour rien la faveur où vous êtes ?

Beau-Pere d'un tel homme, & ſûr de ſon crédit,

Il n'eſt aucun eſpoir qui me ſoit interdit.

J'ai pour vous préferer de legitimes cauſes.

ESOPE.

Fort-bien. Ayez dont ſoin d'applanir toutes choſes.

LEARQUE.

Je vais près de ma fille uſer de mon pouvoir.

ESOPE.

Adieu. Qu'on faſſe entrer ceux qui voudront me voir.

SCENE V.

DEUX VIEILLARDS, ESOPE.

I. VIEILLARD.

MONSEIGNEUR....

ESOPE.

Tout d'abord j'interromps cette phraſe:
Le mot de Monſeigneur demande trop d'emphaſe:
Pour gens faits comme moi je l'abroge.

II. VIEILLARD.

Monſieur,
Nôtre Ville demande un nouveau Gouverneur.

ESOPE.

Et la raiſon?

I. VIEILLARD.

Le nôtre eſt devenu trop riche:
On ne peut tant gagner, à moins que l'on ne triche.
Quant il vint s'établir dans ſon gouvernement,
Il avoit pour cortége un Laquais ſeulement,
Et pour tout équipage une méchante Roſſe:

Maintenant six chevaux font rouler son Carrosse.
Il serre le bouton quand on s'adresse à lui....

ESOPE.

Passons. Tous ses pareils font de même aujourd'hui.
Menace-t-il? Bat-il, sans relâche ni tréve?

II VIEILLARD.

Non, Monsieur, mais....

ESOPE.

Quoi, mais.

II. VIEILLARD.

Il est si gras qu'il créve:
A s'engraisser encor il applique ses soins.

ESOPE.

Un autre qui viendra s'engraissera-t-il moins?
Pour courir à la proye il est le plus alaigre.
Rien n'incommode tant qu'un nouveau Seigneur maigre;
A chaque heure du jour vous l'avez sur les bras;
Il le faut engraisser & le vôtre est tout gras:
Et c'est pour le Public une chose moins aigre
D'entretenir un gras que d'engraisser un maigre.
Qu'avez-vous à répondre à cela?

II. VIEILLARD.

Nous, Monsieur?

Que nous ne voulons plus de nouveau Gouverneur.
Fut-il encor plus gras, nous garderons le nôtre.

IL VIEILLARD.

Monſieur, à cette grace ajoûtez-en une autre,
Le Peuple pour ſon Prince eſt tout zéle, tout feu.
Obtenez de Créſus qu'il s'en ſouvienne un peu:
Plus il eſt élevé ſur les autres Monarques,
Et plus de ſa bonté nous attendons de marques.
Auprès d'un ſi grand Roy prenez nos intérêts.

ESOPE.

Voici pour vous répondre un apologue exprès.

LES MEMBRES ET L'ESTOMACH.

LEs Petits ſont ſujets à des fautes extrêmes.
Un jour les Membres las de nourrir l'Eſtomach,
Dirent que tout leur gain alloit dans ce Biſſac;
Et croyant ſe venger ſe punirent eux-mêmes.
Qu'il travaille s'il veut manger.
Chacun à ſon devoir ne veut plus ſe ranger:

Les Pieds ceſſent d'aller, les Mains ceſſent de
prendre ;
Et lorſque l'Eſtomach voulut les avertir
Qu'ils ſe repentiroient de le laiſſer pâtir,
Aucun d'eux ne voulut l'entendre.
Pendant que l'on s'applaudiſſoit
D'avoir fait un ſi beau divorce,
Plus l'Eſtomach s'affoibliſſoit,
Moins les Membres avoient de force.
Enfin quand de gronder les Membres furent las,
Voulant prendre un air moins farouche,
Les Pieds ne purent faire un pas,
Ni les débiles Mains aller juſqu'à la bouche :
Et manque de ſecours l'Eſtomach rétréci,
Etant mort, par leur faute, ils moururent
auſſi.

A peſer comme il faut le ſens de cette Fable,
De bonne foi, la plainte eſt-elle raiſonnable ?
En donnant de vos biens une légére part,
Le reſte en ſureté ne court aucun hazard.
Vous jouiſſez ſans peur de vos fertiles terres ;
Elles ſont à l'abri du ravage des guerres ;
Et vos riches troupeaux paiſſent dans vos guerets ;
Comme ſi l'on étoit dans une pleine paix.

La Guerre, en quatre jours, au pied de vos murailles,
Feroit plus de dégât que cinquante ans de tailles;
Et de votre repos vos ennemis jaloux,
S'ils ne l'avoient chez eux l'apporteroient chez vous.
Comme un bon Eſtomach, Créſus avec uſure
Sur le Corps tout entier répand ſa nourriture;
Et des Membres divers infatigable appui,
Il travaille pour eux plus qu'ils ne font pour lui.
A redoubler vos ſoins, ces raiſons vous invitent.
Plus l'Eſtomach eſt bon, plus les Membres profitent;
Quand il a de la force, ils ſont forts, agiſſans;
Et quand il eſt débile, ils ſont tous languiſſans.
C'eſt une vérité qu'on ne peut mettre en doute.

I. VIEILLARD.

On eſt plus que content pour peu qu'on vous écoute.
Heureux qui tous les jours a le bien de vous voir!
En ſe divertiſſant on apprend ſon devoir:
Ce que par l'Eſtomach nous preſcrit votre Fable,
Eſt de tous les devoirs le plus indiſpenſable.
Adieu. Puiſſiez-vous vivre encor un ſiécle au moins.

II. VIEILLARD.

Et puissions-nous tous deux en être les témoins.
Du meilleur de mon cœur je fais cette priere.

ESOPE.

Oh, je n'en doute point, & je vous crois sincere.
C'est sans difficultés, que dans cent ans d'ici
Vous voudriez bien me voir, & moi vous voir aussi.
J'en sçai qui donneroient une bien grosse somme.

SCENE VI.

PIERROT, ESOPE.

PIERROT.

TESTIDIE' je vois bien que vous êtes mon homme.
Vous seriez un menteur si vous disiez que non:
Malgré vous, votre bosse enseigne votre nom.
Serviteur.

ESOPE.

Avez-vous quelque chose à me dire?

PIERROT.

Je ne sçaurois vous voir & m'empêcher de rire.

Je n'ai vû de ma vie un plus drôle de corps.
Ce que j'ai ſur le cœur je le boute dehors.
Au reſte, bon vivant, tout auſſi-bien qu'un autre.

ESOPE.

Venons au fait. Mon temps m'eſt plus cher que le vôtre.
Voulez-vous quelque choſe?

PIERROT.

Et mordié, l'on ſçait bien
Qu'on ne voit pas les gens quand on ne leur veut rien:
Voici ce que je veux: écoutez bien.

ESOPE.

J'écoute.

PIERROT.

J'ai, comme vous voyez, un peu d'eſprit.

ESOPE.

Sans doute.

PIERROT.

D'un Village ici-près je ſuis le fin premier:
J'ai bon vin dans ma cave, & bled dans mon grenier:
J'ai des bêtes à cornes, & des troupiaux à laine:
Et ma cour de Volaille eſt toujours toute pleine:
Mais tenez, franchement, j'en dis du mirkirot.

Tétidié, je ſuis las d'être appellé Pierrot.
J'ai dans un ſac de cuir raiſonnablement large,
Plus d'argent qu'il n'en faut pour avoir une Charge.
Enfin, bref, je veux être apprenti Courtiſan.
J'ai mon couſin germain, comme moi Païſan,
Qui ſortit de chez lui le biſſac ſur l'épaule,
Des ſabots dans ſes pieds, dans ſa main une gaule,
Et qui par la mordié fait ſi bien & ſi biau,
Qu'il eſt auprès du Roy comme un poiſſon dans l'iau.
Il n'eſt pour bien nager que les grandes Riviéres.
Je ferai notre femme une des Chambriéres
De la Reine.... & puis ctac. Et mordié que ſçait-on ?
Vous qui du Roy Créſus êtes le Factotum,
Je vous prie, en payant, de me rendre un ſervice,
Car chez vous autres Grands, point d'argent, point de Suiſſe.
Choiſiſſez-moi vous même une charge.

ESOPE.

A vous ?

PIERROT.

Oui.

A votre aise ; demain, si ce n'est aujourd'hui.
Prenez-en une .... là .... qui soit bien mon affaire.
Qui rapporte biaucoup, & qui ne coûte guere.

ESOPE.

Quelle charge à la Cour vous est propre ?

PIERROT.

Et mordié,
Qu'importe, Connétable, ou bien Valet de Pié.
Vingt francs plus, vingt francs moins, que rien ne vous empêche.
Je ne sçai ce que c'est que de faire le blêche.
Qui dira le contraire en a, mordié, menti ;
Et voilà, palsandié, comme je suis bâti.

ESOPE.

Eh, Monsieur le Mapan, apprenez-moi de grace,
Puisque vous êtes bien, pourquoi changer de place ?
Pourquoi vous transplanter, & sortir de ces lieux ?

PIERROT.

Pardié, si je suis bien, c'est pour être encor mieux.

ESOPE.

Fort bien ; c'est raisonner, & j'aime qu'on raisonne.

Voyons si dans le fond votre raiſon eſt bonne.
Vous dites que chez vous rien ne vous manque ?

PIERROT.

Non.

ESOPE.

Vous avez de bon vin ?

PIERROT.

Oui, têtidié, fort bon,
J'en trinque.....

ESOPE.

Vous mangez ſans nulle défiance ?
Sans d'aucun héritier craindre l'impatience ?

PIERROT.

Oui, pardié.

ESOPE.

Vous dormez ſans trouble & ſans effroi ?
Tant qu'il vous plait ?

PIERROT.

Mordié, je dors comme je boi ;
Tout mon ſoû.

ESOPE.

Vous avez quelques amis ſinceres ?

PIERROT.

Je le ſomme tretous, je vivons comme freres ;

Quand l'un peut ſarvir l'autre, il n'y manque jamais ;
Et ſi j'avons du bien je le mangeons en paix.
Les Fêtes ſous l'ormiau j'allons jouer aux quilles,
Ou bien j'allons ſur l'harbe avec les jeunes filles ;
Et je batifolons tant que dure le jour.

ESOPE.

Et tu veux acheter une Charge à la Cour ?
Où peux-tu rencontrer une plus douce vie ?
Tu manges, bois, & dors quand il t'en prend envie :
Et je ſçai force Gens de grande qualité,
Qui n'ont pas à la Cour la même liberté.
Il n'eſt point là d'ami dont on ne ſe défie ;
On n'y boit point de vin que l'on ne falſifie ;
Quelque preſſant beſoin qu'on ait d'être repu,
On n'y ſçauroit manger ſans être interrompu ;
Et quand de laſſitude en ſoi-même on ſommeille,
Quelque peine qu'on ſouffre, il faut ſouvent qu'on veille.
Préfere ton repos à tout cet embarras ;
Et ſois ſage du moins comme un de ces deux Rats.
Ecoute.

LES DEUX RATS.

UN Rat de Cour, ou ſi tu veux, de Ville,
Voulant profiter du beau temps,
S'échappa du Celier qui lui ſervoit d'aſyle,
Et fut ſe promener aux Champs.
Comme il reſpire l'air dans un ſombre boccage,
Il rencontre un Rat de Village,
D'abord bras deſſus, bras deſſous:
Après s'être bien dit ſerviteur, moi le vôtre,
Le Rat campagnard pria l'autre
D'aller ſe rafraîchir dans quelqu'un de ſes trous.
Là le Villageois le régale,
De Raiſins, de Pommes, de Noix;
Mais quoi que ſon zéle étale,
Rien ne touche le Bourgeois;
Et pour un Rat d'un tel poids,
Cette vie eſt trop frugale.
Venez vous-en, dit-il, me voir à votre tour;
Je veux avoir ma revanche,
Et vous régaler Dimanche;
Je loge en tel endroit, proche un tel carrefour.
Le ſobre Rat des Champs qui du bout d'une Rave

Dînoit assez souvent, & ne dînoit pas mal,
Trouve l'autre dans la cave
D'un gros Fermier Général.
Huile, Beurre, Jambons, petit Salé, Fromage,
Tout y regorge de bien :
Et ce qui pour le Maître est un grand avantage,
Cela ne coûte guere, ou pour mieux dire, rien.
Nos deux Rats étant à même,
Avoient de quoi se souler :
Mais un Chat par malheur s'étant mis à miauler,
Ils se crurent tous deux dans un danger extrême.
Le péril étant passé,
Ils revinrent à leur proye ;
Mais leur repas à peine étoit recommencé,
Qu'on revient troubler leur joye :
Tantôt c'est un Sommelier,
Qui veut boire bouteille avec ses Camarades,
Et tantôt un autre Officier
Veut de l'huile pour ses salades.
Enfin le pauvre Rat, qui dans son chet Hameau
Passoit ses heureux jours sans crainte & sans envie,
Las de voir qu'à chaque morceau
Il soit en danger de la vie,
Prend congé de son Hôte, en lui disant ces mots :

Vos mets ne me touchent guere :
Peut-on faire bonne chere
Où l'on n'a point de repos ?

Ne m'avouras-tu pas que ce Rat fut fort ſage,
De vouloir promptement regagner ſon Village ?
De quoi ſert l'abondance au milieu du danger ?
Il avoit force mets, & ne pouvoit manger.
Ton ſort ſera pareil, ſi tu prens une Charge.

PIERROT.

Après ce que je ſçai, mordié je m'en gobarge.
Moi, donner de l'argent, je ſerois un grand fou,
Pour n'oſer ni manger, ni dormir tout mon ſoû !
Pour ne boire jamais que du vin qu'on frelate !
Pour être jour & nuit comme un Chat ſur ma pate !
Pour avoir des amis qui ſont de vrais Judas !
Nenni, mordié, nenni, je ne m'y frotte pas.
C'eſt avoir de l'eſprit de donner une ſomme,
Pour manger à ſon aiſe, & dormir d'un bon ſomme ;
Mais dépenſer ſon bien pour acheter du mal,
Reverence parler, c'eſt être un animal.
Tenez, ſans le plaiſir que m'a fait votre fable,
J'allois être aſſez ſot pour être Connétable.

Dieu ſçait comme à loiſir je m'en mordrois les doigts.

ESOPE.

Adieu. Si tu le peux, ſois ſage une autre fois:
Sur-tout ne prens jamais de ſardeau qui t'aſſomme.

PIERROT.

Tétidié, que ce Rat étoit un habile homme?
Vous êtes vous & lui, tant plus j'ouvre les yeux,
De tous les animaux ceux que j'aime le mieux.
Plaquez-là votre main. Si vous me voulez ſuivre,
Je m'offre de bon cœur de vous renvoyer yvre:
J'ai d'un vin frais parcé, qu'on ne frelate point,
Dont je chamarerons le moûle du pourpoint.
Venez.

ESOPE.

Adieu, Pierrot. Encor un coup, ſois ſage?

PIERROT.

Eh mordié, que de joye auroit notre Village!
On n'a jamais tant ri que nous ririons tretous,
De voir un Margajat fagotté comme vous.
Stanpendant, qu'à venir votre eſprit ſe réſoude.
Adieu, quand vous voudrez je haufferons le coude.
Si je vous y tenois, je boirions à ravir.

SCENE VII.

UN Me. D'HOTEL, ESOPE, PIERROT,

MONSIEUR, on vous attend, & l'on vient de ſervir.

ESOPE.

Allons.

PIERROT.

St, ſt, un mot. Comme amis l'un de l'autre,
Buvez à ma ſanté, je vais boire à la vôtre;
Et par ſix rougebords, avalés de bon cœur,
Vous montrer que Pierrot eſt votre ſerviteur.

Fin du ſecond Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

LEARQUE, EUPHROSINE, DORIS *derriere & assez loin.*

LEARQUE *à Euphrosine.*

VOus ne méritez pas les honnêtes maniéres
Qui me font avec vous abaisser aux priéres.
Qu'Agenor soit aimé, qu'Esope soit haï,
N'importe; je suis Pere, & veux être obéï.
A toutes vos raisons la mienne est préferable.

DORIS.

Oui, quand votre raison sera plus raisonnable.

LEARQUE.

Démon né pour me nuire, apprens-moi d'où tu sors?
Je t'ai fait satisfaire, & t'ai mise dehors.
Je ne te veux plus voir diviser ma famille,
Et mettre mal ensemble & le Pere & la Fille.
Qui te peut, malgré moi, faire encor revenir?

DORIS.

Un ſot zéle pour vous qui ne ſçauroit finir.
Je ne m'en veux mal.

LEARQUE.

Et moi, je veux mal à ton zéle.

DORIS.

Je reviens en ce lieu moins pour vous que pour elle.

LEARQUE.

Pour elle ni pour moi, je ne t'y veux point voir.

DORIS.

Moi, je veux juſqu'au bout ſignaler mon devoir.
De quoi vous plaignez-vous, que de mon zéle extrême
Qui vous veut obliger à rentrer en vous-même?
Je ſuis au déſeſpoir, & ce n'eſt pas à tort,
De voir tant de vertus faire naufrage au port.
Ce n'eſt point l'intérêt qui vers vous me rappelle.
Reprenez votre argent, & laiſſez-moi mon zéle.
Laiſſez-moi le plaiſir, ſans en être jaloux,
D'avoir pour votre Enfant plus d'amitié que vous.
Il ne s'eſt jamais vu Fille mieux élevée;
Jeuneſſe ſi docile, & ſi bien cultivée;
Son mérite naiſſant promettoit d'aller loin:
Pour tout dire en un mot, j'en avois pris le ſoin;
Et je ſens un chagrin qui me pénétre l'ame

Quand une honnête Fille eſt mal-honnête Femme.

Voilà ce que ſouvent cauſe un Pere têtu.

LEARQUE.

Quoi ma fille étant femme aura moins de vertu?

DORIS.

Qui que ce ſoit, Monſieur, qui ſoit femme d'Eſope,

Il n'eſt pas mal-aiſé d'en tirer l'Horoſcope.

LEARQUE.

Comment?

DORIS.

Vous m'entendez. Quel beſoin d'achever.

LEARQUE.

Qu'en arrivera-t-il?

DORIS.

Qu'en peut-il arriver?

Je vous mets en ſa place, & je vous prens pour elle.

Si vous aviez vingt ans, & que vous fuſſiez belle,

Et qu'un homme bien fait, & bien-aimé de vous,

Vous vît donner par force un Magot pour Epoux,

Quand vous vous trouveriez un moment tête-à-tête,

Quelle vertu, Monſieur, ne feroit pas la bête;

Ne nous entêtons point, & parlons de bons sens.
Quoi ! Les gens les mieux faits ne seront pas exempts
D'une contagion qui devient si commune,
Et vous croyez qu'Esope aura plus de fortune ?
Quelque Femme qu'il ait, je le dis en un mot,
Si ce n'est une Sote, il faut qu'il soit un Sot.
J'en réponds.

LEARQUE.

Apprens-moi, pernicieuse Peste,
Si ta langue maudite a joüé de son reste ?
As-tu fait ?

DORIS.

Oui.

LEARQUE.

Sors donc abominable esprit.

DORIS.

Je ne sortirai point sans congé par écrit.
Je pretens que l'on sçache où mon zéle m'emporte,
Et par quelle raison vous voulez que je sorte.

LEARQUE.

Parce que je le veux. Sors d'ici de ce pas.

DORIS.

Dussiez-vous me tuer, je n'en sortirai pas.

Donnez-moi vingt soufflets, c'est ce que je demande:
Choisissez quelle joue il vous plaît que je tende:
Me voilà prête à tout, hors à me séparer
D'une pauvre Brebis qu'un Loup veut dévorer.
Eh, Monsieur, rappellez votre tendresse extrême,
Et laissez-moi....

L'EARQUE.

Demeure, & laisse moi, toi-même.
Quelque insolent discours que j'en aye essuyé,
Je vous la rens. Tantôt vous m'en avez prié.
Mais à condition, c'est moi qui vous l'impose,
Que pour l'amour de moi, vous ferez quelque chose.
Esope, qui demain doit être votre Epoux,
N'est qu'à demi content s'il ne vous tient de vous:
Il vous doit venir voir, assuré par moi-même,
Que vous serez sensible à cet honneur extrême;
Et qu'en Fille bien née, & qui sçait son devoir,
Vous aurez du plaisir à le bien recevoir.
Faites-moi dire vrai: le voilà qui s'avance.

SCENE II.

SCENE II.

ESOPE, LEARQUE, EUPHROSINE, DORIS.

LEARQUE.

MA Fille vous attend avec impatience,
Monsieur. Sui-moi, Doris, & laissons-les tous deux
Exprimer leur tendresse, & parler de leurs feux.

SCENE III.

ESOPE, EUPHROSINE.

Ils font une petite Scène muette, & font un espace de temps sans se parler.

ESOPE.

BEAUTE', qui dans mon cœur lancez plus d'une fléche,
La conversation me paroît un peu séche.
On dit que les Amans, pour ne se rien celer,
Au défaut de la voix ont les yeux pour parler:

Et nous pour éviter le chemin ordinaire,
Nous nous faisons entendre à force de nous taire.
Honorez, s'il se peut, Objet charmant & doux,
D'un regard plus benin votre futur Epoux.
Tel que vous me voyez, trente beautés me briguent;
Elles n'ont point d'attraits qu'elles ne me prodiguent;
Pour tout autre que vous j'ai le cœur engourdi,
Et vous me préferez un petit Etourdi....

EUPHROSINE.

S'il étoit devant vous, ce que son air inspire,
Sans doute suffiroit pour vous faire dédire.

ESOPE.

Un petit Fat.

EUPHROSINE.

Monsieur....

ESOPE.

Un petit Freluquet,
De qui tout le merite est un peu de caquet.

EUPHROSINE.

Je vais pour repousser l'affront que vous lui faites,
Le peindre tel qu'il est, & vous tel que vous êtes.
Vous me direz après qui doit plaire à mes yeux.

ESOPE.

Non, naturellement je ſuis peu curieux.
Ne bougez. Sans orgueil on ne ſe fait point peindre.

EUPHROSINE.

Ce n'eſt pas un malheur que vous ayez à craindre.
Si l'on vous avoit peint, vous verriez d'un coup d'œil,
Que vous auriez grand tort d'en avoir de l'orgueil.

ESOPE *bas.*

La petite Friponne a des raiſons piquantes,
Qui pourtant dans le fond ne ſont pas trop méchantes.
Voyons ſi de ſon ſexe on aime conſtamment.
Vous me préferez donc votre inſipide Amant?
Votre Quolifichet plein de fard & de gomme;
Qui pour toutes vertus eſt un beau petit homme;
Et qui bornant ſes ſoins à s'orner le dehors,
A l'eſprit mal bâti, plus que je n'ai le corps.

EUPHROSINE.

Pour la derniére fois, épargnez ce que j'aime:
Ce que vous offenſez, m'eſt plus cher que moi-même;

Si vous continuez ces mots injurieux,
J'en ſçai de plus piquans qui vous conviendront mieux:
Un ſi juſte courroux n'aura point de limites.

ESOPE.

Parlons net. L'aimez vous autant que vous le dites?

EUPHROSINE.

Si je l'aime!

ESOPE.

Ecoutez, l'Hymen dure long-temps;
Quand il fait un heureux, il fait vingt mécontens.
Vous êtes dans un âge où le cœur foible & tendre,
Par un objet qui plaît eſt facile à ſurprendre;
Mais quand c'eſt pour toujours qu'on ſe doit engager,
L'exemple que voici doit y faire ſonger.

L'ALOUETTE ET LE PAPILLON.

AUTREFOIS une Alouette,
Qu'aimoit un riche Coucou,
Epouſa par amourette:

Un fort beau Papillon qui n'avoit pas un sou.
Outre beaucoup d'indigence,
Il avoit tant d'inconstance,
Qu'il muguettoit les Fleurs, & les poussoit à bout.
Rien ne pouvoit fixer ni ses vœux, ni sa flamme;
Cependant sa pauvre femme
Avoit disette de tout.
Elle connut bientôt, quoi que trop tard pour elle,
Que lors qu'on veut s'unir pour jusques au tombeau,
Un Epoux inconstant & beau
N'en vaut pas un laid & fidéle.

Dans l'âge où me voila, je ne suis pas si fou,
Que je ne sçache bien que je suis le Coucou;
Je suis laid, mais enfin, je fais une figure
Qui me venge du tort que m'a fait la Nature;
Et quoi que mon Rival vous promette aujourd'hui,
Vous serez plus heureuse avec moi qu'avec lui.
Pesez ce que je dis, sans aigreur ni rancune.

EUPHROSINE.

Il eſt vrai qu'avec vous j'aurois plus de fortune :
Mais lors qu'à l'amour ſeul un cœur eſt deſtiné,
Quand il a ce qu'il aime, eſt-il infortuné ?
Ne déſuniſſez point deux cœurs faits l'un pour l'autre :
Il eſt d'autres objets bien plus dignes du vôtre :
La Grandeur que je fuis ſera plus de leur goût ;
Et mon cher Agenor me tiendra lieu de tout.
Je mourrois de douleur s'il m'étoit infidéle ;
Mais pour le devenir il a l'ame trop belle :
Le plus grand des chagrins que nous puiſſions avoir,
C'eſt d'être l'un & l'autre un moment ſans nous voir.
Vous donnez des Leçons que tout le monde admire.
Pratiquez le premier ce qu'on vous entend dire :
De deux jeunes Amans ne troublez point la paix ;
Et ne vous ſignalez qu'à force de bienfaits.
Quel plaiſir aurez-vous de me voir malheureuſe !

ESOPE.

Qu'une fille a d'eſprit quand elle eſt amoureuſe !
On ne peut s'exprimer en des termes plus doux.

Vous n'avez pas eu peur de me rendre jaloux.
En parlant d'Agenor, vous aviez des extaſes;
Et l'amour vous aidoit à bien tourner vos phraſes.
Monſieur le Gouverneur, que je vais bientôt voir,
Ne balancera point à faire ſon devoir.
Je vous ai près de lui déja rendu ſervice:
Je vous promets encore un auſſi bon office.
Vous verrez quel Amant vous ſera réſervé.

EUPHROSINE.

Et moi, qui vous connoît pour un Fourbe achevé:
Moi, qui de votre fraude ai ſujet de me plaindre:
Moi, qui ne ſçai qu'aimer, & qui ne ſçai point feindre:
Je vous déclare ici qu'Agenor a ma foi;
Que je ſuis toute à lui, comme il eſt tout à moi;
Que toute la grandeur où le Roy vous appelle,
N'aura pas le pouvoir de me rendre infidelle;
Et que ſi de mon Pere on aigrit le courroux,
J'épouſerai la mort plus volontiers que vous.
Vous m'épouvantez plus qu'elle ne m'épouvante.
Adieu.

ESOPE *seul.*

Qui le croiroit ? Une Fille constante !
Quel prodige !

SCENE IV.

MONSIEUR DOUCET, ESOPE,

M. DOUCET.

MONSIEUR, sur un avis certain,
Que vous devez ici vous marier demain ;
Je viens vous supplier de m'accorder la grace,
D'empêcher de mourir votre future Race,
Et de resſuſciter vos Ayeux qui ſont morts.

ESOPE.

Quoi ! vous faites rentrer les Ames dans les corps:
Il faut qu'apparemment vous ſçachiez la Magie.

M. DOUCET.

Non, Monſieur, mais j'excelle en Genealogie.
J'ennoblis, en payant, d'opulens Roturiers,
Comme de bons Marchands, & de gros Financiers.
Je leur fais des Ayeux de quinze ou ſeize Races,
Dont le Diable auroit peine à démêler les traces.

L'Or, la Gueule, l'Argent, le Sinople & l'Azur,
Me font mettre en éclat l'homme le plus obſcur.
L'un ſur ſon Ecuſſon porte un Caſque ſans grille,
Dont le Pere autrefois a porté la Mandille :
L'autre prend un Lambel, en Cadet important,
Dont on a vu l'Ayeul Gentilhomme exploitant.
Enfin ma renommée expoſée aux Satyres
Par tant de Roturiers dont j'ai fait des Meſſires,
Pour tenir déſormais des chemins differens,
Je conſacre mon Art aux véritables Grands ;
A la vertu Guerriere : à la haute naiſſance ;
Et c'eſt avec plaiſir par Vous que je commence.
Le Sang dont vous ſortez trouve ſi peu d'égal....

ESOPE.

Monſieur le Blaſonneur vous me connoiſſez mal,
Je ne ſçai d'où je ſors ni quel étoit mon Pere.

M. DOUCET.

A qui manque d'Ayeux j'ai le ſecret d'en faire :
Et pour deux mille écus pour le prix de mon ſoin,
Je vous ferai venir des Ayeux de ſi loin ;
Aux grandes Actions toujours l'ame occupée,
Que la Verité même y ſeroit attrapée.
Jugez de mon ſçavoir : par les ſoins que j'ai pris
Le fils d'un Maréchal eſt devenu Marquis.

ESOPE.

Vous avez, je l'avoue, un talent admirable;
Mais rien n'eſt beau pour moi qui ne ſoit véritable :
Quand on me croiroit Noble à faire du fracas,
Pourois-je me cacher que je ne le ſuis pas ?
Dites.

M. DOUCET.

Si l'on avoit cette délicateſſe,
Adieu plus des trois quarts de ce qu'on croit Nobleſſe :
Il n'en eſt preſque point, à vous parler ſans fard,
Qui n'ait pour faire preuve eu beſoin de mon Art.
Je ſçai de gros Seigneurs qui ſeroient dans la craſſe,
Sans la réviſion que je fis de leur Race;
Où je ſubſtituai, tant mon Art eſt Divin,
Trois Maréchaux de Camp pour trois Marchands de Vin.
Si pour votre Nobleſſe il vous manque des Titres;
Il faudra recourir à quelques vieilles Vitres;
Où nous ferons entrer, d'une adroite façon,
Une Deviſe antique avec votre Ecuſſon.
Vingt-douteuſes Maiſons qui ſont dans la Province,

Pour ſe mettre à l'abri des recherches du Prince,
Avec cette induſtrie ont trouvé le moyen
De prouver leur Nobleſſe admirablement bien.
Vous ſerez noble aſſez, ſi vous paroiſſez l'être.

ESOPE.

Et comment, s'il vous plaît, le pourrai-je paroître?
Ai-je un exterieur qui puiſſe faire voir.....

M. DOUCET.

Je vous trouve l'air Noble autant qu'on peut l'avoir.

ESOPE.

A moi?

M. DOUCET.

Sur votre front certain éclat qui brille
Montre que vous venez d'une illuſtre Famille.

ESOPE.

Il eſt vrai, j'ai l'air Grand! l'Aſpect noble!

M. DOUCET.

Beaucoup.

ESOPE.

Et ma Taille? Tenez, voyez-moi plus d'un coup:
Comment la trouvez-vous? Parlez avec franchiſe.

M. DOUCET.

Petite, mais bien faite.

ESOPE.

Et ma Bosse ?

M. DOUCET.

Bien prise :

Et qui vous sied si bien.....

ESOPE.

Il faut, en vérité,
Pour tant de flaterie être bien effronté !
Je sçai certaine Fable, où le bon sens abonde,
Qui vient sur vous & moi le plus juste du monde.

LE CORBEAU ET LE RENARD.

UN Oiseau laid (c'est moi) qu'on nomme le Corbeau,
Tenant en son bec un Fromage,
Un Renard fin (c'est vous) pour lui tendre un paneau,
Le salue humblement, & lui tient ce langage :
Que vous êtes un bel Oiseau !
Mon Dieu, l'agreable plumage !
Je crois que votre ramage
Est pour le moins aussi beau.
Et qu'on ne sçauroit voir un plus parfait Ouvrage.
Si l'on vous entendoit fredonner quelques Airs,

On enverroit l'Aigle paître ;
Et les Habitans des airs
Vous accepteroient pour Maître.
Le credule Corbeau qui ſe laiſſe entêter,
A la tentation facilement ſuccombe :
Il ouvre le bec pour chanter,
Et d'abord le Fromage tombe.
Pendant qu'il en ſoûpire, & de rage & d'ennui,
L'autre gaube la proye, & ſe moque de lui.

Voilà comme à peu près, en marchant ſur ſa piſte,
Feroit à mon égard le Genéalogiſte,
Si de ſa flaterie il m'avoit infecté ;
Et que de ſon venin mon cœur fût empeſté.
Je dis ce mot exprès : car il n'eſt point de peſte
Qui ſoit plus dangereuſe, & qui ſoit plus funeſte
Que l'appas decevant, le poiſon ſéducteur,
Que répand chaque jour la bouche d'un Flateur.

M. DOUCET.

Il eſt vrai qu'un Flateur eſt un Monſtre effroyable.

ESOPE.

Hé pourquoi l'es-tu donc, Adulateur au Diable?

Pourquoi ? Di.

M. DOUCET.

Je le ſuis, en mon corps défendant:
Si je ne l'étois pas je ſerois imprudent :
C'eſt par ce ſeul endroit que les Grands s'amadouent :
Ils ne ſouffrent près deux que des gens qui les louent :
Ils veulent qu'on appelle, & n'en ſont point confus,
Leurs défauts, qualités, & leurs vices, vertus :
A qui veut s'avancer c'eſt la plus ſûre route :
Puiſque c'eſt leur plaiſir, qu'eſt-ce que cela coûte ?
Et quand ils ont des mets ſuivant leurs appetits,
Qui doit-on en blâmer des Grands ou des Petits ?

ESOPE.

S'il n'étoit des Flateurs, que le Diable fait naître,
Les Grands qui ſont flatés ſe paſſeroient de l'être ;
Et faute d'Encenſeurs pour les défauts qu'ils ont,
Ils s'accoutumeroient à ſe voir tels qu'ils ſont.
Ils verroient bien ſouvent, par leur eſprit aride,
Qu'un Noble ſans Science eſt un Cheval ſans bride,
Qui n'étant retenu ni par Mors ni par Frein,

S'abandonne à ſa fougue & prend un mauvais train.

Mais pour empoiſonner un jeune Gentilhomme
Que divertit la Chaſſe, & que l'Etude aſſomme,
On lui met dans l'eſprit que rien n'eſt ſi galant
Que l'innocent plaiſir de tirer en volant :
Que d'un Noble effectif c'eſt la pente ſecrette :
Que c'eſt pour les Pedans que la Science eſt faite :
Et pour toutes vertus, par la ſuite des ans,
Il chaſſe, il boit, il joue & bat des Payſans.
Ce Noble, enſeveli dans un fond de Province,
A charge à ſa Patrie, inutile à ſon Prince,
Sans l'état malheureux où les Flateurs l'ont mis,
Feroit grace aux Perdreaux, & peur aux Ennemis.
Par une indignité, qu'on peut nommer atroce,
Vous m'avez flaté, moi, juſqu'à louer ma Boſſe :
Il faut être Corbeau pour donner là-dedans.

M. DOUCET.

J'ai cru que vous aviez la foibleſſe des Grands.
J'en ſçai de contrefaits bien plus que vous ne l'êtes,
Que je vois applaudir ſur leurs tailles bien faites.
Vingt Petits près d'un Grand ſont vingt approbateurs.

ESOPE.

Moi qui ne flate point, & qui hais les Flateurs,
J'ai, pour vous obliger, un service à vous rendre.

M. DOUCET.

Oh....

ESOPE.

Je vous avertis que vous vous ferez pendre.

M. DOUCET.

Moi, Monsieur?

ESOPE.

Oui, vous même: en propre Original.

M. DOUCET.

J'oblige tout le monde, & ne fais point de mal.

ESOPE.

Ces Blasons frauduleux, ajoûtés à des Vitres,
Contre les Droits du Roy sont autant de faux Titres;
Et l'intervalle est bref de Faussaire à Pendu.

M. DOUCET.

Monsieur, peut-être ailleurs êtes-vous attendu:
Je ne vous retiens point, c'est assez que j'obtienne....

ESOPE.

Non, mais vous craigne, vous, que je ne vous retienne.

M. DOUCET.

Si vous ſçaviez, Monſieur, juſqu'à quel point je ſuis....

ESOPE.

Allez, je fais du mal le plus tard que je puis. Retirez-vous.

SCENE V.

AMINTE ESOPE.

AMINTE.

MONSIEUR, vous voyez une Mère
A qui l'on fait ſouffrir une douleur amere ;
Je ne ſçaurois parler, tant je ſuis hors de moi.
De grace, vengez-moi, mon cher Monſieur.

ESOPE.

De quoi?
Qu'eſt-ce qu'on vous a fait? Expliquez-vous.

AMINTE.

Je n'oſe.

ESOPE.

A-t-on pris votre bien?

AMINTE.

Ce ſeroit peu de choſe.

Le bien n'eſt pas d'un prix à cauſer ma douleur.

ESOPE.

A-t-on furtivement attaqué votre honneur ?
Répondez.

AMINTE.

Je ne puis, & cela doit ſuffire.
C'eſt vous en dire trop, que de n'oſer rien dire.

ESOPE.

J'ai l'eſprit un peu dur ; parlez-moi ſans façon.

AMINTE.

Lors que l'on ſe marie, à quoi s'amuſe-t-on ?
Je n'avois pour tout fruit de la Foi conjugale,
Qu'une Fille, mais belle à n'avoir point d'égale :
Elle étoit à quinze ans l'objet de mille vœux.
Que c'eſt pour une Fille un âge dangereux !
La mienne d'un jeune homme éperdument aimée,
A l'aimer à ſon tour s'étant accoutumée,
Quelques ſoins qu'on eût pris de la bien élever,
A conſenti ſans peine à ſe faire enlever.
Dépêchez un Prevôt avec tout ſon Cortége :
Déja le Raviſſeur a peut-être.... que ſçai-je ?
Ils s'aiment tendrement ; ils ſont ſeuls, ſans témoins.
Je tremble.

ESOPE.

A dire vrai, l'on tremble roit à moins;
Mais parlons de sang froid. Votre Fille enlevée,
Est-ce une vérité qu'on vous ait bien prouvée?
Il me seroit fâcheux d'agir en étourdi.

AMINTE.

Je suis sure, Monsieur, de ce que je vous di.
Faut-il d'autres témoins que ma douleur extrême?

ESOPE.

Il est bon, s'il vous plait, que j'en sois sûr moi-même.
Qui l'a vue enlever? Où l'a-t-on prise? Quand?

AMINTE.

Je n'en ai qu'un témoin, mais il est convainquant:
On ne peut contre lui donner aucun reproche.
Pour l'avoir toujours prêt, je le porte en ma poche.
Voyez, par ce Billet que je mets dans vos mains,
Si j'ai lieu de douter du malheur que je crains.
Lisez.

ESOPE *lit.*

Je suis aimée & j'aime,
C'est je crois vous en dire assez.

Perſonne mieux que vous ne connoît par ſoi-même,
Ce que c'eſt que deux cœurs que l'amour a bleſſez,
Trois fois de vos Amans épouſant la fortune,
Vous les avez ſuivis en tous lieux, à leur choix:
Et qui s'eſt, comme vous, fait enlever trois fois,
Doit bien me le pardonner une.

Diantre !

AMINTE.

Hé bien, ce Billet parle-t-il clairement ? Etes-vous éclairci de la choſe ?

ESOPE.

Oui vraiment. Je trouve ce Billet aſſez intelligible.

AMINTE.

A ma juſte douleur ſoyez donc plus ſenſible.

ESOPE.

Vous contre votre Fille ayez moins de courroux: Elle n'eſt point coupable.

AMINTE.

Elle ?

ESOPE.

Non.

AMINTE.

Qui donc ?

ESOPE.

Vous.

L'ECREVISSE ET SA FILLE.

L'Ecrevisse une fois s'étant mis dans la tête
Que sa Fille avoit tort d'aller à reculons,
Elle en eut sur le champ cette réponse honnête:

Ma Mere, nous nous ressemblons.
J'ai pris pour façon de vivre
La façon dont vous vivez:
Allez droit si vous pouvez,
Je tâcherai de vous suivre.

Que pouvoit l'Ecrevisse opposer à cela?
Ce qui touche une Fille est la Mere qu'elle a.
Combien en voyons-nous de tous rangs, de tous âges,
Qui veulent, comme vous, que leurs Filles soient sages,
Et qui dans les plaisirs donnant jusqu'à l'excès,
Semblent avoir fait vœu de ne l'être jamais?
L'exemple d'une Mere, en qui la vertu brille,

Eſt la grande Leçon dont profite une Fille.
Qu'eſt-ce qu'a fait la vôtre, en fuyant la vertu,
Que ſuivre le chemin que vous aviez battu?
Si vous l'euſſiez guidée en une bonne voye,
Elle vous y ſuivroit avec bien plus de joye.
Auſſi loin de vous plaindre, & de vous appuyer,
C'eſt vous que de ſon crime on devroit châtier:
On ne ſçauroit cauſer de douleurs aſſez amples,
A qui perd ſes Enfans par de mauvais exemples.

AMINTE.

Et qui prend dans ſon ſort plus d'interêt que moi?
Le danger qu'elle court me cauſe tant d'effroi,
Que je ſouhaiterois avec un zéle extrême,
Au peril de mes jours l'en retirer moi-même.
La Friponne! A ſon âge en ſçavoir déja tant!

ESOPE.

Quand on eſt fils de Maître on eſt bientôt ſçavant.
Pouvez-vous, dites-moi, la blâmer d'aucun vice,
Sans avoir plus de tort que n'en eut l'Ecreviſſe?

AMINTE.

J'ai pû la marier, & ne l'ai pas voulu.

ESOPE.

Vous euſſiez bien mieux fait. Elle eût bien mieux valu.

Ses desirs satisfaits n'auroient eu rien à faire.

AMINTE.

Mais vous ne songez pas que je serois grand' Mere.
Je ne le cele point, je mourrois de dépit
Si quelqu'un m'appelloit de ce nom décrepit.
Grand'Mere ! Moi, bon Dieu, que personne n'accuse
D'avoir sur le visage aucun appas qui s'use!
Moi, qui, graces au Ciel, ai le teint aussi frais,
Aussi beau. . . .

ESOPE.

Je crois bien, vous le faites exprès:
Dans ce qu'on voit de vous, rien ne s'offre du vôtre,
Et votre vrai visage est caché sous un autre.
La belle instruction que votre Fille avoit!
Elle vous a rendu ce qu'elle vous devoit.
Mere qui met du fard pour paroître plus belle,
Merite assurément une Fille comme elle.
Voilà tout le secours que vous aurez de moi.
Adieu.

AMINTE.

De ces hauteurs, j'irai me plaindre au Roy;
Il verra mon Placet; & sa Justice extrême. . . .

ESOPE.

Je vais, si vous voulez, vous le dicter moi-même.

SIRE, *Dame*...., vous-même y mettrez votre nom.

Vous remontre humblement, que tant qu'elle fut belle,
Elle fut à l'Amour si soumise & fidelle,
Que jamais à son ordre elle ne disoit non.
Que de cet heureux temps l'ame encor toute pleine,
Plus elle eut de plaisir, plus elle aura de peine
A renoncer si-tôt à des charmes si doux;
Qu'avant que de son fort le triste cours s'acheve,
Il vous plaise ordonner à quelqu'un qu'il l'enleve.
Elle continuera ses Prieres pour vous.

Vous n'avez, que je crois, autre chose à lui dire? Si vous le souhaitez, je m'en vais vous l'écrire. Voyez..

AMINTE.

Adieu, Monsieur; dans mon juste courroux
J'aurai plus de raison de Crésus, que de vous.

ESOPE *seul.*

Que de femmes comme elle, injustement se flatent!

.... Et....

Et.... mais du Gouverneur les Enfans s'entre-battent.

Ecoutons le ſujet de leurs petits débats.

SCENE IV.

AGATON, *petit Garçon fort beau.* CLEONICE, *petite Fille fort laide.* ESOPE.

AGATON.

OUr, je le veux avoir.

CLEONICE.

Non, vous ne l'aurez pas.

AGATON.

Si de notre querelle on apprend quelque choſe,
Nous aurons le fouet, & vous en ſerez cauſe.

CLEONICE.

N'importe.

ESOPE.

Qu'avez-vous, les beaux Enfans?

AGATON.

Monſieur,

C'eſt ce petit Miroir que veut avoir ma Sœur.
Dès que j'ai quelque choſe elle en eſt envieuſe;
Si je la contredis, elle fait la pleureuſe:
Et lors qu'on nous entend, je ſuis ſi malheureux,
Qu'ayant tort elle ſeule, on nous fouette tous deux.
N'eſt-il pas vrai, Monſieur, que cela n'eſt pas juſte?

CLEONICE.

Monſieur, ſi vous ſçaviez comme il me tarabuſte!
Il eſt malicieux comme un petit Dragon;
Il ne me laiſſe rien de ce que j'ai de bon.
Le Miroir qu'il a pris, dont la glace eſt ſi belle,
Eſt à moi ſeule.

AGATON.

A vous? Non pas, Mademoiſelle,
S'il vous plait.

CLEONICE.

A qui donc?

AGATON.

C'eſt à nous deux qu'il eſt.

CLEONICE.

Vous me pardonnerez vous-même, s'il vous plait.

Dès quand j'étois enfant, ma Sœur me le conserve;
Et c'eſt elle aujourd'hui, qui veut que je m'en ſerve.

AGATON.

Elle m'a dit, à moi, pendant notre dîné,
Que c'étoit à nous deux qu'elle l'avoit donné;
Je m'y veux mirer.

CLEONICE.

Vous? Vraiment je vous admire!
Il n'eſt rien de ſi beau qu'un Garçon qui ſe mire.
Fi!

AGATON.

Pourquoi, fi?

CLEONICE.

Pourquoi? Fi, vous dis-je.

AGATON.

Pourtant,
On dit que mon viſage eſt aſſez ragoutant;
Si je vous reſſemblois, & que je me miraſſe,
Quand je me ſerois vû je caſſerois la glace.

CLEONICE.

Vous croyez donc, mon Frere, avoir beaucoup d'appas?

AGATON.

Et pourquoi, s'il eſt vrai, ne le croirai-je pas?

CLEONICE.

S'il pouvoit vous venir la petite verole!
Tenez, ma grande Sœur me garde une piſtole
Pour avoir du ruban plus beau que celui-là,
Et je la donnerois volontiers pour cela.
Plus vous deviendriez laid, plus je ſerois joyeuſe.

AGATON.

Vous qui ne craignez rien, vous êtes bienheureuſe.

CLEONICE.

Ne vous ai-je pas dit que c'étoit un dragon?
Si je ne ſuis pas belle, eſt-ce ma faute?

ESOPE.

Non.
Je vous trouve tous deux un charmant petit couple,
Mais il faut l'un pour l'autre avoir l'eſprit plus ſouple:
Aimer bien votre Frere: & vous, bien votre Sœur.
Me le promettez-vous mes Enfans?

AGATON & CLEONICE.

Oui, Monsieur.

ESOPE.

Écoutez bien tous deux ce que je vais vous dire.
Il faut que fort souvent ce beau garçon se mire:
Mais plus dans le miroir il se verra d'appas,
Plus il doit prendre garde à ne les salir pas:
Des Dieux qui l'ont fait naître il gâteroit l'image:
Il faut, quand on est beau, qu'on soit encor plus sage.
Entendez-vous, mon Fils?

AGATON.

Oui, Monsieur, j'entens bien;
Je vous rends grace.

ESOPE.

Et vous, (car je ne cele rien,)
Vous, pour qui la nature a paru plus cruelle,
Mirez-vous: mais pour voir que vous n'êtes pas belle.
Si vous manquez d'attraits pour plaire & pour charmer,
Amassez des vertus qui vous fassent aimer;
Et par une conduite exempte de murmure,
Réparez la rigueur dont usa la Nature.

Beaucoup de modeſtie, & beaucoup de bonté
Ont des charmes plus grands que n'en a la beauté.
Souvenez-vous en bien, ma petite Mignonne.

CLEONICE.

Oui, Monſieur. Grace au Ciel, j'ai la memoire bonne.

UNE VOIX *de derriere le Theâtre.*

Agaton ! Cleonice !

AGATON.

On nous appelle.

CLEONICE.

Hé bien ?
Nous ferons querellés.

AGATON.

Querellés ? Ce n'eſt rien.
Nous craignons, vous & moi, quelque choſe de pire.

ESOPE.

Pour vous ſauver de tout, je vais vous reconduire:
Et ſi la Gouvernante oſe nous raiſonner,
Vous verrez de quel air je m'en vais la mener.

Fin du troiſiéme Acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

AGENOR, DORIS.

DORIS.

N'Allez pas ſotement, pardonnez-moi ce terme,
(Mais dans votre deſſein je vous trouve ſi ferme,
J'apprehende ſi fort quelque coup de travers,
Que je ne prens pas garde aux mots dont je me ſers;)
N'allez pas irriter la douleur d'Euphroſine.

AGENOR.

Quoi! ſon Pere me perd: Eſope m'aſſaſſine:
A me percer le cœur je les vois diſpoſés;
Et pendant ce temps-là j'aurai les bras croiſés?
Je veux bien me contraindre à l'égard de ſon Pere;
Conſerver du reſpect juſques dans ma colere;
Et ſans être emporté, ni paroître brutal,

Montrer qu'il me préfere un indigne Rival :
Mais pour Eſope, non. Quoi que j'en puiſſe craindre,
Je ne lui promets pas de pouvoir me contraindre.
Je pretens lui parler ; & s'il en eſt beſoin,
Aller juſqu'à l'inſulte, & peut-être plus loin.
Mon ardeur outragée eſt ce que je conſulte.

DORIS.

Et que peut-on lui faire au-delà de l'inſulte ?
Fût-il, plus qu'il ne l'eſt, votre ennemi mortel,
Je vous crois trop bon ſens pour lui faire un appel.
Eſope ſur le Pré feroit un beau ſpectacle !
Eloignons ſon Hymen ; formons-y quelque obſtacle ;
C'eſt à quoi maintenant il s'agit de penſer ;
Et non, par vos éclats, à le faire avancer.
Monſieur le Gouverneur eſt dans ſa gallerie.
Voyez-le, parlez-lui ; ſa Fille vous en prie.
Il eſt ſeul. Son grand vice eſt d'être un peu têtu ;
Mais vous ne ſerez pas éconduit & battu.
Tâchez à remuer ſes entrailles de Pere :
S'il ne rompt cet Hymen, faites qu'il le differe.
J'aurois, ſi j'étois homme, ou du moins je le crois,
Plus de virilité que je ne vous en vois.

Courez. Quand le temps preſſe il eſt bon qu'on galope.

Allez le voir.

AGENOR.

J'y vais ; & de-là voir Eſope.

Pour peu qu'il ſoit contraire à mes intentions,
Je ſens à le bruſquer des diſpoſitions.
Je ſçai tout ce qu'il eſt, & tout ce qu'il peut être.
Mais de mon déſeſpoir je ne ſuis pas le maître.

DORIS.

Gardez-vous....

AGENOR.

Je ferai tout ce que je te di.

DORIS.

Et, mon Dieu, croyez-moi ; point de coup d'Etourdi.
De quoi ſert la raiſon, à moins qu'on ne raiſonne.
Je vois venir quelqu'un. Songez à vous.

SCENE II.

ALBIONE, DORIS.

ALBIONE.

MA Bonne,
Je viens près d'Euphrosine implorer votre appui:
Bientôt Femme d'Esope, elle peut tout sur lui.

DORIS.

L'infaillible moyen de tout obtenir d'elle,
C'est de lui bien vanter sa conquête nouvelle.

ALBIONE.

Esope m'a mandé de l'attendre en ce lieu.
En sortant d'avec lui, j'irai le voir.

DORIS.

Adieu.
Je vais la disposer à remplir votre attente.
Esope vient.

SCENE III.

ESOPE, ALBIONE.

ALBIONE.

MONSIEUR, je ſuis votre Servante;
Ce n'eſt point compliment : c'eſt pure vérité.

ESOPE.

Je vous en garantis autant de mon côté.
Il ne tiendra qu'à vous de me mettre à l'épreuve,
Madame.

ALBIONE.

Sçavez-vous, Monſieur, que je ſuis Veuve.

ESOPE.

Non, vraiment.

ALBIONE.

Je le ſuis depuis près de cinq ans;
Et défunt mon Mari m'a laiſſé quatre enfans.

ESOPE.

A voir cet air brillant, & ce riche équipage,
Vous allez convoler en ſecond Mariage,
Apparemment ? Quelqu'un de vos yeux eſt
bleſſé ?

ALBIONE.

Pardonnez-moi, Monsieur, mon bon temps est passé.

ESOPE.

Tant-pis.

ALBIONE.

La propreté de tout temps fut permise;
Et si vous me voyez passablement bien mise,
Il ne faut pas, Monsieur, vous en émerveiller:
L'époux dont je suis Veuve étant mort Conseiller,
Je suis dans un étage à paroître plus grande,
Ou qu'une Procureuse, ou bien qu'une Marchande.
Rien ne m'est plus fâcheux que de m'encanailler.

ESOPE.

Et de quelle acabie étoit-il Conseiller?
Etoit-ce en Robe longue? En Robe courte? En Botte?

ALBIONE.

Non, Monsieur, il étoit Conseiller Garde-notte.

ESOPE.

La peste! N'est-ce pas ce que vulgairement
On dit Tabellion, ou Notaire autrement?

ALBIONE.

Oui, Monſieur.

ESOPE.

Vertubleu ! C'eſt un Grade ſublime.

ALBIONE.

J'ai fait ce que j'ai pû pour le mettre en eſtime.
Conſeiller à la Cour, Preſidente à Mortier,
Faiſoient moins de fracas que moi dans mon quartier.
Voyant à mon Epoux une ſomme aſſez groſſe,
Je voulus avoir Chaiſe, & puis après Caroſſe;
Et tous les Chevaux noirs n'ayant pas de grands airs,
J'en eus de pommelés, comme les Ducs & Pairs.
Pour mon Appartement, cinq Chambres parquetées
A force de Miroirs ſembloient être enchantées:
Et ce qui m'en plaiſoit, on n'y pouvoit marcher,
Que l'on ne ſe mirât encor dans le Plancher.
Ayant vu par hazard, dont je fus bien contente,
De gros Chenets d'argent chez une Préſidente,
Je priai mon Mari de m'en donner d'égaux;
Et quatre jours après j'en eus de bien plus beaux.
Je fus même à la Foire, où j'eus la hardieſſe,
Voyant un Cabinet qu'aimoit une Ducheſſe,

Pendant qu'à marchander elle ſe dépeçoit,
De le prendre à ſa barbe au prix qu'on le laiſſoit.
Pour ne pas abuſer de votre patience,
On parloit en tous lieux de ma magnificence:
Quand pour un Inventaire où mon Mari courut,
Il s'échauffa ſi fort qu'en trois jours il mourut.

ESOPE.

Avez-vous achevé votre hiſtoire modeſte?

ALBIONE.

J'en ai dit tout le beau, j'en vais dire le reſte.
Mon Epoux étant mort, ces Miroirs, ces Chenets,
Ces Chevaux, ce Caroſſe, & ces beaux Cabinets,
Tout cela s'en alla chez qui les voulut prendre:
J'y perdis les deux tiers, quand je les fis revendre.
Enfin pour nous tenir toujours ſur le bon bout,
Je n'ai rien ménagé, j'ai preſque vendu tout:
Si bien que ce matin ayant ſçû qu'à des Filles
Qui doivent leur naiſſance à d'honnêtes Familles,
Créſus donne une dot pour les bien allier,
Je vous en offre deux prêtes à marier.
J'attens qu'en leur faveur votre bouche prononce.

Voilà ce qui m'améne.

ESOPE.

Et voici ma réponſe.

LA GRENOUILLE ET LE BOEUF.

LA Grenouille dans un pré,
Voyant paître le Bœuf conſidere ſa taille;
Et la trouvant à ſon gré,
S'enfle, ſue, & ſe travaille,
Pour faire aller la ſienne en un même degré.
Sa Fille qui la voit faire
Lui remontre ſagement,
Qu'un deſſein ſi téméraire
Va juſqu'à l'aveuglement:
Que l'appas qui la chatouille
Lui cache le péril de ce qu'elle entreprend;
Et que depuis le Bœuf juſques à la Grenouille,
C'eſt un intervalle trop grand;
Mais contre ces raiſons ſon orgueil ſe ſouléve:
A s'enfler encor plus elle applique ſes ſoins:
Fait de ſi grands efforts, qu'à la fin elle créve;
Et ſa témérité ne méritoit pas moins.

Voilà votre portrait, & celui de bien d'autres,
Qui n'ont pas des raiſons meilleures que les vôtres.
Nous ſommes dans un ſiécle où chacun veut s'enfler.
D'une vanité ſote on cherche à ſe gonfler.
La Femme d'un Sergent ne ſera pas honteuſe,
De porter des habits comme une Procureuſe:
Celle du Procureur, pour avoir plus d'éclat,
Veut égaler, au moins, celle de l'Avocat:
Celle de l'Avocat eſt aſſez téméraire,
Pour aller du même air que va la Conſeillere:
Celle du Conſeiller, par la même raiſon,
Avec la Preſidente entre en comparaiſon:
Celle du Preſident, fiere de ſa richeſſe,
A des Gens à ſa ſuite autant qu'une Ducheſſe:
Et je ne vois perſonne en ſa condition,
Qui ne veuille exceder ſa ſituation.
Chacun, dis-je, chacun n'a ni repos ni tréve,
Que comme la Grenouille il n'enfle, & ne créve.
De-là vient le deſordre & les crimes qu'on voit:
Pour ſoutenir ce faſte, on fait plus qu'on ne doit.
Combien, de bonne foi, d'iniquités atroces
Traînent des Procureurs qu'on roule en des Caroſſes?

Cet autre dans le sien, qu'on croit un bon Marchand,
En eût-il jamais eu, s'il n'eût été méchant?
Pour montrer au Public, d'une façon galante,
Un Libraire étendu dans sa Chaise roulante,
Combien, *incognito*, de Livres défendus
Dans l'arriere-Boutique ont-ils été vendus?
Combien un Financier, pour être en équipage,
De Zeros criminels remplit-il une page?
Combien au Parlement d'Avocats de grand poids,
Pour aller à grand train vont-ils contre les Loix?
Pour avoir un Carosse, & que tout y réponde,
Combien un Medecin égorge-t-il de monde?
Et pour ces beaux Chenets, ces Miroirs, ces Chevaux,
Combien feu votre époux a-t-il fait d'Actes faux?

ALBIONE.

D'Actes faux! Juste Ciel! Quoi, d'un Corps qu'on renomme....

ESOPE.

Il n'est rien de plus beau, qu'un Notaire honnête homme:
Mais dans tous les grands Corps, on a vû de tout temps.

Se gliſſer des Fripons parmi d'honnêtes gens ;
Et quand feu votre époux auroit été Fauſſaire,
Cela ne doit bleſſer aucun autre Notaire.
Si le bien qu'il avoit eût été mieux gagné,
Il en eût ſçû le prix, & l'auroit épargné.
Les bienfaits de Créſus ne ſont point pour vos Filles,
Ce ſont pour des enfans de meilleures Familles,
Que les Procès, la Guerre, ou d'autres accidens
Ont rendu malheureux, & non pas impudens.
Enfin, je crois ſçavoir ce que le Roy deſire ;
Et je n'ai là-deſſus autre choſe à vous dire.
Serviteur.

ALBIONE.

Sçavez-vous, petit Homme tortu,
Qui n'avez l'air, au plus, que d'un Singe vétu....

ESOPE.

Votre eſprit ſur ce point peut ſe donner carriere ;
Je vous offre en laideur une belle matiere :
Mais j'ai cela de bon, parmi bien du mauvais,
Que les Gens, ſans raiſon, ne m'offenſent jamais.
Vous croirez m'inſulter, & vous me ferez rire.

ALBIONE.

Pour vous faire enrager, loin de vouloir rien dire,
Je veux, d'un ſi ſot homme, oublier juſqu'au nom.

Adieu.

ESOPE *seul.*

Je ſuis défait d'une étrange Guenon.
Qu'heureux eſt le Mari dont la Femme humble & ſage,
Eléve les enfans, & régle le ménage!
Mais qu'il eſt malheureux, lors que mal à propos....

SCENE IV.

AGENOR, ESOPE.

AGENOR.

JE vous cherche par-tout pour vous dire deux mots.

ESOPE.

Hé bien, je ſuis trouvé. Qu'avez-vous à me dire?

AGENOR.

Qu'on me nomme Agenor, & ce mot doit ſuffire.
Vous m'entendez, je crois?

ESOPE.

Oui, j'entens votre nom.

AGENOR.

Et vous n'entendez pas ce qui m'améne?

ESOPE.

Non.

AGENOR.

Je vais, puisqu'il le faut, tâcher à vous l'apprendre,
Monsieur Esope.

ESOPE.

Et moi, tâcher à vous entendre,
Monsieur Agenor.

AGENOR.

J'aime; & vous aimez aussi:
C'est l'unique sujet qui me conduit ici.
Je sçai ce que tous deux le Ciel nous a fait naître;
Comme je me connois, songez à vous connoître;
Je prétens d'Euphrosine être le seul captif.

ESOPE.

Moi je veux abaisser ce ton impératif.
Il vous sied mal. Je veux vous rendre honnête, affable;
Et pour y réussir, vous apprendre une Fable.
Ecoutez bien.

AGENOR.

De grace, évitons ce fatras:
De si fades raisons ne m'accommodent pas;
Je ne me sepais point de ces vaines paroles.

ESOPE.

Un jour ....

AGENOR.

Encor un coup, point de Contes frivoles.
C'eſt un amuſement qui n'eſt bon qu'à des Foux.

ESOPE.

Ecoutez celui-ci, je le crois bon pour vous.

AGENOR.

Je vous ai déja dit, & je vous le répéte,
Qu'une prompte réponſe eſt ce que je ſouhaite.
Songez plus d'une fois qu'on me nomme Agenor.

ESOPE.

Je vous ai répondu, comme je fais encor,
Que vous parlez d'un air, s'il faut que je le nomme,
Qui ſent le Fanfaron plus que le Gentilhomme:
Et pour vous faire prendre un ton plus adouci,
Je veux vous réciter la Fable que voici.

AGENOR.

Dépêchez donc.

ESOPE.

LE CUISINIER ET LE CIGNE.

UN jour un Cuiſinier inſigne,

Qui buvoit quelquefois un peu plus fort que jeu,
Pour mettre la Marmite au feu,
Penſant tuer une Oye, alloit tuer un Cigne.
On ne s'eſt jamais vû dans un danger plus grand:
Déja le bras levé s'apprêtoit à deſcendre;
Quand l'Oiſeau lui fait entendre
Une voix qui le ſurprend:
Jamais aux bords du Méandre,
Aucun cigne en expirant,
N'a célébré ſa mort d'une façon plus tendre;
Ses chants ne furent pas vains:
Malgré l'humeur aſſaſſine
De l'Ecuyer de Cuiſine,
Le Fer lui tomba des mains.
Bien vous en prend, dit-il, d'avoir un tel ramage;
Je vous méconnoiſſois, ſi vous n'euſſiez chanté;
Ainſi la douceur du langage
Eſt, dans l'occaſion, de grande utilité:
Il ſemble que le Ciel en ait fait l'appanage
Des perſonnes de qualité;
Et dans un grand Seigneur, de la brutalité
Marque une nobleſſe ſauvage.

C'eſt à vous maintenant à vous faire raiſon;
Il faut être le Cigne, ou bien être l'Oyſon.
Choiſiſſez.

AGENOR.

C'eſt un choix qui n'eſt pas difficile:
Je n'ai jamais reçu de leçon plus utile;
Et pour vous faire voir que j'en veux profiter,
Je vous prie un moment de vouloir m'écouter.
J'aime depuis deux ans, d'une ardeur tendre & pure,
Ce qu'ont fait de plus beau le Ciel & la Nature:
Vous ſçavez s'il eſt vrai, vous qui dans un ſeul jour
Pour les mêmes appas avez pris tant d'amour.
Si dans ſi peu de temps votre amour eſt extrême,
Quel doit-être le mien? Jugez-en par vous-même:
Et s'il faut n'aimer plus, dites, de bonne foi,
Quel eſt le plus à plaindre, ou de vous, ou de moi?
La raiſon ſur vos ſens garde un ſi grand empire,
Que d'abord qu'elle parle ils n'oſent la dédire;
Et pour m'oſer flater d'un ſi puiſſant effort,
Ma raiſon eſt trop foible, & mon amour trop fort;
Par-tout où vous paſſez vous répandez des graces:

Les cœurs de tout le Peuple accompagnent vos traces :
Faut-il que deux Amans soient les seuls entre tous
Qui refusent leur voix aux vœux qu'on fait pour vous ?
Faites-vous un effort dont vous seul êtes digne :
Faites....

ESOPE.

Voilà parler en véritable Cigne.
Voilà dans son malheur se plaindre noblement.
Certes, je suis fâché d'aimer si fortement :
Je sens je ne sçai quoi me reprocher dans l'ame
Que j'ai tort de troubler une si belle flamme ;
Mais enfin, je suis homme, & quoi que mal bâti,
Je sens ce qu'en ma place un autre auroit senti.
L'amour que vous avez, quelque fort qu'il éclate,
N'a de plus que le mien qu'une plus vieille date ;
Et puisqu'il faut, sans fard, nous expliquer ici,
Ce que vous ne pouvez, je ne le puis aussi.
J'en suis fâché.

AGENOR.

Monsieur, songez, je vous supplie,
A l'effort que je fais lors que je m'humilie.
Mon cœur qui jusqu'ici n'avoit jamais rampé...

ESOPE.

ESOPE.

Vous allez faire l'Oye, ou je ſuis bien trompé.

AGENOR.

J'ai peur de faire pis, dans mon déſordre extrême,
Si vous vous obſtinez à m'ôter ce que j'aime.
Il m'eſt bien plus aiſé de renoncer au jour,
Qu'à l'adorable objet pour qui j'ai tant d'amour.
Après une ſi juſte & ſi douce eſperance....

ESOPE.

Et ſçavez-vous aimer avec perſévérance?
Peut-être que l'amour, que vous croyez conſtant,
Eſt de ces feux folets qu'on ne voit qu'un inſtant.
Vos tranquilles déſirs ne trouvant plus d'amorce,
Le feu dont vous brulez perdra toute ſa force;
Et ce qui fut l'objet de vos tendres amours,
Deviendra votre peine au bout de quinze jours.
Il n'eſt guere d'amour que l'Hymen n'aſſaſſine.

AGENOR.

Moi, je pourrois ceſſer d'adorer Euphroſine!
Si l'hymen de la flamme interrompoit le cours,
J'y voudrois renoncer pour l'adorer toujours.
Non, non, ſur mon amour le temps n'a point d'empire:
Mon ſort eſt d'en avoir juſqu'à ce que j'expire:

Et ſi dans le tombeau tout ne finiſſoit pas ;
J'aimerois Euphroſine au-delà du trépas.
Il n'eſt rien qu'à ma flamme aiſement je n'immole.

ESOPE.

Mille qui l'ont promis ont manqué de parole.

AGENOR.

Si l'on m'en voit manquer, que le Ciel en courroux
Puiſſe lancer ſur moi ſes plus rigoureux coups:
Et pour faire un ſerment, dont je frémis moi-même ;
Je conſens que jamais Euphroſine ne m'aime.
Mon amour, pour changer, a fait un trop beau choix.

ESOPE.

Adieu : Nous nous verrons encor une autre fois.
Quelqu'un vient.

AGENOR.

Ciel ! Je ſors : mais plein d'inquiétude :
Je ne puis demeurer dans cette incertitude :
Et quel que ſoit mon ſort, dans une heure d'ici
Je me rendrai chez vous pour en être éclairci.

SCENE V.

MONSIEUR FURET, ESOPE.

Mr. FURET.

JE viens de vos bontés implorer une grace, Monsieur.

ESOPE.

Qu'est-ce ? Parlez. Que faut il que je fasse ?

Mr. FURET.

Créſus de ſon Royaume a fort peu de Sujets,
A qui ſans vanité, ſoient mieux dûs ſes bienfaits.

ESOPE.

Qu'avez-vous fait pour lui ? Voyons ; je rends juſtice.

Mr. FURET.

On ne peut faire plus pour lui rendre ſervice.
Si les Sujets du Roy m'avoient tous reſſemblé,
Jamais aucun Etat n'eût été mieux peuplé :
Ses voiſins trembleroient ; & pour de foib'es ſommes,
Il auroit toujours prêts quatre ou cinq cens mille hommes.

J'ai quatorze Garçons, tous auſſi grands que moi,
Et qui ſont tous quatorze au ſervice du Roy.
Aſſez brave autrefois, & ma femme aſſez belle,
Nous voulûmes au Roy témoigner notre zéle:
Pour bien faire ma cour je ne ménageai rien;
Et ma femme eut un zéle auſſi grand que le mien.
Nous montrer bons Sujets étoit notre délice.

ESOPE.

Quatorze enfans!

Mr. FURET.

Quatorze.

ESOPE.

Et tous dans le ſervice?
Jamais envers l'Etat on n'en a mieux uſé;
Il faut que vous ſoyez un Gentilhomme aiſé:
Tant d'enfans au ſervice ont beſoin d'une ſomme
Qui doit faire ſuer le plus gros Gentilhomme.

Mr. FURET.

Monſieur, je ne ſuis pas Gentilhomme.

ESOPE.

Tant mieux:
Je n'en connois aucun qui ſoit pécunieux.
La Nobleſſe & l'argent ſont brouillés, ce me ſemble,
A ne pouvoir jamais ſe bien remettre enſemble.

Qu'êtes-vous ?

Mr. FURET.

J'ai l'honneur d'être un vieil Officier.

ESOPE.

Vous vous nommez ?

Mr. FURET.

Furet.

ESOPE.

Et vous êtes ?

Mr. FURET.

Huissier.

Pour le repos de l'ame il n'est que cet Office.

ESOPE.

Huissier ! Et vous avez tant d'enfans au service,
Vous vous moquez. Portez vos mensonges ailleurs.

Mr. FURET.

J'en ai fait sept Huissiers, & quatre Procureurs ;
Un, qui de la Patrouille est l'Archer le plus brave ;
Un Controlleur d'Exploits ; & l'autre Rat-de-Cave.
Onze & trois sont quatorze, en tout pays, je crois.

ESOPE.

Ils font belle figure au ſervice du Roi !
Au Diable vos enfans, tant ils m'ont fait de peine;
Je croyois que le moindre étoit un Capitaine;
Et je trouve, en mon compte, une ſi grande erreur,
Que le plus honnête homme à peine eſt Procureur.
Le bel honneur au Roy d'avoir à ſon ſervice
Le précis, l'élixir de toute le malice.

Mr. FURET.

Créſus, dont j'ai ſur moi la Déclaration,
Quand on a douze enfans, donne une penſion:
J'en ai quatorze, & tous d'une tige féconde.

ESOPE.

C'en eſt trop des trois quarts, pour le repos du monde.
Il eſt vrai que Créſus, juſte en toutes ſes Loix,
Pour ſe faire des Bras qui ſoûtiennent ſes Droits,
Veut que de ſes bienfaits on honore les Peres:
Mais le cas, à mon ſens, ne vous regarde gueres.
Avoir beaucoup d'enfans, pour marcher ſur vos pas,
C'eſt donner à l'Etat des Mains, & non des Bras;
Je ne vois là pour vous nulle choſe à prétendre:

Le Roy ne donne rien à qui ſçait ſi bien prendre.

Mr. FURET.

J'ai fait quatorze enfans ſur la foi des Edits :
Pour le bien de l'Etat, j'ai la Goute.

ESOPE.

Tant-pis.

LES COLOMBES ET LE VAUTOUR.

UN jour les Colombes craintives
Sçachant que le Vautour vouloit ſe marier ;
Se mirent ſi fort à crier,
Que le vent, juſqu'au Ciel, porta leurs voix plaintives.
Si lui ſeul nous défole, & nous mange aujourd'hui
Diſoit, en ſon langage une Colombe habile ;
Quel lieu nous ſervira d'aſyle
Contre un nombre d'enfans auſſi méchans que lui ?

S'il ſuffit d'un Huiſſier, pour vuider une bourſe ;
Qui pourra contre ſept, avoir quelque reſſource ?

Croyez-moi, je vous prie, épargnez-vous l'affront
De vous vanter ailleurs d'avoir été fécond:
C'eſt un malheur public qu'un Huiſſier ſi fertile.
Loin qu'au bien de l'Etat votre Hymen ſoit utile,
De quantité de gens le ſort ſeroit plus doux,
Si jadis votre Mere eût avorté de vous.
Je fais profeſſion d'être franc & ſincere.
Vous le voyez.

Mr. FURET.

Monſieur, ſi c'étoit à refaire,
Créſus, tout Roy qu'il eſt, auroit tort aujourd'hui,
S'il attendoit de moi ce que j'ai fait pour lui.
Il s'en manque beaucoup, quoi que Sujet fidéle,
Que pour peupler l'Etat je n'aye un ſi grand zéle.
Quand de quatorze enfans on me doit la façon,
Un droit ſi bien acquis devient une chanſon.
Si j'avois préſumé travailler ſans ſalaire,
Douze que j'ai de trop ſeroient encor à faire;
Et je vous répons bien que s'ils n'étoient pas faits,
Ils ſeroient en danger de ne l'être jamais.
Adieu.

ESOPE *seul.*

Monſieur Furet s'en va l'ame offenſée,
De ſa fécondité ſi mal récompenſée :
Mais l'argent de Créſus ſeroit mal employé,
Si de cette beſogne il étoit mieux payé.

Fin du quatriéme Acte.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

EUPHROSINE, DORIS.

EUPHROSINE.

DORIS, tu me fais faire une étrange figure :
Ma raiſon y répugne, & mon cœur en murmure.
Quoi, tu veux que d'Eſope implorant la bonté,
Lui qui m'eſt odieux, lui que j'ai maltraité ;
Tu veux, dis-je....

DORIS.

Qui, moi ? Je ne veux rien, Madame.

Je conſens volontiers que vous ſoyez ſa femme;
Et que demain, ſans faute, il vous donne la main.

EUPHROSINE.

Lui, Doris? Ah plûtôt.....

DORIS.

Tout eſt prêt pour demain:
Parens, Amis, Feſtin: Et Monſieur votre Pere
Apprehende ſi fort qu'Eſope ne differe,
Que ſi hâter la choſe étoit en ſon pouvoir,
Ce qu'il fera demain, il le feroit ce ſoir.
J'ai rêvé, conſulté, déployé tout mon zéle,
Donné la queſtion à ma pauvre cervelle,
Et je n'ai point trouvé de reméde plus prompt
Qui pût de cet Hymen vous épargner l'affront.
Il faut abſolument voir Eſope vous-même:
Pour vous tout accorder il ſuffit qu'il vous aime.
Je ne vois que lui ſeul dont on puiſſe eſperer
D'adoucir votre peine, ou de la differer.
Dites-lui qu'un ſeul jour eſt un trop foible eſpace
Pour chaſſer Agenor, & le mettre en ſa place:
Et demandez du temps pour vous accoutumer
A le voir, à l'entendre, & peut-être à l'aimer.
S'il vous en veut donner, la grace eſt aſſez grande.

EUPHROSINE.

Mais je m'engage à lui, ſi j'obtiens ma demande.

S'il m'accorde du temps, prens-tu garde à cela?
Je deviens ſa conquête au bout de ce temps-là.
La crainte que j'en ai me rend toute interdite.

DORIS.

N'euſſiez-vous d'autre eſpoir que dans la mort ſubite:
Outre qu'on voit ſouvent d'heureux coups du hazard,
Vous deviendrez ſa femme au moins un peu plus tard.
C'eſt quelque choſe.

EUPHROSINE.

Helas! que cet eſpoir eſt fade!

DORIS.

S'il étoit ſeulement ſi peu que rien malade!
J'ai comme vous ſçavez, un habile Couſin,
Homme de conſcience, & ſçavant Medecin,
Qui l'enverroit bientôt *ad patres*.

EUPHROSINE.

Quelle attente!

DORIS.

Je fais ce que je puis. J'imagine, j'invente;
Je promene par-tout mon eſprit & mes yeux:
En un mot comme en cent, je ne puis faire mieux.

Et pour tout dire, enfin, je fais plus ce me
semble,
Qu'Agenor, ni que vous, ni que tous deux en-
semble.
Pour sortir d'un tel pas on se déméne encor.

EUPHROSINE.

Que veux-tu que je fasse, & que fasse Agenor?
Nous mettons tout en œuvre, & tout nous est
contraire :
Agenor est encor aux genoux de mon Pere ;
Et pendant que, peut-être, on mépriſe ſes vœux,
Je viens chercher Esope & fais ce que tu veux.
Tu fais beaucoup pour nous, je le ſçai bien.

DORIS.

J'enrage,
Je voudrois de bon cœur faire encor davantage :
J'ai du zéle de reſte, il me faudroit du temps.

EUPHROSINE.

Celui que je viens voir ſçait-il que je l'attens ?

DORIS.

Oui, Madame, il le ſçait.

EUPHROSINE.

Et que ne vient-il vîte ?
Du chagrin que j'aurai je voudrois être quitte.

DORIS.

Quelques gens à ſa porte attendoient à le voir:
Mais pour tarder long-temps il ſçait trop ſon devoir,
Et dans l'empreſſement de dire qu'il vous aime....
Tenez, je crois l'entendre. En effet, c'eſt lui-même.

SCENE II.

ESOPE, EUPHROSINE, DORIS.

ESOPE.

JE viens vous faire excuſe, & vous crier merci,
De ce que, malgré moi, vous m'attendez ici.
Voyez ſi par mes ſoins, & par quelque ſervice
Je puis de cette faute adoucir l'injuſtice.
Je voudrois que déja nous fuſſions à demain,
Pour avoir le plaiſir de vous donner la main.
Ne vous ſemble-t-il pas, ſi vous y prenez garde,
Que le jour ſe prolonge & que la nuit retarde?
Vous ne répondez rien.

DORIS.

Il eſt vrai. Mais, Monſieur,

On ne peut, à ſon âge, avoir trop de pudeur.
Elle vient vous prier d'une petite grace.

ESOPE.

Commandez. Je ſuis prêt : Que faut-il que je faſſe ?

DORIS *à Euphroſine.*

Dites donc quel deſſein conduit ici vos pas.
Expliquez-vous.

EUPHROSINE.

Monſieur . . . Je ne vous aime pas :
Si je parle autrement, il faudra que j'impoſe.

ESOPE.

J'en avois entrevû quelque petite choſe :
Mais comme aſſez ſouvent on aime à ſe flater,
Sans ce nouvelle aveu j'en aurois pû douter.
Je vous ſuis obligé de ce qu'il vous en coûte
Pour me tirer de peine, & pour m'ôter de doute.
Juſqu'au nœud conjugal je fais peu de progrès ;
Mais ce qu'on perd devant, on le recouvre après.
L'Hymen ſçait embellir les ſujets qu'il aſſemble ;
Et je ſerai mieux fait quand nous ſerons enſemble.

EUPHROSINE.

Duſſiez-vous m'expoſer aux plus affreux trépas,
Je n'épouſerai point ce que je n'aime pas.

Je vous en fais le Juge, & vous en crois vous-même.

Pourquoi m'épouſez-vous ?

ESOPE.

Parce que je vous aime.

EUPHROSINE.

Hé bien, Monſieur, hé bien, puiſqu'il en eſt ainſi,
Accordez-moi le temps de vous aimer auſſi.
Puis-je venir à bout, quelque effort que je faſſe,
D'oublier Agenor; de vous mettre en ſa place;
D'immoler au devoir un ſi parfait amour;
Le puis-je, dites-moi, dans l'eſpace d'un jour ?
Je ne refuſe point de tâcher à le faire:
Mais pour y réuſſir le temps eſt néceſſaire.
Quand deux cœurs ſont unis par des liens ſi forts,
On ne les briſe point ſans d'extrêmes efforts.
A ma juſte priere ayez l'ame ſenſible:
Si je ne les romps pas, j'y ferai mon poſſible.
Sur vous ſeul déſormais tous mes ſens occupez....

ESOPE.

Levez un peu les yeux.

EUPHROSINE.

Moi ?

ESOPE.

Oui. Vous me trompez.
Ce langage eſt trop doux pour être véritable;
Et dans ſi peu de temps on n'eſt point ſi traitable.
Je pénétre aiſément dans votre intention.

DORIS.

Oh, Monſieur, là-deſſus, je ſuis ſa caution.
J'ai le cœur ſur la langue, & jamais je n'affecte....

ESOPE.

Tout franc la caution m'eſt encor plus ſuſpecte.
Je veux bien toutefois, pour contenter vos vœux,
Differer notre Hymen, & d'un jour, & de deux.
Je vous trouve ſi belle, & ma flamme eſt ſi forte,
Que je puis en mourir de chagrin, mais n'importe.

DORIS.

Plût au Dieux!

ESOPE.

Plaît-il?

DORIS.

Quoi?

ESOPE.

Vous invoquez les Cieux.

DORIS.

Je dis que de la mort vous préſervent les Dieux.
Quelle perte !

ESOPE.

Vraiment je vous ſuis redevable.

EUPHROSINE.

Un jour ou deux, Monſieur, êtes-vous raiſonnable ?
Pour un effort ſi grand, eſt-ce un terme aſſez long ?

ESOPE.

Et quel temps, s'il vous plaît, me demandez-vous donc ?
Voyons.

EUPHROSINE.

Un an ou deux. Je ne puis moins prétendre ;
Je ſuis jeune....

ESOPE.

Et moi vieux. Je ne ſçaurois attendre.
Avant qu'il ſoit deux ans, ridicule & barbon,
Je voudrois bien ſçavoir à quoi je ſerai bon ?
Qui me fuit maintenant, qui ſoupire, qui pleure,
En aurois dans deux ans une raiſon meilleure.
Différer de deux jours eſt tout ce que je puis ;
Encor eſt-ce beaucoup dans l'état où je ſuis.

Si vous ſçaviez....

EUPHROSINE.

De grace, ayez plus de tendreſſe.
Peut-on rien refuſer aux vœux d'une Maitreſſe?

ESOPE.

Je ſuis ſourd.

EUPHROSINE.

Eh, Monſieur, ne vous prévalez pas
De ce qu'à vos déſirs mon Pere tend les bras:
Songez que vous m'aimez, & que je vous en prie.

ESOPE.

Arrêtez-vous. Je ſens que j'ai l'ame attendrie.

DORIS.

Continuez, Madame, attendriſſez encor....

ESOPE.

Amenez votre Pere, & qu'on cherche Agenor.
Je vous donne du temps, j'ai cette complaiſance;
Mais enfin c'eſt un Pacte où je veux leur preſence,
Afin qu'au bout du terme on en uſe ſi bien....

EUPHROSINE.

Ah, Monſieur, Agenor n'en ſera jamais rien.
Lui me ceder!

ESOPE.

Je veux qu'il vienne, & qu'il s'oblige....

EUPHROSINE.

Il ne le fera point ; je le ſçai bien, vous dis-je.
Quand je l'en preſſerois, je le ferois en vain.

ESOPE.

Si vous ne l'amenez ſoyez prête à demain.
Quelqu'un entre.

EUPHROSINE.

Ah, Doris ! ç'en eſt fait, je ſuis morte.
Sortons.

DORIS *bas.*

Maudit Gobin ! que le Diable t'emporte.
Voilà pour Euphroſine un Amant bien tourné !

SCENE III.

PIERROT, COLINETTE, ESOPE.

PIERROT.

PALSANDIE' je reviens ; je ne ſuis pas damné.
J'améne un Orphelin, qui n'a Pere ni Mere ;
Et que je fais nourrir par notre Menagere.
Il eſt gras comme un Moine : il tette tout ſon ſou.

ESOPE.

Un bel enfant!

PIERROT.

Ma femme, eſt pardié belle étou.
Voyez.

ESOPE.

Elle eſt jolie; & paroît bien inſtruite:
Pour un homme ſi grand, elle eſt un peu petite.

PIERROT.

De méchante denrée, & de mince valeur,
Tant moins que l'on en a, tant plus c'eſt le meilleur.

ESOPE.

Il faut s'aimer, bien vivre, & l'Hymen en revanche....

PIERROT.

Je vivons pardié bien. J'ons ce ſoir une Eclanche
Auſſi belle....

ESOPE.

Jamais ne vous querellez-vous?

COLINETTE.

Non, Monſieur, Dieu marci, Pierrot eſt aſſez doux.
Il eſt, quand il s'y boute, un tantinet yvrogne;
Mais tenez, pour le reſte il va droit en beſogne.

Il n'a dans tout ſon corps, pas un endroit malin.

ESOPE.

Et vous nourriſſez donc ce petit Orphelin.

COLINETTE.

Oui, Monſieur.

ESOPE.

Vos enfans l'aiment-ils?

COLINETTE.

Pour les nôtres,
Ils ſont devenus morts; mais j'en referons d'autres:
Pierrot eſt jeune.

ESOPE.

Hé bien, à quoi vous ſuis-je bon?
Qui te fait revenir? Eſt-ce ta Charge?

PIEROT.

Oh, non.
Si je venons vous voir, c'eſt pour ce petit drille;
Qui, s'il pouvoit parler, vous diroit qu'on le pille.
Comme il eſt mon Neveu, je ſomme un peu parens.
Il avoit de bon bien, pour huit ou neuf cens francs;

Mais j'avons pour Seigneur, certain grand Eſcogrife,
Qui de tous les Seigneurs a la meilleure Griffe:
Et qui d'un petit Pré voulant en faire un grand,
Enchaſſi dans le ſien, le Bien de cet Enfant.
Tu ſçais cela par cœur, jaſe un peu Colinette:
Di ce que c'eſt.

COLINETTE.

Monſieur, l'Orphelin qui me tette,
Eſt un petit Marmot, que j'avons par emprunt:
Avant qu'il fût venu, ſon Pere étoit défunt.
Dès qu'on l'eut débardé, ce fut une Vipere:
Sa mere le feſit, lui defeſit ſa mere;
Et ſon trépaſſement lui laiſſi quelque bien,
Que ce vilain Monſieur a bouté dans le ſien.
Il dit, bredi-breda, mais on ne le croit guere,
Qu'il prêti de l'argent à défunt ſon grand Pere;
Et quand je lui montrons que cela ne ſe peut,
Pour nous framer la bouche, il nous dit, qu'il le veut.
Nos meilleures raiſons ſont pour lui des vétilles:
Plus je trouvons de trous, plus il a de chevilles;
Et comme il eſt le Maître, & qu'il a du crédit,
D'une ſeule menace, il nous abaſourdit.

Un Bichon, contre un Dogue, a peine à ſe défendre.
Si vous n'y boutez ordre, il eſt homme à tout prendre.
Quand je l'alli prier d'un peu mieux en agir,
Il me diſi des mots qui me firent rougir ;
Et comme je ſuis douce, & qu'il a bonne gueule....
Tien Pierrot, de mes jours, je n'y vas toute ſeule.
Un Loup dans un Troupiau n'eſt pas plus malfaiſant.

PIERROT.

Rien n'eſt mordié pour lui, trop chaud ni trop peſant.
Comme il eſt le Seigneur, quelque choſe qu'il prenne,
Il dit pour ſes raiſons, que c'eſt un droit d'Aubaine.
Tous les jours de ſa poche, il tire un droit nouviau:
Qu'on prenne une Ecreviſſe, ou qu'on tue un Moiniau,
Il fait tout ſur le champ, dans ſa furie extrême,
Un biau Procès de Dieu, fût-ce à ſon pere même.

Il prend à toutes mains, & de toutes façons.
Il vendroit, s'il pouvoit, l'air dont je jouiſſons.
Il nous dîme, nos Choux, nos Poiriaux, nos Citrouilles.

COLINETTE.

Les Foſſés du Château ſont tous pleins de Grenouilles,
Qui par méchanceté, lui font un ſi grand bruit,
Qu'il ne dort pas un brin tant que dure la nuit.
Par un papier qu'il a, griſonné d'un Notaire,
Il veut, bon gré, malgré que je les faiſions taire;
Et faute juſqu'ici, d'empêcher leur cancan,
Chaque maiſon du Bourg paye un écu par an.
C'eſt un Dogue affamé, qui toujours mord ou ronge.
Empêcher des Crapaux de crier! le pouvons-je?
Dites-moi.

ESOPE.

De tout temps le foible eut toujours tort;
Le plus cruel des droits eſt le droit du plus fort.
Il faut que le plus foible ait dans ſon infortune,
Pour fléchir le plus fort, trente raiſons contre une:
Encor aſſez ſouvent, celles qu'il peut avoir,
Servent-elles de peu, comme vous allez voir.

LE

LE LOUP, ET L'AGNEAU.

UN Loup ſe trouvant à boire,
Où buvoit un jeune Agneau,
Eut d'abord l'ame aſſez noire
Pour lui vouloir faire accroire
Qu'il avoit troublé ſon eau.
Qui te rend ſi téméraire ?
Lui dit ce traître, en courroux.
L'Agneau, qui juſtement craint ſa dent ſanguinaire,
Prenant, pour le toucher, un ton flateur & doux :
Eh ! comment, Monſeigneur, cela ſe peut-il faire ?
Je me ſuis, par reſpect, mis au deſſous de vous.
J'ai toujours ſur le cœur une vieille querelle,
Répondit la Bête cruelle,
Où tu te déclaras mon mortel ennemi :
Depuis ſix mois entiers j'en cherche la vengeance.
Je n'ai, répond l'Agneau, que deux mois & demi :
Comment pouvois-je alors vous faire quelque offenſe ?

Ta Mere qui me hait, & qui ne ſçait pourquoi,
Hier, par deux Mâtins, me fit long-temps pourſuivre.
Ma Mere ceſſa de vivre,
Quand elle accoucha de moi.
C'eſt donc ton Pere? Mon Pere
Du Boucher inhumain a ſenti la fureur.
C'eſt donc ta Sœur, ou ton Frere?
Je n'ai ni Frere ni Sœur.
Oh bien, qui que ce ſoit, il faut que je me venge:
Je ſuis las d'écouter tout ce que tu me dis.
Lors ſans plus de raiſon, il l'égorge & le mange.
Force Grands font de même à l'égard des Petits.

N'eſt-il pas vrai?

COLINETTE.

Pierrot, le joli petit Conte!

PIERROT.

Et ſi mordié! le Loup devroit mourir de honte:
L'Agneau buvoit à part, & ne lui diſoit mot.

ESOPE.

Ma pauvre Colinette, & mon pauvre Pierrot,
Voilà comme à peu près, par le commun uſage,

Font envers leurs Vaſſaux les Seigneurs de Village.
Quand d'un Bois, ou d'un Champ il leur plait un morceau,
Des Agneaux malheüreux troublent toujours leur eau;
Et pour peu qu'on réſiſte aux raiſons qu'ils ſe forgent.
Non contens de les tondre, on voit qu'ils les égorgent.
Il ſera bientôt nuit, & vous êtes de loin;
Adieu. De cet enfant, ayez beaucoup de ſoin.
Je ne partirai point ſans lui rendre juſtice!

PIERROT.

Ecoutez, je ſçavons comme on paye un ſervice:
Si vous en uſez bien, à biau jeu biau retour.

COLINETTE.

N'allez point nous bailler d'iau-benite de Cour.
On dit qu'en ce lieu-là l'on fait ſemblant qu'on s'aime;
Et que promettre & tien, c'eſt quaſiment de même.

ESOPE.

Allez, je ſuis ſincére, & le ſuis en tout lieu.

PIERROT.

Adieu. Je vous quittons. Voici du monde.

ESOPE.

Adieu.

PIERROT.

Mordié, plus je le vois, moins je devine comme
On a mis tant d'esprit dans un si vilain homme.

SCENE IV.

DEUX COMEDIENS, ESOPE.

LE PREMIER COMEDIEN.

MONSIEUR, (car par le Ville on dit publiquement
Que vous ne voulez pas qu'on vous traite autrement;)
Choisis par notre Corps, nous faisons nos délices
De venir vous offrir ses très-humbles services.
Le soin de vos plaisirs conduit ici nos pas

ESOPE.

Etranger en ce lieu, je ne vous connois pas.
Qu'êtes-vous, s'il vous plaît? Votre mine est si haute,
Que peut-être en parlant ferois-je quelque faute.

LE II. COMEDIEN.

Comédiens. Bientôt nous vous ſerons connus.

ESOPE.

Comédiens ! Ho ! ho ! ſoyez les bien venus :
Vous donnez des plaiſirs dont je ſuis idolâtre.
Hé bien, qu'eſt-ce, Meſſieurs, comment va le Théâtre ?
Combien dans votre Troupe êtes-vous d'Acteurs ?

LE I. COMEDIEN.

Trop.
Lors que moins on y penſe il en vient au galop.

ESOPE.

Tant mieux. A bien jouer le grand nombre s'excite.

LE II. COMEDIEN.

Tant-pis. Car plus on eſt, plus la part eſt petite.

ESOPE.

La Scene eſt plus remplie, & chacun prend des ſoins.

LE II. COMEDIEN.

La Scene eſt plus remplie, & la bourſe l'eſt moins.
Pourpeu qu'en ce Métier on ait le vent en poupe,

Quinze Acteurs, bien choisis, font une bonne Troupe:
Suivant leur caractere ils ont tous de l'emploi;
Pour bien jouer son Rolle on ne s'attend qu'à soi;
Mais quand on est beaucoup, d'un même caractere,
Un Auteur en suspens ne sçait ce qu'il doit faire:
Sur qui que ce puisse être, où s'arrête son choix,
Pour en contenter un, il en chagrine trois;
Et s'il faut m'expliquer à dessein qu'on m'entende,
C'est un petit cahos qu'une Troupe si grande.

ESOPE.

Avez-vous des Auteurs dans cette Ville-ci?

LE II. COMEDIEN.

Oui, Monsieur.

ESOPE.

Bons?

LE II. COMEDIEN.

Eh, eh....

ESOPE.

J'entens. Couci, couci.
Malheur à qui s'en mêle, & n'en est pas capable:
S'il n'a l'art de charmer il n'est point excusable:

Le sévére Auditeur, pour un mot de travers,
Ne fait miséricorde à pas un de ses Vers :
Il est si délicat que pour le satisfaire,
Il faut du Merveilleux ou bien du Necessaire.
Qu'on n'ait point de Pain blanc ou en mange du bis :
De Velours, ou de Serge on se fait des habits ;
Parce qu'en quelque état que le destin nous range,
Il faut absolument qu'on s'habille & qu'on mange :
Mais, du consentement de cent Peuples divers,
Rien est moins nécessaire au Monde que des Vers ;
Et par cette raison, qui me semble équitable,
Les passablement bons ne valent pas le Diable.

LE II. COMEDIEN.

Nous représenterons, quand vous nous viendrez voir,
L'ouvrage le plus beau que nous puissions avoir.
A vous bien divertir toute la Troupe aspire.
Quel jour choisissez-vous ?....

ESOPE.

Je ne puis vous le dire.

LE II. COMEDIEN.

De grace...

ESOPE.

Je ne ſçai quand j'aurai le loiſir.

LE I. COMEDIEN.

Un jour dans la ſemaine eſt facile à choiſir :
Il nous eſt important d'avoir votre réponſe.

ESOPE.

Pourquoi ?

LE I. COMEDIEN.

Par la raiſon qu'il faut qu'on vous annonce.
Quand vous nous viendrez voir, plus de monde y viendra,
Que tout vaſte qu'il eſt notre Hôtel n'en tiendra :
Et comme un vrai Phenix, unique en votre eſpece,
Ce ſera pour vous voir plus que pour voir la Piéce.
J'en ſuis ſur.

ESOPE.

C'eſt-à-dire, à parler nettement,
Que c'eſt moi qui ſerai le divertiſſement :
Et pour aller au but où votre Troupe aſpire,
Vous tirerez l'argent, & moi je ferai rire.
Je veux de m'annoncer vous épargner le ſoin.
C'eſt un honneur trop grand, & dont je ſuis trop loin :

Il n'eſt que pour les Gens du plus ſublime étage ;
Et qui n'eſt rien du tout, doit au moins être ſage.
Nous avons en paſſant déchiffré les Auteurs :
Parlons un peu de vous. Eſtes-vous bons Acteurs ?
Je dis en général ſans déſigner perſonne.

LE II. COMEDIEN.

Oui, Monſieur, notre Troupe eſt vraiment aſſez bonne,
Non qu'on ſoit tous égaux, ne croyez pas cela :
Les uns ſont merveilleux, & les autres....

ESOPE.

Là, là.
Je vous entens. La Troupe en public étalée,
Eſt, à dire entre nous, Marchandiſe mêlée.
Ne vous figurez pas qu'en ne faiſant pas bien,
Vous ſoyez épargnés, vous qui n'épargnez rien :
Pour reprendre avec fruit les ſotiſes des autres,
Il faut avoir le ſoin de bien cacher les vôtres ;
Et ne pas follement s'expoſer à l'ennui,
De montrer ſes défauts en jouant ceux d'autrui.
Donnez-vous au Public force Piéces nouvelles ?

LE I. COMEDIEN.

Tous les mois.

Ou du moins qu'on fait passer pour telles.
Depuis neuf ou dix ans, & cela n'est pas beau,
Vos nouveautés, dit-on, n'ont plus rien de nouveau.
Qu'on annonce une Piéce, on promet des merveilles,
Qui de chaque Auditeur charmeront les oreilles:
Et quand pendant un mois on l'a prônée ainsi,
On rencontre souvent ce qu'on va voir ici.

LA MONTAGNE QUI ACCOUCHE.

LE bruit courut un jour qu'une haute Montagne,
Dans une heure accoucheroit:
Chacun se mit en campagne,
Pour voir l'enfant qu'elle auroit.
Mais ce Colosse affreux, dont l'orgueilleuse tête
Alloit jusques au Ciel défier la tempête,
Et de tous les Passans rendoit les yeux surpris;
Trompant des Spectateurs l'ardeur impatiente,

Après une longue attente,
Accoucha d'une Souris.

Vous ne pouvez nier, tout Acteurs que vous êtes,
Que ce que je dis là ne ſoit ce que vous faites.
Qui de vous, je vous prie, eſt le Complimenteur ?

LE I. COMEDIEN.

C'eſt moi, Monſieur.

ESOPE.

C'eſt vous ?

LE I. COMEDIEN.

Moi-même.

ESOPE.

Ergo, Menteur.
Celui qui fait l'Annonce, & qui taille & qui coupe,
Eſt ordinairement le menteur de la Troupe.
Il vaut mieux louer moins, & ne pas tant mentir.
A vous voir, toutefois je veux bien conſentir.
Mais quand j'irai chez vous, jouez, s'il eſt poſſible,

Ce que dans votre Troupe on a de plus risible:
Pour me laisser douter, fait comme je me voi,
Si l'on rit de la Piéce, ou si l'on rit de moi.
Il n'est point où je suis, de Tragique où l'on pleure.
Jouez-vous tous les jours?

LE II. COMEDIEN.

Oui, Monsieur.

ESOPE.

A quelle heure?

LE II. COMEDIEN.

Dans une heure au plus tard nous allons commencer.

ESOPE.

Voilà le vrai moyen de ne pas m'annoncer.
Messieurs, pour aujourd'hui je retiens une Loge.

LE I. COMEDIEN.

On n'aura pas le temps de faire votre éloge.

ESOPE.

Et m'en peut-on faire un à moins qu'il ne soit faux?
Que l'on n'ait pas le temps de compter mes défauts,
Cela suffit.

LE II. COMEDIEN.

Et quoi, vous êtes inflexible ?

ESOPE.

A vous ſervir ailleurs je ferai mon poſſible :
Adieu. Je vois des gens, que j'ai mis en courroux,
Que je veux débaucher pour les mener chez vous.

SCENE DERNIERE.

ESOPE, LEARQUE, EUPHROSINE, AGENOR, DORIS.

ESOPE.

Ça, je ſuis ravi de nous voir tous enſemble :
Parlons de bonne foi ſur ce qui nous aſſemble.
Monſieur le Gouverneur, quel eſt votre deſſein ?

LEARQUE.

De vous donner ma Fille.

ESOPE.

Et quand ?

LEARQUE.

Demain.

EUPHROSINE.

Demain!

Mon Pere, à mon égard, montrez-vous moins
sévére;
Monsieur en use mieux, il consent qu'on differe;
Ma priere le touche & rien ne vous émeut!

ESOPE.

Hé bien donc, à demain, puisque Monsieur le
veut.

AGENOR.

Ne vous en flatez point, si vous n'avez envie
De m'arracher ensemble Euphrosine & la vie.
Je vois où je m'expose, & sçai votre credit;
Il n'est rien, là-dessus, que je ne me sois dit:
Crésus ne voit, n'entend, n'agit que par vous-
même;
Mais qu'ai-je à redouter si je perds ce que j'aime?
Et que peut-il me faire avec tout son pouvoir,
Qui soit pis que ma rage, & que mon desespoir?
Monsieur le Gouverneur m'a promis Euphrosine;
Et ce n'est plus à lui le bien qu'il vous destine.
J'ai reçû sa parole, & je m'y suis fié.

LEARQUE.

Il est vrai, mais Monsieur est privilegié.

ESOPE.

Voyons donc, s'il vous plaît, quel eſt mon privilége.
Suis-je plus beau? mieux fait? noble? riche? enfin, qu'ai-je?
Parlez.

LEARQUE.

N'êtes-vous pas Favori de Créſus?

ESOPE.

Peut-être que demain je ne le ſerai plus:
Et comme la Faveur n'eſt qu'un éclair qui brille,
Qui paſſe rarement dans la même famille,
Elle a, quand elle change, un retour ſi cuiſant,
Que la Faveur paſſée eſt un malheur préſent.
Agenor eſt bien fait, & votre Fille eſt belle;
L'un eſt né Gentilhomme, & l'autre Demoiſelle;
J'ai fait de leur amour un ſévére examen;
Ce ſont les plus beaux feux que puiſſe unir l'Hymen:
Et je n'ai feint d'aimer, & de nuire à leur flamme,
Que pour approfondir ce qu'ils avoient dans l'ame.
Il me feroit beau voir, chargé comme un Atlas,
Faire le ſoupirant pour de jeunes appas!

Le ſeul âge inégal rend l'hymen miſerable ;
Et ſi vous en doutez, écoutez cette Fable.

L'HOMME, ET LES DEUX FEMMES.

UN Homme des plus inſenſez,
A quarante-cinq ans, le cœur rempli de flammes,
S'aviſa d'épouſer deux Femmes :
Pour le faire enrager une c'étoit aſſez.
L'une avoit ſoixante ans, & l'autre vingt & quatre ;
Toutes deux à l'envi le vouloient à leur goût ;
Et ſouvent c'étoit à ſe battre
A qui mieux en viendroit à bout.
Pour le faire à leur badinage
L'une & l'autre n'oublioit rien :
La Vieille ſouhaitoit qu'il parût de ſon âge ;
La jeune auroit voulu qu'il eût été du ſien.
Tous les matins ſous un prétexte honnête
De montrer leur amour par de petits devoirs,
Chacune en le peignant, arrachoit de ſa tête
L'une les cheveux blancs, l'autre les cheveux noirs.

Enfin chauve & pelé, ſa préſence importune
Le rendit par-tout odieux.
Pour combler un Hymen de joye & de fortune,
Il faut l'aſſortir un peu mieux :
Il étoit trop jeune pour l'une,
Et pour l'autre il étoit trop vieux.

Monſieur le Gouverneur, vous me devez entendre.

LE ARQUE.

J'accepte avec plaiſir Agenor pour mon Gendre :
Votre approbation en augmente le prix.

AGENOR.

Je ne puis dire un mot, tant vous m'avez ſurpris !
Monſieur, c'eſt juſtement que chacun vous renomme :
Je doute que la Terre ait un plus honnête homme.

EUPHROSINE *à Eſope.*

Vous voyez mes raiſons pour ne vous point aimer ;
Mais je n'en ai pas moins pour vous bien eſtimer :
Je m'en fais un devoir que rien ne peut enfreindre.

ESOPE *à Doris.*

Vous, qui du Chat-huant n'avez plus rien à craindre....

DORIS.

Oh, Monsieur, contre moi n'ayez point de courroux;
Tout le monde eût pensé ce que j'ai dit de vous.

ESOPE.

Fort bien. C'est s'excuser d'une belle maniere!
N'importe oublions tout, rendons la joye entiere.
Loin de mettre un obstacle à vos justes désirs,
Je veux faire aux chagrins succeder les plaisirs:
C'est, en Ami sincére, à quoi je m'étudie.
Commençons dès ce soir par voir la Comédie:
Et pendant la faveur dont m'honore le Roi,
Qu'aucun, avec raison, ne se plaigne de moi.

Fin du cinquiéme & dernier Acte.

ESOPE
A LA COUR.
COMÉDIE HEROIQUE.

A MADAME

MADAME DE VILLEQUIERE.

MADAME,

Voici les derniers hommages d'un Auteur que vous avez honoré de votre eſtime pendant ſa vie, & de vos

regrets à ſa mort : & je ne ſçaurois rien faire de plus glorieux pour ſa mémoire, que de remplir ſes ſouhaits en exécutant le deſſein qu'il avoit formé, de mettre ſous l'honneur de votre protection, MADAME, celui de tous ſes Ouvrages qu'il en eût cru le moins indigne, s'il avoit eu le temps d'y donner toute ſa perfection. C'eſt donc Eſope qui cherche à paroître ſous un auſſi beau Nom que le vôtre, pour faire, s'il eſt poſſible, un peu oublier ſa laideur. A qui pouvoit-il mieux conſacrer ſes maximes de vertu qu'à une Femme ſi vertueuſe ? Quelle plus juſte preuve de toute ſa morale que toute votre conduite ? Et qui peut mieux enfin autoriſer ſes Fables à la Cour, que vous, MADAME, qui en êtes & l'ornement & l'exemple ? Ne m'allez-vous point déja impoſer ſilence, Vous, MADAME, qui n'avez à la fin accepté qu'à de ſi rigoureuſes loix l'hommage que feu Monſieur Bourſault avoit pris la liberté de vous deſtiner ? Je vous avoue que

je ne pûs alors m'empêcher de murmurer un peu de cette modeſtie que j'avois admirée tant de fois ; & que je vous trouvai bien injuſte, d'être ſi ennemie des louanges & de les mériter ſi bien. Sans vous, MADAME, ſans vos défenſes, que n'aurois-je pas dit de ce Mérite encore ſuperieur à votre Rang ; de cette grandeur d'Ame qui vous éléve ſi fort au-deſſus de votre Sexe ; de cette Beauté ſi éclatante, & en même temps ſi modeſte, qui ne veut inſpirer que du reſpect ; de cette Majeſté répandue ſur toute votre Perſonne, ſur toutes vos actions ; de cette douceur prévenante ; de cette aimable égalité qui vous gagne tous les cœurs ; de cette bonté naturelle qui laiſſe un ſi libre accès à tous ceux qui y ont recours ; de cette pénétration d'eſprit ; de cette élevation de ſentimens ; de ce diſcernement ſi juſte ; de cette ſolidité ſi rare..... Mais pourquoi faut-il retenir mon zéle ? Eſt-ce ma faute, MADAME, s'il me tra-

hit malgré moi ? Eſt-il ſi facile de ne pas s'oublier auprès de vous ? Et en faveur de tant de reſpect, ne me paſſerez-vous point un peu de déſobeïſſance ? Que vous ai-je dit au prix de tout ce que j'aurois à vous dire, au prix de tout ce que je reſſens ? L'effort que je me fais pour me taire eſt encore aſſez grand pour mériter que vous m'en teniez un peu compte, & que vous daigniez accepter les témoignages reſpectueux & ſincéres de la profonde vénération avec laquelle je ſuis,

MADAME,

Votre très-humble & très-obéïſſante ſervante,
M. MILLEY BOURSAULT.

AVIS

AVIS AU LECTEUR.

ON n'a pas donné cet Ouvrage au Public comme une Piéce fort exacte dans toutes les régles du Théâtre, mais comme d'excellens traits de morale, & de parfaitement beaux Vers qu'avoit composés feu Monsieur Boursault, en attendant qu'il y donnât lui-même tout le jeu & toute la liaison qui y étoient nécessaires. La mort l'a empêché d'y mettre la derniere main: & c'est ce qui y a laissé quantité d'endroits, ausquels il n'eût pas manqué de donner toute une autre forme. On sçait assez quel étoit son heureux génie & sa facilité à mettre ses Ouvrages dans le point qu'il faut pour plaire: & cela suffit pour le justifier, & pour faire passer les bons esprits sur tout ce qui a arrêté les esprits critiques & difficiles. On ne dit rien ici de plus ni sur l'Ouvrage, ni sur l'Auteur, dont le Public connoît tout le mérite; on avertit seulement que la troisiéme Scene du troisiéme Acte

n'eſt imprimée avec des guillemets, que parce qu'on ne la joüe pas ſur le Théâtre; n'y étant pas tout-à-fait convenable. Il faut pourtant avouer que cette Scene eſt très-bonne en ſoi: & que le motif ſur lequel Eſope preſſe ſon Athée de croire, s'il n'eſt pas bien convainquant, eſt du moins très-raiſonnable. Il ne s'agiſſoit pas ici de convaincre un Philoſophe ſur l'exiſtence des Dieux; mais de combattre dans un Courtiſan un défaut commun à la Cour, de n'y pas croire grand' choſe: Or il eſt conſtant que la plûpart des gens de ce caractere ne doutent pas avec fondement, mais ſeulement par libertinage, & parce qu'ils veulent douter, & qu'ils n'enviſagent la mort que comme fort éloignée. L'experience fait aſſez voir que rien au monde n'eſt plus foible dans le péril & à la vûë d'une mort prochaine, que la plûpart de ces Eſprits forts: C'en eſt aſſez pour autoriſer Eſope à leur faire des reproches, de ce qu'ils ne veülent pas croire dans leur vie ces mêmes Dieux qu'ils invoquent à la mort.

PROLOGUE.

UN PETIT GENIE.

QUE direz-vous, Meſſieurs, à moins d'être indulgens,
De voir d'abord paroître un marmot ſur la Scene ?
Eſt-il à préſumer que je vaille la peine
D'amuſer tant d'honnêtes gens ?
Au bonheur d'être grand j'aurois tort de prétendre ;
C'eſt un bien qui m'eſt interdit :
L'Auteur pour ſon génie ayant voulu me prendre,
Se faut-il étonner que je ſois ſi petit ?

Je laiſſe aux grands eſprits à choiſir dans l'Hiſtoire
Des événemens de grand poids ;
C'eſt un ſi vaſte champ que le champ de la Gloire,
Qu'on y peut arriver par differens endroits.
Les Grecs & les Romains ont épuiſé les veilles

Des Racines & des Corneilles :
Moliére a critiqué les habits & les mœurs ;
Et je ſouhaiterois, avec l'aide d'Eſope,
Pouvoir déraciner des cœurs
Les vices qu'on y développe.

» Quel petit génie eſt-ce là ?
Diront ceux qui ſont las des Fables :
» Pour qui nous croit-il prendre en debitant cela,
Pour qui ? Pour des gens raiſonnables ;
Pour des gens de bon goût, qui loin d'être l'appui
Des impertinences d'autrui,
Sont ravis de les voir pour s'empêcher d'en faire.
Les plus judicieux conſeils
A nous porter au bien ſervent moins d'ordinaire
Que les fautes de nos pareils.

Ne vous attendez pas à des éclats de rire
Dans ce qu'on va repréſenter :
L'intention de la Satyre
Eſt d'inſtruire & non de flater.
Quoique depuis Eſope, il plaiſe aux Deſtinées
Avoir fait écouler plus de deux mille années,
(Ou la Chronologie a tort ;)

Tous les Hommes étant des Hommes,
Ceux des siécles passés & du temps où nous sommes
Ont toujours eu quelque rapport.

Si quelqu'un par hazard d'un mauvais caractére
S'y trouve si bien peint qu'il soit presque parlant;
Il ne tient qu'à lui de bien faire,
Il ne sera plus ressemblant.

Je ne vous dis rien de l'ouvrage;
S'il mérite votre suffrage,
Sans vous le demander il est sûr de l'avoir.
Mon but, en le faisant, fut l'honneur de vous plaire:
C'est le plus digne salaire
Que j'en puisse recevoir.

Fin du Prologue.

PERSONNAGES.

CRESUS, Roy de Lydie.
ESOPE, Miniſtre d'Etat.
TIRRENE, } Du Conſeil de Créſus; ſe-
TRASIBULE, } crets ennemis d'Eſope.
IPHIS, Favori diſgracié.
ARSINOE, Princeſſe, Parente & Maitreſſe de Créſus.
LAIS, Confidente d'Arſinoé.
PLEXIPE, fade Courtiſan.
RHODOPE, Maitreſſe d'Eſope.
LEONIDE, Eſclave de Thrace, Mere de Rhodope.
IPHICRATE, vieux Général d'Armée.
CLEON, jeune Colonel.
M. GRIFFET, Financier.
ATIS, Capitaine des Gardes de Créſus.
LICAS, Domeſtique d'Eſope.
GARDES.

La Scene eſt à Sardis, Ville Capitale de Lydie.

ESOPE
A LA COUR,
COMÉDIE HEROIQUE.

ACTE PREMIER.
SCENE PREMIERE.
TIRRENE, TRASIBULE.

TIRRENE.

NON, je ne puis garder plus longtemps le ſilence :
Ma haine pour Eſope a trop de violence.
Créſus infatué d'un objet ſi hideux,

Le voyant de retour nous néglige tous deux.
Notre zéle eſt ſuſpect, quelque pur qu'il puiſſe être:
De l'eſprit de ce Prince il s'eſt rendu le maître:
Pour l'obſeder lui ſeul il l'éloigne de nous:
Et prêt à l'abîmer vous héſitez.

TRASIBULE.

Moi?

TIRRENE.

Vous.

Quel ſujet vous oblige à différer ſa perte?
Prenons l'occaſion qui nous en eſt offerte.
Nous avons de ſa fourbe un fidéle témoin,
A détromper Créſus appliquons notre ſoin.
Qu'attendez-vous?

TRASIBULE.

J'attens que nous lui voyons faire
Ce qu'avant ſon voyage il faiſoit d'ordinaire.
Ebloui d'un Tréſor, qu'il ne pouvoit trop voir,
Il l'alloit viſiter le matin & le ſoir.
Ne le détournons point de ſa premiere route;
Et craignons qu'en ce lieu quelqu'un ne nous écoute.
Des Etats de Créſus ayant fait tout le tour,
Avec un bien immenſe il en eſt de retour.

Et ſon Tréſor groſſi groſſira la tempête
Qui demain au plus tard, doit écraſer ſa tête.
Soyez dans votre haine auſſi ferme que moi,
Et croyez....

TIRRENE.

Parlez bas : il vient avec le Roy.
Du retour de ce traître il a l'ame charmée.

SCENE II.

CRESUS, TIRRENE, TRASIBULE ESOPE, IPHIS, SUITE.

CRESUS *à Tirrene & à Traſibule.*

TRouvez-vous au Conſeil à l'heure accoutumée.
Allez. Demeure Eſope. Et vous, Iphis, ſortez.

IPHIS.

Eh ! Seigneur, ſe peut-il qu'après tant de bontez ?

CRESUS.

Mon ordre eſt une Loi ; c'eſt moi qui vous l'annonce :
Sortez. Je ne veux point d'inutile réponſe.

IPHIS.

Si mon zéle....

Le voyant de retour nous néglige tous deux.
Notre zéle eſt ſuſpect, quelque pur qu'il puiſſe être:
De l'eſprit de ce Prince il s'eſt rendu le maître:
Pour l'obſeder lui ſeul il l'éloigne de nous:
Et prêt à l'abîmer vous héſitez.

TRASIBULE.

Moi?

TIRRENE.

Vous.

Quel ſujet vous oblige à différer ſa perte?
Prenons l'occaſion qui nous en eſt offerte.
Nous avons de ſa fourbe un fidéle témoin,
A détromper Créſus appliquons notre ſoin.
Qu'attendez-vous?

TRASIBULE.

J'attens que nous lui voyons faire
Ce qu'avant ſon voyage il faiſoit d'ordinaire.
Ebloui d'un Tréſor, qu'il ne pouvoit trop voir,
Il l'alloit viſiter le matin & le ſoir.
Ne le détournons point de ſa premiere route;
Et craignons qu'en ce lieu quelqu'un ne nous écoute.
Des Etats de Créſus ayant fait tout le tour,
Avec un bien immenſe il en eſt de retour.

Et ſon Tréſor groſſi groſſira la tempête
Qui demain au plus tard, doit écraſer ſa tête.
Soyez dans votre haine auſſi ferme que moi,
Et croyez....

TIRRENE.

Parlez bas : il vient avec le Roy.
Du retour de ce traître il a l'ame charmée.

SCENE II.

CRESUS, TIRRENE, TRASIBULE ESOPE, IPHIS, SUITE.

CRESUS *à Tirrene & à Traſibule.*

TRouvez-vous au Conſeil à l'heure accoutumée.
Allez. Demeure Eſope. Et vous, Iphis, ſortez.

IPHIS.

Eh ! Seigneur, ſe peut-il qu'après tant de bontez ?

CRESUS.

Mon ordre eſt une Loi ; c'eſt moi qui vous l'annonce :
Sortez. Je ne veux point d'inutile réponſe.

IPHIS.

Si mon zéle....

CRESUS.

Je hais les discours superflus.
Iphis, sortez, vous dis-je, & ne me voyez plus.

SCENE III.

CRESUS, ESOPE.

CRESUS.

POUR toi, mon cher Esope, il faut que je t'avoue,
Que de ton équité tout le monde se loue.
Il n'est grands ni petits des endroits d'où tu viens,
Qui ne fassent des vœux pour mes jours & les tiens.
Après avoir été par l'ordre de ton Prince,
Réformer les abus de Province en Province,
Il ne te restoit plus qu'à hâter ton retour,
Pour venir réformer les abus de ma Cour.
Rends les vices affreux à tout ce que nous sommes;
Tous les hommes en ont, & les Rois sont des hommes.
Le Ciel qui les choisit les éléve assez haut
Pour faire voir en eux jusqu'au moindre défaut.
Loin de flater les miens dans ce degré suprême,
A corriger ma Cour, commence par moi-même:

Régle ce que je dois ſuivant ce que je puis ;
Et rends-moi digne, enfin, d'être ce que je ſuis.

ESOPE.

Seigneur, vous obéir eſt ma plus forte envie :
C'eſt à vous que mon zéle a conſacré ma vie :
Mais dans l'heureux état où vos bontés m'ont mis,
Ne me commandez rien qui ne me ſoit permis.
Il eſt beau qu'un Monarque auſſi grand que vous l'êtes,
Pour s'immortaliſer faſſe ce que vous faites :
Qu'au gré de la juſtice il régle ſon pouvoir ;
Et qu'exempt de défauts il ait peur d'en avoir.
Mais ſi vous en aviez, quel homme en votre Empire
Seroit aſſez hardi pour oſer vous le dire ?
Ce n'eſt point pour les Rois qu'eſt la ſincérité.
Tout ſe farde à la Cour juſqu'à la vérité.
L'encens fait un plaiſir dont l'ame extaſiée
Jamais juſqu'à ce jour ne s'eſt raſſaſiée ;
Et l'on étale aux Rois d'un plus tranquille front
Les vertus qu'ils n'ont pas que les défauts qu'ils ont.

CRESUS.

Et c'eſt, mon cher Eſope, à quoi, s'il eſt poſſible,

Tu me dois empêcher d'avoir le cœur ſenſible.
Quel Monarque a-t-on vu, pendant qu'il a régné,
Qui de mille vertus ne fût accompagné ?
Les Rois qui ſur ma tête ont tranſmis la Couronne,
Ont eu, quand ils régnoient, tous les noms qu'on me donne ;
Et ceux, après ma mort, qui me ſuccederont,
Les auront à leur tour pendant qu'ils régneront.
Par-là je m'apperçois, ou du moins je ſoupçonne
Qu'on encenſe la place autant que la perſonne ;
Qu'on me rend des honneurs qui ne ſont pas pour moi ;
Et que le Trône enfin l'emporte ſur le Roi.
Si tu veux que ta foi ne me ſoit point ſuſpecte,
Ne ſouffre dans ma Cour nul flateur qui l'infecte.
L'équité qui par-tout ſemble emprunter ta voix,
Eſt ce qu'on s'étudie à déguiſer aux Rois.
Pour me la faire aimer, fais-la moi bien connoître ;
Je t'en prie, en ami ; je te l'ordonne, en Maître.
Je ſuis jeune, & peut-être aſſez loin du tombeau ;
Mais que ſert un long régne, à moins qu'il ne ſoit beau ?

De ton zéle pour moi, donne-moi tant de marques,
Que je reſſemble un jour à ces fameux Monarques,
Qui pour veiller, défendre, & régir leurs Etats,
En ſont également l'œil, l'eſprit & le bras.
Guide mes pas toi-même au chemin de la Gloire.

ESOPE.

Les Rois preſque toujours y vont par la victoire:
Leurs plus nobles travaux ſont les travaux guerriers.
Eh! quel Prince a-t-on vû plus couvert de lauriers!
Après avoir deux fois vû Samos dans vos chaînes,
Vaincu cinq Rois voiſins, & fait trembler Athénes,
Pour en vaincre encore un, qui les ſurpaſſe tous,
Vous n'avez plus, Seigneur, à ſurmonter que vous.
Sans être conquerant, un Roy peut être Auguſte.
Pour aller à la gloire, il ſuffit d'être juſte.
Dans le ſein de la paix faites de toutes parts
Diſpenſer la Juſtice & fleurir les beaux Arts;
Proteger votre Peuple autant qu'il vous révére,
C'eſt en être, Seigneur, le véritable Pere;

Et Pere de ſon Peuple eſt un titre plus grand
Que ne le fut jamais celui de Conquerant.
Je vous parle, Seigneur, en ſerviteur fidéle.

CRESUS.

Eh! qui ſçait mieux que moi la grandeur de ton zéle?
Pourſuis. N'interromps point des avis ſi prudens:
Et des ſoins du dehors paſſe à ceux du dedans.
Examine ma Cour, & n'y ſouffre aucun vice:
Bannis-en les abus: chaſſes-en l'injuſtice:
Ta bonté pour le Peuple a pris des ſoins ſi grands....

ESOPE.

Que le Peuple & la Cour, Seigneur, ſont différens!
Quoiqu'on nomme le Peuple un Monſtre à pluſieurs têtes,
Si les uns ſont groſſiers, les autres ſont honnêtes.
Dans les moins délicats j'ai trouvé tant de foi,
Qu'une ſeule parole eſt pour eux une Loi.
La Cour, en apparence, a bien plus de juſteſſe:
C'eſt le ſéjour de l'art & de la politeſſe:
Mais combien de chagrins y faut-il eſſuyer;
Et ſur quelle parole oſe-t-on s'appuyer:
Tout rares qu'ils y ſont, les amis s'embarraſſent:

Tels voudroient s'étouffer que l'on voit qui s'embraſſent :
Pour un dont la vertu trouve un heureux deſtin,
Mille vont à leur but par un autre chemin :
L'un qui pour s'élever n'a qu'un foible mérite,
Sous un dehors zélé cache un cœur hypocrite :
L'autre met ſon étude à vous donner des ſoins,
Quand il ſçait que vos yeux en ſeront les témoins :
Celui-ci fait du jeu ſa capitale affaire :
Cet autre en plaiſantant devient ſexagenaire :
Et l'on arrive ainſi preſqu'en toutes les Cours
D'un pas imperceptible à la fin de ſon cours.
On eſt ſi diſſipé, qu'avant que de connoître
Ce que c'eſt que d'être homme, on y ceſſe de l'être :
Et ceux qui de leur temps examinent l'emploi,
Trouvent qu'ils ont vécu ſans qu'ils ſçachent pourquoi.

CRESUS.

Je reconnois ma Cour, je ne puis te le taire,
Au fidéle tableau que tu me viens de faire :
Mais un trait important que tes ſoins ont omis,
Un Roy ne ſçait jamais s'il a de vrais amis.

De tant de Courtisans, qui toujours sur mes traces
N'accompagnent mes pas que pour avoir des graces,
Je ne puis distinguer au rang où je me voi
Ceux qui m'aiment pour eux ou qui m'aiment pour moi.
Je voudrois quelquefois, pour sçavoir si l'on m'aime,
Pendant un mois ou deux me voir sans Diadême :
Et dans mon premier rang être ensuite remis
Pour ne me plus méprendre au choix de mes amis.
Que sçai-je qui me flate ou qui me rend justice ?
Je ne dis pas un mot, que chacun n'applaudisse :
Et si l'on prevoyoit ce que je dois penser,
On m'applaudiroit même avant de m'énoncer.
Je confonds le faux zéle avec le véritable.

ESOPE.

Permettez-moi, Seigneur, de vous dire une Fable.
Jamais la vérité n'entre mieux chez les Rois
Que lors que de la Fable elle emprunte la voix.

LE LION, L'OURS, LE TIGRE & la Panthére.

FABLE.

PAr cent fameux exploits un Lion renommé
Ayant ſçû d'un vieux Cerf, qu'il connoiſſoit fidéle,
Que ſouvent tels & tels dont il étoit charmé
Payoient ſes bontés d'un faux zéle,
En voulut par lui-même être mieux informé.
Il fait venir un Tigre, un Ours, une Panthére,
Apres à la curée, & qui ſans héſiter,
Quand de quelque déſordre ils pouvoient profiter,
De la peine d'autrui ne s'inquiétoient guére.
» Mes Amis, leur dit-il, à qui j'ai ſi ſouvent
» Confié le ſoin de ma gloire,
» Je crois, ſans me flater d'un eſpoir décevant,
» Avoir un ſûr moyen de vivre dans l'Hiſtoire.
Alors faiſant ſemblant d'être encor dans l'erreur
Et d'ignorer leur artifice,
Il leur propoſe une injuſtice
Dont lui-même avoit de l'horreur.
» Peſez bien, leur dit-il, ce que je vous propoſe,
» Et ſur-tout que ma gloire aille avant toute choſe,

» Je n'ai rien de plus important.
» Ce que vous proposez est juste & nécessaire,
Répond tout d'une voix la troupe mercenaire ;
» Et rien ne le fut jamais tant.
» Pensez-y deux fois plûtôt qu'une,
Reprit doucement le Lion ;
» Et si je vous suis cher, ayez soin de mon nom :
» Les Rois ont moins besoin d'augmenter leur fortune,
» Que de voir croître leur renom.
» Seigneur, répond encore la bande insatiable,
» Quelque dessein que vous ayez,
» Pour rendre une chose équitable,
» Il suffit que vous la vouliez.
» Dangereux Conseillers, Adulateurs infâmes,
Dit le Lion terrible en élevant sa voix ;
» Je trouve de si basses ames
» Indignes d'approcher des Rois.
» Fuyez loin de moi, troupe avide,
» Qui des foibles Agneaux & du Chevreuil timide
» Etes si justement l'effroi :
» C'est votre intérêt qui vous guide,
» Ce n'est point la gloire du Roi.
D'un exil éternel ayant puni l'audace

De leurs conſeils pernicieux,
Il menaça de la même diſgrace
Les Animaux qui briguérent leur place,
S'ils ne la rempliſſoient pas mieux.

Une mémorable victoire
Que ſur trois Léopards il eut le même jour;
A l'éclat de ſa vie ajoûta moins de gloire
Que de s'être défait de ces peſtes de Cour.

Pour expliquer l'Enigme & dévoiler l'Emblême,
Croyez-vous qu'un Monarque auſſi grand que vous même
Ne fît pas une belle & louable action
D'imiter quelquefois l'adreſſe du Loin?
De ce trait d'équité plus que d'une Victoire
Vos ſujets dans leur cœur garderoient la memoire;
Et ceux qui ſont admis dans le Conſeil des Rois,
En donnant leur avis y penſeroient deux fois.
Peut-être m'expliquai-je avec trop de franchiſe.
C'eſt une liberté que vous m'avez permiſe.
Je ne ſçai ce que c'eſt que de rien déguiſer.

CRESUS.

Qui ne m'offenſe point ne doit point s'excuſer.
Charmé de tes avis, pénétré de ton zéle,
Et par tant de raiſons ſûr que tu m'es fidéle,
Je confie à ta foi comme deux grands dépôts,
Et les ſoins de ma gloire, & ceux de mon repos.
D'Iphis, qui s'eſt lui-même attiré ſa diſgrace,
De l'orgueilleux Iphis je te donne la place.

ESOPE.

A moi, Seigneur?

CRESUS.

Sur qui puis-je jetter les yeux
Qui me ſoit plus fidéle, & qui me ſerve mieux?
Qui peut plus ſagement gouverner mes finances
Que toi qui fuis le bien & qui hais les dépenſes?
En quelle occaſion les peux-tu diſſiper?
Eſt-ce au ſuperbe train que tu fais équiper?
Pour contenter ton goût de diverſes manieres
Te voit-on dépeupler les Airs & les Rivieres?
Et pour éterniſer tes deſſeins faſtueux
Encherir ſur ton Maître en Palais ſomptueux?
Loin qu'un zéle ſi pur ait rien que j'appréhende,
Sur quoi que ce puiſſe être où mon pouvoir s'étende,

Récompenſes, honneurs, charges, bienfaits, emplois,
Tu peux de toute choſe ordonner à ton choix;
A ta fidelité tout entier je me livre.
Arſinoé qui vient m'empêche de pourſuivre;
J'ai depuis quelques jours quelques ſoupçons légers
D'où viennent ſes froideurs pour deux Rois étrangers.
Peut-être je me trompe; & qui ſoupçonne doute:
Elle prend tes avis, te conſulte, t'écoute;
Sans trahir ſon ſecret, ni bleſſer ton devoir,
Si mon repos t'eſt cher, tâche de le ſçavoir.

SCENE IV.

ARSINOE, ESOPE, LAIS.

ARSINOE.

QUoi! le Seigneur Eſope en croit donc être quitte,
Pour m'avoir en paſſant daigné rendre viſite;
Et ſon zéle ſe borne à me voir une fois
Après s'être éclipſé pendant cinq ou ſix mois?

Quoique pour lui parler tout le monde l'aſſiége,
Mon Sexe & ma naiſſance ont quelque privilege.
Quand j'eſtime quelqu'un je le vois plus ſouvent.

ESOPE.

Vos bienfaits dans mon cœur ſont gravés trop avant
Pour ne pas avouer, ſi je ſuis quelque choſe,
Que vous ſeule aujourd'hui vous en êtes la cauſe.
Le poſte où je me vois, n'eſt-il pas votre don?
Et cependant, Madame, à quoi vous ſuis-je bon?
Ne puis-je à votre gloire être d'aucun uſage?

ARSINOE.

A quoi m'étiez-vous bon avant votre voyage?
J'écoutois vos avis eſtimés de chacun.

ESOPE.

Vous les écoutiez tous, & n'en ſuiviez aucun.

LAIS.

Il a raiſon, Madame; & je ne puis m'en taire.
Vous n'avez pas au monde un Ami plus ſincére.
Il ne donne jamais que d'utiles avis;
Et vous auriez bien fait de les avoir ſuivis.

ARSINOE.

Il me prenoit peut-être, en de méchantes heures;
Ou mes raiſons, Lais, me ſembloient les meilleures.

LAIS.

Je ne ſçai ; mais enfin vous avez des appas
Qu'on auroit mis en œuvre au lieu qu'ils n'y
ſont pas ;
Vous ſeriez mariée, & contente.

ARSINOE.

Peut-être ;
Lorſque je le voudrai, ne le puis-je pas être ?

LAIS.

Oui, ſans doute, & choiſir dans le rang le plus
haut ;
Mais vous l'auriez été deux ou trois ans plutôt.
La jeuneſſe eſt, Madame, une ſaiſon bien chere ;
Et les momens qu'on perd ne ſe recouvrent guére.
Quelque beau petit Prince, au Trône deſtiné,
Pour aller à la gloire, auroit l'heur d'être né ;
Et c'eſt pour un Etat un bien ſi néceſſaire,
Qu'on l'aimeroit mieux fait, que d'être encore à
faire.

ARSINOE.

Ces plauſibles raiſons pour le bien des Etats
Souvent avec le cœur ne s'accommodent pas.
J'aime mieux un Epoux qui m'aime & qui me
plaiſe,
Que le Trône d'Argos & que celui d'Epheſe.

Sans en ſçavoir la cauſe un mouvement ſecret
Me fait de ma Patrie éloigner à regret.
Il me ſemble qu'ailleurs je ſerai transplantée.

ESOPE.

Vous, Madame? Par-tout vous ſerez reſpectée.
En quelque lieu du monde où l'on vous puiſſe voir,
Vous aurez ſur les cœurs un abſolu pouvoir:
Argos pour le mérite a de l'idolâtrie;
Et de tous vos pareils le Trône eſt la Patrie.
Vous ſeriez Etrangére en un degré plus bas.

LAIS.

L'amour ſeul du pays ne vous arrête pas:
Pour monter ſur un Trône il n'eſt rien qu'on ne quitte.
Parlons juſte. Créſus eſt d'un ſi haut mérite.....

ARSINOE.

Lais!

LAIS.

Seroit-ce un mal qu'un ſi grand Roy vous plût?
C'eſt un Prince accompli, ſi jamais il en fut,
Que dans tous ſes projets accompagne la gloire;
Et qui ſemble à ſa ſuite enchaîner la victoire.
Le Roy d'Argos eſt laid: Celui d'Ephéſe eſt vieux;

Ne

Ne diſſimulons point, Créſus vous ſiéroit mieux.
Comme il eſt jeune & beau, vous êtes jeune & belle :
Et vous ſeriez un couple à ſervir de modéle.
Vous voyez que je ſonge à vous fixer ici.

ARSINOE.

Hé ! qui t'a commandé de t'expliquer ainſi ?

LAIS.

Quand je puis obliger ma joye eſt aſſez grande
Pour n'attendre jamais que l'on me le commande.
Lui comblé de vertus, vous brillante d'appas,
Cet Hymen à tous deux ne vous déplairoit pas.
Qui pourrez-vous trouver, vous & lui qui vous vaille ?

ESOPE.

Je réponds du ſuccès pour peu que j'y travaille ;
Madame, obligez-moi de me le commander.
Votre gloire eſt d'un prix à ne point hazarder :
Et je vous dois aſſez pour oſer vous promettre
Que me la confier ce n'eſt point la commettre.
Eſt-il un ſort plus beau que d'aſſervir trois Rois !
Croyez-moi, hâtez-vous de choiſir un des trois.
L'ordinaire deſtin des Beautés difficiles,
Eſt d'avoir des retours de chagrins inutiles :

Qui ne veut point d'un bien quand il le peut avoir,
Ne l'a pas quand il veut, comme vous allez voir.

LE HE'RON ET LES POISSONS.

FABLE.

IL me ſemble avoir lû dans beaucoup de Volumes
Que lors qu'on veut trop prendre, on eſt ſoi-même pris.
Un Héron glorieux de voir que de ſes plumes
On faiſoit pour les Rois des aigrettes de prix,
Ne trouvoit dans les eaux, hors la Perche & la Truite,
Aucun autre Mets qui lui plût:
Brochet, Carpe, Tanche, & la ſuite
Etoient pour ſon goſier des Poiſſons de rebut.
Un jour d'Eté dès les quatre heures
Que le poiſſon rentre en ſes trous,
Les plus jolis Brochets, les Carpes les meilleures,
A ſa diſcrétion ſe livroient preſque tous;
Mais ce n'eſt pas là ce qu'il cherche;
N'ayant pas ſi matin l'appetit bien ouvert,
Et ne voyant Truite ni Perche,

Il ne fit pas ſemblant d'avoir rien découvert.
Sept heures ſonnent ; huit ; & ſon appetit s'ouvre ;
Alors dans la Riviere il fait divers plongeons :
Et pour tout bien il ne découvre
Qu'une Ecreviſſe & deux Goujons.
Pour un Oiſeau ſi vain, une ſi mince proye
Loin de le contenter redoubla ſon dédain.
Cependant le temps paſſe, & durant qu'il tournoye,
L'exercice augmente ſa faim.
Qui le croiroit ? Le Héron difficile,
Qui mépriſa tant de ſi beau Poiſſon,
Sur le Midi fatigué, las, débile,
Fut bien heureux d'avoir un Limaçon.

Du Héron dédaigneux la peinture naïve
Ne vous expoſe rien qui tous les jours n'arrive ;
Des Amans les mieux faits & les plus vertueux,
Une fille à ſeize ans ſouffre à peine les vœux :
Son orgueil en rebute autant qu'il s'en préſente,
Et tout lui paroît bon quand elle en a quarante.
Sans faire des Amans un ſi long examen,
Il faut aller au but, & le but eſt l'Hymen.

L'âge que vous avez eſt le temps où l'on charme.
Penſez-y.

ARSINOE.

Franchement, votre Héron m'allarme:
Et mon cœur inquiet depuis cette leçon,
A peur d'être réduit au ſort du Limaçon.
Plus j'entens vos raiſons, plus je les trouve bonnes.
Il eſt beau de donner des appuis aux Couronnes.
Je ſuivrai vos avis.

LAIS.

Le plutôt vaut le mieux.
Une plante ſtérile eſt maudite des Dieux.
Qu'eſt-ce qu'une Princeſſe & vertueuſe & belle
Peut faire de meilleur qu'une Fille comme elle,
Qui ſuive ſon exemple & qui puiſſe à ſon tour
Pour un futur Monarque en mettre un autre au jour?
On ne peut du beau temps faire un trop bon uſage.

ARSINOE.

Je ne l'écoute pas: Elle eſt folle.

ESOPE.

Elle eſt ſage:
Et raiſonne ſi bien ſur ce que nous diſons,

Que j'entre avec plaiſir dans toutes ſes raiſons.
Quand pour faire des Rois le Ciel veut que l'on vive ;
C'eſt offenſer les Dieux de demeurer oiſive.
Et chacun dans l'Automne a des remords cuiſans
D'avoir en bagatelle employé le Printems.
Pardon. J'ai le malheur d'être un peu trop ſincere.

ARSINOE.

Eſt-il une vertu qui ſoit plus néceſſaire ?
Plût au Ciel qu'à la Cour chacun vous reſſemblât,
Et que ce fut ainſi que le monde y parlât !
Je vous trouve ſi juſte en tout ce que vous faites,
(Vertu ſublime & rare en la place où vous êtes)
Que pour vous faire voir quelle foi j'ai pour vous,
Je vous laiſſe le ſoin de choiſir mon Epoux.
A ce que vous ferez je ſuis prête à ſouſcrire.
Après cette aſſurance, adieu ; je me retire.
Songez à votre Fable en faiſant un tel choix.

ESOPE.

Oui, Madame : & de plus à ce que je vous dois.

LAIS *à Eſope.*

Comme il s'en faut beaucoup que je ne ſois ſi belle,

Auſſi ne ſuis-je pas ſi difficile qu'elle.
En lui cherchant ſon fait ſi vous trouviez le mien;
Vous n'obligeriez pas une ingrate.

ESOPE.

Fort bien.

SCENE V.

PLEXIPE, ESOPE.

PLEXIPE.

AH, Monſieur, que de joye après ſix mois d'abſence
Dans les murs de Sardis cauſe votre préſence!
Chacun faiſant des vœux pour votre heureux retour,
Avec impatience aſpiroit à ce jour.
Moi, qui de vos vertus adorateur ſincere,
Ne puis trop vous marquer combien je vous révére;
Pour vous en aſſurer, j'ai ſaiſi ce moment.

ESOPE.

Je ſuis bien redevable à votre empreſſement.
A quoi dans vos deſſeins puis-je vous être utile?

PLEXIPE.

Que l'on eſt médiſant dans cette grande Ville !
Je n'aurois jamais cru qu'on en fût venu là.

ESOPE.

Comment ? à quel propos me dites-vous cela ?

PLEXIPE.

Etes-vous aſſuré qu'aucun ne nous entende ?

ESOPE.

Que de précaution votre ſecret demande !
Le bonheur de Créſus lui fait-il des jaloux ?
Quelqu'un....

PLEXIPE.

En votre abſence on a médit de vous.

ESOPE.

De moi ?

PLEXIPE.

De vous. Trois fois j'ai penſé vous l'écrire.

ESOPE.

On peut dire de moi bien du mal ſans médire ;
Je vous l'apprens.

PLEXIPE.

Des gens que vous comblez de biens,
Blâment votre conduite en tous leurs entretiens,
Et comme apparemment aucun ne les ſoupçonne,
Ce ſont....

ESOPE.

Gardez-vous bien de me nommer perſonne.
Peut-être foible & prompt chercherois-je un moyen
De leur faire du mal quand ils me font du bien.
Je ne veux point ſçavoir qui ſont ceux qui médiſent ;
Mais je veux, ſi je puis, que leurs plaintes m'inſtruiſent ;
Qu'ils me rendent ſervice en croyant m'outrager,
Et que leur médiſance aide à me corriger.
Dites-moi ſur quels points ils blâmoient ma conduite.

PLEXIPE.

On tenoit des diſcours, & ſans ordre, & ſans ſuite....
Soit qu'on eût de la haine ou qu'on fût en courroux....
Je ſçai confuſément qu'on médiſoit de vous.
Je ne ſçai rien de plus dont je vous puiſſe inſtruire.

ESOPE.

Si vous ne ſçavez rien, que me venez-vous dire ?
Pourquoi de mes amis me donner du ſoupçon ?
Croyez-vous ne manquer que de memoire ?

PLEXIPE.

Eh ! non.
Je ſuis fait comme un autre, & je ne puis comprendre
Ce qui me peut manquer.

ESOPE.

Je m'en vais vous l'apprendre.

LA MARCHANDISE de mauvais débit.

FABLE.

APOLLON & Mercure étant brouillés là-haut
Ne ſçavoient ici-bas où donner de la tête :
Ils n'avoient point d'argent, & c'eſt un grand défaut :
Jamais de l'indigence on n'a chommé la fête.
» Que deviendrons-nous, dirent-ils,
» Si Jupiter ne nous rappelle ?
Faire des tours de main auſſi prompts que ſubtils
Eſt un Art où Mercure excelle :
Mais il craignoit les Algouazils,
Et s'il ſe rencontroit ſous leur patte cruelle,
De mettre en œuvre les outils

De la Juſtice criminelle.
L'ingenieuſe pauvreté
Qui pour vivre de rien, réve, invente, s'exerce,
Leur fit voir plus de ſûreté
A faire un louable Commerce :
Mais comment ? Ils n'ont rien, argent, fonds, ni crédit.
Pendant cet embarras il arrive une Foire ;
Apollon s'aviſa de vendre de l'eſprit,
Et Mercure de la memoire.
Après s'être poſtés dans l'endroit le plus beau
Pour attirer du Peuple & de la Chalandiſe,
Chacun dans un écriteau
Etala ſa marchandiſe.
Mais à peine Mercure a-t-il planté le ſien
Que de toute la Foire il attire la foule :
Le Monde vient, s'en va, puis revient, & s'écoule,
Sans diminuer en rien.
Le Marchand de mémoire en fournit la Contrée :
Mais le Marchand d'eſprit à peine fut-il vû ;
Il vendoit une Denrée
Dont le plus Idiot croit être aſſez pourvû.
Il s'écrie, il s'emporte, il ſe rompt la cervelle :
»Meſſieurs, dit-il, Meſſieurs, tournez ici vos pas :

„ De quoi la mémoire ſert-elle
„ Quand l'eſprit, par malheur, ne l'accompagne pas ?
Il eut beau faire & beau dire,
Beau ſe plaindre & fulminer,
Apollon avec ſa Lyre
S'en alla ſans étrener.

Il n'eſt pas mal aiſé de croire
Que de ſa Marchandiſe, il n'eut point de debit ;
On dit à tout moment, qu'on n'a point de mémoire ;
Et l'on ne dit jamais que l'on n'a point d'eſprit.

Si l'on tenoit encore une pareille Foire,
Vous iriez à grand pas vous fournir de mémoire :
Et quelque bon marché qu'Apollon vous offrit,
Vous n'en feriez pas un pour avoir de l'eſprit.
Eſt-ce en avoir une once & le mettre en uſage,
Que de faire à la Cour un ſi bas Perſonnage ?
Ceux dont vous obſervez les diſcours & les pas,
Ou ſont vos ennemis, ou bien ne le ſont pas :
S'ils ſont vos ennemis, la paſſion vous guide ;

Si ce ſont vos Amis, c'eſt leur être perfide ;
Et de tous les emplois le plus lâche aujourd'hui,
Eſt d'être l'eſpion des paroles d'autrui.
Plus ſincere que vous je dis ce que je penſe.

PLEXIPE.

J'attendois de mon zéle une autre récompenſe.

ESOPE.

Quand j'aurois un Tréſor à mettre en votre main,
Vous manquez de mémoire & l'oublieriez demain.
C'eſt perdre ſes bienfaits que de les mal répandre.

SCENE VI.

LICAS, ESOPE, PLEXIPE.

LICAS.

DANS votre appartement Rhodope va ſe rendre.
Elle m'envoye ici vous le faire ſçavoir.

ESOPE *à Pléxipe.*

Adieu. J'ai du regret de trahir votre eſpoir.
Faſſent les Médiſans tout ce qu'ils pourront faire:

Je ſçai par quel moyen on les force à ſe taire ;
Et pour me venger d'eux je vais vivre ſi bien,
Qu'ils auront de la peine à me reprocher rien.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

ESOPE, RHODOPE.

ESOPE.

VOus me ſuivez en vain. Souffrez que je reſpire.
Ne vous ai-je pas dit ce que j'avois à dire ?
Je n'ai rien oublié dans mon juſte courroux,
Des ſujets de chagrin que j'avois contre vous.
C'eſt dans ce lieu, vous dis-je, où le Conſeil s'aſſemble.
Et je ne prétens pas qu'on nous y trouve enſemble.
J'ai mes raiſons.

RHODOPE.

Et moi, j'ai les miennes auſſi

Pour ne me pas réſoudre à vous quitter ainſi.
Il eſt juſte à mon tour que je vous entretienne.

ESOPE.

Le Roy dans un moment vient ici.

RHODOPE.

Qu'il y vienne ;
Juſqu'à ce qu'il y ſoit, je ne vous quitte pas.

ESOPE.

Vous croyez m'éblouir pas vos trompeurs appas.
Tout difforme & hideux que vous paroiſſe Eſope,
Ne vous en flatez pas, infidelle Rhodope,
Vos yeux n'ont plus ſur moi le pouvoir qu'ils ont eu :
Je vous abuſerois, ſi je vous l'avois tû :
Honteux d'avoir vecu dans votre indigne chaîne,
Plus j'eus d'amour pour vous, plus j'ai pour vous de haine.
Je ne ſçai point de terme à pouvoir l'exprimer.

RHODOPE.

Vous me haiſſez trop, pour ne me plus aimer.

ESOPE.

Non ; Vos charmes pour moi n'ont plus aucune amorce.

RHODOPE.

Vos remords feront vains ſi nous faiſons divorce ;
Penſez-y bien, de grace, avant d'en venir là ;
Et ſi vous m'en croyez, n'éprouvez point cela.
Suivons aveuglément la route accoutumée :
Je ſuis ce que j'étois quand vous m'avez aimée.
J'en jure....

ESOPE.

Epargnez-vous des ſermens ſuperflus :
Vous étiez vertueuſe, & vous ne l'êtes plus.
Pendant cinq ou ſix mois qu'a duré mon abſence,
Vous avez tout perdu, foi, pudeur, innocence ;
Et les honteux attraits qui vous ſont demeurés,
Par l'emploi qu'ils ont eu ſont tous défigurés.

RHODOPE.

Si c'eſt là mon portrait, & que je lui reſſemble,
Je ne m'étonne pas de nous voir mal enſemble.
Sur quelle conjecture avez-vous ces ſoupçons ?
J'aurois fait un beau fruit de toutes vos leçons !
Ce n'eſt pas d'aujourd'hui que j'ai ſçû vous le dire,
J'aime à me divertir, à folâtrer, à rire ;
Et par-tout où je vais les Filles que je voi,
A peu près de même âge ont même goût que moi.

C'eſt de vous que je tiens qu'une Fille aviſée
Doit avoir un air libre, une maniere aiſée;
Et qu'il n'eſt preſque rien dont on ne vienne à bout
Lors qu'avec bienſéance on s'accommode à tout.
De quoi vous plaignez-vous? Je ſuis votre doctrine.
Veut-on rire? Je ris. Badiner? Je badine.
Mais dans tous les plaiſirs dont je vous fais l'aveu,
Ce n'eſt qu'amuſement, qu'innocence, que jeu.

ESOPE.

Ah! Rhodope, Rhodope, à qui j'avois envie
De donner les momens les plus chers de ma vie,
Mon cœur, qui ſans tendreſſe auroit moins de courroux,
Préviendroit vos raiſons; s'il en étoit pour vous.
Je ne me ſouviens point de vous avoir inſtruite
A vivre ſans égards, ſans pudeur, ſans conduite:
Mais je me ſouviens bien de vous avoir appris
Qu'un orgueil ridicule attiroit du mépris;
Qu'un air libre, enjoué, ſiéroit bien à votre âge;
Mais, Rhodope, un air libre eſt-ce un libertinage?

Et dans ce que je fais, ni dans ce que j'écris,
Me voit-on d'aucun vice infecter les esprits ?
Si d'un remords au moins vous vous sentez capable,
Profitez des leçons que contient cette Fable :
Et voyez à quel point on doit être confus,
D'avoir eu de l'honneur & de n'en avoir plus.

LE JARDINIER ET L'ASNE.

FABLE.

L'Asne d'un Jardinier fleuriſte
Ayant pour le Marché des Paniers pleins de fleurs,
Pour en ſavourer les douceurs
Une foule de Gens le ſuivoit à la piſte.
Mais il trouve au retour un contraire deſtin ;
Pour ſe faire maudire il ſuffit qu'il ſe montre :
Ceux qui le ſuivoient le matin
Le ſoir évitent ſa rencontre.
» Ne t'en étonne pas lui dit le Jardinier ;
» Ces effets differens ont differentes cauſes :
» Ce matin tu portois des Roſes,
» Ce ſoir tu portes du fumier :

» Qui ſuivoit ce matin ta ſenteur agréable,
» Ce ſoir fuit ta puanteur.
Tant on devient effroyable
Quand on perd ſa bonne odeur!

Vous reconnoiſſez-vous, Rhodope, en cette Fable?

RHODOPE.

Non. L'application n'en eſt pas raiſonnable.
Je veux bien reſſembler à l'Aſne du matin;
Mais à celui du ſoir, j'en aurois du chagrin.
J'ai retenu de vous mille agréables choſes
D'une auſſi bonne odeur que les Paniers de Roſes;
Mais on ne m'a point vûe, oubliant mon devoir,
Le matin vertueuſe, & coupable le ſoir.
Je hais l'honneur féroce & la vertu chagrine:
Je vous l'ai déja dit, je ris, chante, badine;
Et croyant ma conduite exempte de remors
Je ne prends aucun ſoin de ſauver le dehors.
Il eſt vrai qu'on en parle, & que de vieilles Dames
Dont le cœur eſt encore ſuſceptible de flammes,

Faciles à remplir les desirs d'un Amant,
Ne peuvent présumer qu'on rie innocemment;
Et jamais à l'Amour n'ayant été rebelles,
Elles jugent de moi comme elles jugent d'elles.
Rien n'est plus dangereux dans leurs petits complots
Que ces Femmes de bien qui le font à huis-clos:
Qui des moindres plaisirs condamnent l'innocence;
Et trouvent tout permis en sauvant l'apparence.
Pour moi, qui marche droit, je ne me contrains pas.

ESOPE.

Que vous avez, traîtresse & d'esprit & d'appas!
Quand le Ciel vous forma sur un si beau modéle:
Que ne vous faisoit-il aussi sage que belle!
Il vous a dénié le plus grand bien de tous:
Et je vais être foible autant & plus que vous.
Me trompé-je? Etes vous fidelle à votre gloire?
Tâchez, s'il est possible, à me le faire croire:
Vous aurez peu de peine à me persuader;
Mon cœur à se trahir demande à vous aider;
Vous le verrez se rendre à la plus foible excuse.
Parlez.

RHODOPÉ.

Méritez-vous que je vous désabuse ?
Combien d'injures....

ESOPE.

Trop pour d'innocens appas.
Trop peu, si j'ai raison & qu'ils ne le soient pas.
Mais, adieu, le Roy vient. Retirez-vous de grace.
Soit que je vous épouse, ou qu'un autre le fasse,
S'il en est temps encor, faites que votre Epoux
N'ait aucune raison de se plaindre de vous ;
Et portez-lui pour dot, comme une rare offrande
Toute l'intégrité que l'Hymen vous demande.

SCENE II.

CRESUS, ESOPE, TRASIBULE, TIRRENE.

CRESUS.

ASseyez-vous.

ESOPE.

Seigneur, je ne ſuis pas d'un Sang....

CRESUS.

Ton mérite y ſupplée, & vaut le plus haut rang.
Aſſis-toi. Je le veux. Depuis plus d'une année
Mes ſujets de leur Roy ſouhaitent l'Hymenée ;
Et tous contens de moi, comme je le ſuis d'eux,
S'ils me voyoient un Fils s'eſtimeroient heureux.
Cotis, Pere d'Argie, épuiſé par les guerres,
Qui fatiguent ſon Peuple & déſolent ſes terres,
Pour nous unir enſemble, à ne rompre jamais,
Me fait offrir ſa Fille, & demander la Paix.
Sa Couronne, lui mort, appartient à ſa Fille :
Mais en vain à mes yeux cette Courronne brille.
Arſinoé, ſoumiſe à tout ce que je veux,

A trouvé le ſecret de s'attirer mes vœux ;
En s'aſſujettiſſant à mon pouvoir ſuprême,
Elle m'a d'un coup d'œil aſſujetti moi-même.
Le Trône de Phrygie à mon Trône étant joint,
Sans doute ma puiſſance iroit au plus haut point ;
Pour balancer mon choix cette raiſon eſt forte :
Mais enfin ſur mon cœur Arſinoé l'emporte ;
Et j'attens de vos ſoins une déciſion
En faveur de l'Amour ou de l'Ambition.
Parlez-moi librement, & qu'un pur zéle éclate.

TIRRENE.

Seigneur, cette matiere eſt un peu délicate.
Vous aimez. Il faudroit, pour vous faire ma cour,
Approuver votre choix & flater votre amour.
Une ſi vertueuſe & ſi belle Princeſſe
D'un Monarque ſi grand mérite la tendreſſe :
Mais les raiſons d'Etat qui par d'auſteres loix
Sont toujours les raiſons les plus fortes des Rois,
M'obligent à vous dire avec un cœur ſincere,
Qu'à l'Hymen d'un grand Roy l'Amour n'aſſiſte guere ;
Que ſes plus dignes ſoins ſont ceux de ſa Grandeur ;
Et qu'il doit à ſa gloire immoler ſon ardeur.

Arſinoé pour dot à des yeux qui vous charment,
Des attraits ſi touchans qu'ils émeuvent, déſarment ;
Mais des yeux ſi charmans & des attraits ſi doux,
Perdront bien de leur prix quand ils ſeront à vous.
Cinq ou ſix mois d'Hymen rallentiſſent les flammes :
Et la vertu des Grands n'eſt pas d'aimer leurs Femmes.
Quelque appas que pour vous ait un Amour naiſſant,
Seigneur, une Couronne en eſt un plus puiſſant ;
En devenant l'Epoux de la Princeſſe Argie,
A de vaſtes Etats vous joignez la Phrygie :
Et quels jaloux voiſins oſeront vous troubler,
Q'avec tant de pouvoir vous ne faſſiez trembler.

TRASIBULE.

J'oſe ajoûter, Seigneur, à ce qu'a dit Tirrene,
Que c'eſt de vos Sujets rendre l'attente vaine ;
Et que las de la Guerre & des maux qu'elle a faits,
Avec impatience ils attendent la Paix.
Quoique par vos exploits on ait vû la Phrygie

Du ſang de ſes enfans aſſez ſouvent rougie,
Les ſuccès les plus beaux & les plus glorieux
Ne ſont pas ſans chagrin pour les victorieux.
Si l'un s'en réjouit, l'autre s'en déſeſpere:
Tel embraſſe ſon Fils, qui regrette ſon Frere;
Et la Guerre après ſoi traîne tant de malheurs,
Qu'il eſt peu de Lauriers qui ne coûtent des pleurs.
Ceux qu'éleve le Ciel aux Dignités ſuprêmes,
Maîtres de tant d'Etats, ne le ſont pas d'eux-mêmes;
Et lors que de l'Hymen ils ſubiſſent les Loix,
C'eſt à la Politique à leur preſcrire un choix.
Seigneur, Arſinoé fut-elle encore plus belle,
La Phrygie & la Paix ont plus de charmes qu'elle.
L'intérêt de l'Etat me fait parler ainſi.
Voilà mon ſentiment.

CRESUS, *à Eſope.*

Et le tien?

ESOPE.

Le voici.
Pour peu qu'à l'écouter votre bonté s'applique,
Vous verrez ce que c'eſt qu'un Hymen politique.

LE

LE COQ ET LA POULETTE.

FABLE.

UN jeune Coq des mieux hupés
En rôdant par ſon voiſinage,
D'une jeune Poulette auſſi belle que ſage
Eut les yeux & le cœur également frapés.
Le Coq étant fort beau, comme elle étoit fort belle,
Elle ſentit pour lui ce qu'il ſentoit pour elle:
Leurs cœurs des mêmes traits furent tous deux bleſſez;
Et tous deux pénétrés de la même tendreſſe,
Du matin juſqu'au ſoir ils ſe voyoient ſans ceſſe;
Et ne ſe voyoient pas aſſez.
Pendant que l'un & l'autre à l'Amour s'abandonnent,
Et qu'ils jurent ſi tendrement
De s'aimer éternellement,
Leurs ſévéres Parens autrement en ordonnent.
Le Pere du Coq le contraint
A quitter ſa chere Poulette:
En vain de ſa rigueur il gémit & ſe plaint,

Il faut qu'il obéisse ou qu'il fasse retraite.
D'abord, il va percher sur le toît le plus haut
De la plus déserte Cabane,
Mais faute d'aliment il lui fallut bientôt
Epouser, en pestant, une Poule Faisanne;
Ces Epoux dès le premier jour
Empêchés de leur contenance,
S'étant mariés sans amour,
Se traitérent sans complaisance.
Outre qu'ils négligeoient le soin
De se dire des yeux quelque chose de tendre,
Leur langage à tous deux étoit un baragouin
Que chacun ne pouvoit entendre.
Quand le Coq chantoit ou parloit,
Sa Faisanne eût juré que c'étoient des murmures:
Quand la Faisanne l'appelloit,
Il croyoit ouir des injures.
En un mot leur destin ne fit point d'envieux.
Il faut que pour bien vivre ensemble
L'Amour ait soin d'unir ce que l'Hymen assemble:
Il est sûr qu'on s'entend bien mieux.

Qu'à vos desirs, Seigneur, Arsinoé réponde,
N'êtes-vous pas le Roy le plus heureux du monde?
Sans un besoin pressant, qu'à peine je conçoi,
Pourquoi chercher ailleurs ce que l'on a chez soi?
Les differentes mœurs, le different langage
Ne sont pas des liens par où le cœur s'engage;
Et sur celui des Rois c'est faire un attentat,
Que de l'assujettir aux maximes d'Etat.
Pour contenter le Peuple & le Roy de Phrygie,
Accordez lui la Paix sans épouser Angie.
Vous auriez elle & vous des chagrins infinis:
Vos Etats seroient joints, & vos cœurs désunis.
Jamais félicité n'eût été plus parfaite,
Que le bonheur du Coq s'il eût eu sa Poulette;
Sans cesse de l'Hymen il se feroit loué,
Comme fera Crésus avec Arsinoé;
Sa vertu vous répond d'un bonheur infaillible.

CRESUS.

Que tu me touches bien par où je suis sensible!
Pressé par tes raisons je vais mettre à ses pieds
Tout ce qui déchirant le Trône où je me siods;

Et lui faire ſçavoir par un récit fidéle,
Avec quelle chaleur tu m'as parlé pour elle.

SCENE III.

TIRRENE, TRASIBULE, ESOPE.

TIRRENE.

CRESUS à nos conſeils préfére vos avis;
Loin d'en être jaloux nous en ſommes ravis :
Il ne ſçauroit pour vous faire voir trop d'eſtime.

TRASIBULE.

Quel Miniſtre a-t-il eu d'un eſprit plus ſublime?
Vous le ſervez ſi bien, que d'un commun aveu,
Quoiqu'il faſſe pour vous, il fait encor trop peu.

TIRRENE.

Combien ai-je d'Iphis ſouhaité la diſgrace!
Pour avoir le plaiſir de vous voir en ſa place;
Il en étoit indigne, & vous la méritez.

TRASIBULE.

C'étoit un miſérable en proye aux lâchetez:
Qui pour toutes raiſons écoutoit ſes caprices,
Et qui pour s'enrichir faiſoit mille injuſtices.

TIRRENE.

Il étoit violent, vindicatif, brutal,
Lent à faire du bien, prompt à faire du mal;
Faisant tout son bonheur de traverser le vôtre;
Et n'obligeant quelqu'un que pour nuire à quelqu'autre :
Un esprit inégal, un discernement faux.

TRASIBULE.

Je vais en un seul mot dire tous ses défauts.
Créſus avec raison l'extermine & l'assomme :
Il n'est pas sur la terre un plus mal-honnête homme :
A vous en défier vous avez interêt.
Il est fourbe, méchant....

ESOPE.

Dites-moi, s'il vous plaît,
Vous ferois-je plaisir de vous dire une Fable,
Sur le coup imprévû dont la rigueur l'accable?
Sa peinture & la vôtre y sont en racourci.

TIRRENE.

Je vous en prie.

TRASIBULE.

Et moi je vous en prie aussi.
J'en conçois par avance une idée agréable.

ESOPE.

N'en perdez pas un mot. Tout en eſt profitable.

LE FIGUIER FOUDROYÉ.

FABLE.

PRes de Lesbos fut jadis un Figuier
Qui rapportoit le plus beau fruit du monde;
Planté ſur le bord d'un Vivier,
Il ſe lavoit les pieds dans l'onde.
Tous les Oiſeaux d'alentour
Se donnoient rendez-vous ſous ſon épais feuillage,
Et tant que duroit le jour
Ils y chantoient leur Amour,
Et béniſſoient ſon ombrage.
Mais comme dans le monde il n'eſt rien de certain,
Et que c'eſt une Mer qui n'eſt point ſans naufrage;
Après un temps calme & ſerein
Il ſurvint coup à coup un furieux orage.
Les Vents en un moment agitérent les Airs;
Il ſembloit que la pluye inonderoit la terre:

Enfin après beaucoup d'Eclairs
Le Figuier malheureux fut frapé du Tonnerre.
Les Oiſeaux, effrayés d'entendre un ſi grand bruit,
Dans le Hameau prochain vont chercher un aſyle:
Et l'orage paſſé, chacun d'eux s'entreſuit
Pour venir habiter ſon premier domicile.
Mais l'Arbre qui pour eux avoit eu tant d'appas,
Accablé ſous le faix d'une telle diſgrace,
Avoit ſi fort changé de face
Qu'on ne le reconnoiſſoit pas.
Les premiers qui le reconnurent
Furent un Milan, un Autour,
Qui l'inſultérent tour à tour;
Et pour ne le point voir à l'inſtant diſparurent.
» Suivez-nous & vous ferez bien,
Dirent-ils aux Oiſeaux qu'ils crurent pitoyables.
» Ce Figuier déſormais au rang des miſérables
» Ne peut plus nous ſervir à rien.
» Pour moi, dit une Tourterelle,
Connue aux environs pour un Oiſeau d'honneur,
» Je prétens partager ſa fortune cruelle,

» Puiſque j'ai partagé ce qu'il eut de bonheur;
» Il m'a tant fait de bien, reprit une Colombe,
» Que je m'en ſouviendrai toujours;
» Je veux être avec lui le reſte de mes jours
» Dans quelque diſgrace qu'il tombe.
» Plût au Ciel pouvoir par mes chants,
Ajoûta tendrement un Roſſignol habile,
» Lui rendre ſes attraits, & forcer les méchans
» A revenir un jour lui demander aſyle!
Combien au Tableau qui paroît
En voit-on qui ſont tout ſemblables?
C'eſt ainſi que l'on reconnoît
Les faux amis des véritables.

Jamais votre portrait ne fut mieux en ſon jour;
Vous êtes, vous & lui, le Milan & l'Autour,
Qui voyant du Figuier le deſtin déplorable,
Dès qu'il fut malheureux le trouvérent coupable.
Tel paroît à vos yeux Iphis diſgracié:
Votre infidéle cœur qui le voit foudroyé,
Oubliant ſes bienfaits dans cette humble poſture,
Ne le reconnoît plus que pour lui faire injure.
Si du ſort inconſtant j'éprouvois le courroux,

Que diriez-vous de moi qui ne fais rien pour vous ?

Iphis..... Mais je me trompe ou c'eſt lui qui s'approche.

Adieu ; De ſa preſence évitez le reproche.
Son faux diſcernement ſe connoît aſſez bien,
Puiſqu'il s'eſt pû réſoudre à vous faire du bien.

SCENE IV.

IPHIS, TIRRENE, TRASIBULE, ESOPE.

IPHIS.

JAMAIS vit-on diſgrace & plus prompte & plus forte ?
Que mon ſort, cher Tirrene, eſt cruel !

TIRRENE.

Que m'importe ?

IPHIS.

Qu'entens-je ? Trasibule aura plus de bonté.

TRASIBULE.

Votre ſort, quel qu'il ſoit vous l'avez mérité.

IPHIS.

Juſte Ciel ! Traſibule & Tirrene me fuyent !
Que d'affronts, à la Cour les malheureux eſſuyent !

SCENE V.

IPHIS, ESOPE.

IPHIS.

MONSIEUR, je viens ici par un ordre du Roi
Dépoſer mon crédit, ma faveur, mon emploi ;
En de plus dignes mains je ne puis m'en démettre.

ESOPE.

Moi je vais le prier de ne le pas permettre.
Au chagrin de Créſus dûſſai-je m'expoſer,
J'aime mieux le ſouffrir que de vous en cauſer.
Loin qu'à votre pouvoir je veuille rien prétendre,
Je vous offre le mien pour vous le faire rendre.
Voyez auprès du Roy ce que je puis pour vous ?

IPHIS.

Reſpect, zéle, remords, tout aigrit ſon courroux.

Si pour moi tant de fois ſa bonté fut extrême,
Contre moi ſa colere eſt aujourd'hui de même.
Mais ce qui m'eſt ſenſible en un tel changement,
Ceux qui me doivent tout m'inſultent lâchement:
Pendant que de vos ſoins vous m'offrez l'aſſiſtance,
Vous, qui ne me devez que de l'indifférence.
En voulant me ſervir vous déplairiez au Roi.

ESOPE.

Eh! qui ſoupçonnez-vous de vous avoir nui?

IPHIS.

Moi.

Ce qu'a de plus horrible une chute ſi haute,
Je ne puis qu'à moi ſeul en imputer la faute:
Un deſtin plus cruel me fût-il préparé,
C'eſt moi qui ſans raiſon me le ſuis attiré:
De ma témérité je reçois le ſalaire.

ESOPE.

Créſus eſt trop bon Roy pour garder ſa colere.
Votre crime envers lui n'eſt pas grand, que je crois.

IPHIS.

En fait-on de petits quand on déplaît aux Rois?

Hier, dans un festin, dont j'eus le malheur d'être,
Crésus ayant mis bas la qualité de Maître,
Et nous regardant tous ainsi que ses égaux,
Voulut qu'en liberté l'on se dît ses défauts.
Quand pour se divertir il nous eut dit les nôtres,
Voulant être traité comme il traitoit les autres,
J'eus l'indiscretion, en lui disant les siens,
De les trouver plus grands qu'il n'avoit fait les miens.
Je lui dis qu'un grand Roy, qui veut qu'on le renomme,
Jusques dans ses défauts doit avoir du Grand-Homme:
Et qu'avoir pour le vin plus d'amour qu'il ne faut,
Est un vice trop bas dans un degré si haut.
» Pour vous montrer, dit-il d'un air fier, mais auguste,
» Que jamais dans le vin je ne fais rien d'injuste,
» Lors qu'un Sujet s'oublie & trahit son devoir,
» Je reprens mes bontés & ne veux plus le voir.
» Boire comme je fais n'est pas un trop grand vice,
» Puisqu'après avoir bû je rends si bien justice.

» Retirez-vous.

ESOPE.

Hé quoi ? Pour un vieux Courtiſan,
Vous même de vos maux vous êtes l'artiſan ?
Pour reprendre les Rois, ſans craindre leurs murmures,
Il faut bien d'autres ſoins & bien d'autres meſures.
C'eſt un ſentier étroit qui de chaque côté
Préſente un précipice à la ſincerité.
Les Rois & les flateurs étant de même date
Il n'eſt dans l'Univers aucun Roy qu'on ne flate,
Et qui dans leurs plaiſirs a l'honneur d'avoir part,
S'il reprend leurs défauts le doit faire avec art.
Il faut plein du reſpect que leur préſence inſpire,
Les leur faire ſentir, & non pas les leur dire;
Et prendre garde encore, en riſquant ces leçons,
Qu'ils ne connoiſſent pas que nous les connoiſſons.
Il n'eſt rien près du Roy que pour vous je ne faſſe :
Mais n'oubliez jamais, ſi j'obtiens votre grace,

Qu'euſſions-nous l'un & l'autre encor plus de pouvoir,
Nous ſommes des jettons que le Roy fait valoir :
Comme ſouverain Maître, à qui tout eſt facile,
Il nous fait valoir un, ou nous fait valoir mille ;
Et ſuivant que ſon choix nous poſte mal ou bien,
Nous ſommes quelque choſe, ou nous ne ſommes rien :
Sur-tout, ſouvenez-vous dans tout ce que vous faites
De n'abuſer jamais de la place où vous êtes :
La Fortune en aveugle ouvre, ou ferme la main,
Et puiſſant aujourd'hui, l'on ne l'eſt pas demain.
Pour vous rendre ſenſible aux raiſons que j'étale,
J'y vais d'un Apologue ajoûter la Morale.

LA GUENON ET SON MAITRE.

FABLE.

UN grand Seigneur avoit une Guenon
Qui lui ſembloit ſi jolie,
Qu'il l'aimoit à la folie :

A ce qu'elle vouloit, on n'osoit dire non.
Elle lui demanda s'il auroit agréable,
Qu'elle s'assît sur un coin de sa table :
» Qui, dit-il, ce plaisir me semblera bien doux.
» Trouverez-vous bon, lui dit-elle,
» Que donnant l'essor à mon zéle
» Je saute quelquefois sur vous ?
Pour laisser un champ libre à ses badineries
Il consentit sans peine à ce manége-là.
Je ne vous dirai point combien de singeries
Elle fit après cela.
Je dirai seulement que flatée, applaudie,
Qu'elle eût tort, ou qu'elle eût raison,
La Guenon un peu trop hardie
Oublia qu'elle étoit Guenon.
Loin d'avoir pour son Maître une sincere attache,
Devenue orgueilleuse à le voir complaisant,
Un matin en le baisant
Elle arracha la moustache
D'un Maître si bienfaisant.
» Ah ! Perfide, dit-il, qui t'oses méconnoître ;
» J'ai pour ton insolence un châtiment tout prêt :

» Dans un moment tu ſçauras ce que c'eſt
» Que d'abuſer des bontés de ſon Maître.

Elle eut beau de ſon crime étaler les remors,
Et pour rentrer en grace employer les prieres:
Après vingt coups d'étrivieres
Elle fut miſe dehors.
Comme en toute rencontre elle étoit malhonnéte,
Chacun avec plaiſir la vit humilier.
Tel eſt auprès des Rois où la Grandeur entête,
Le ſort des Favoris qui s'oſent oublier.

Quelque ſoumiſſion que cette Fable inſpire,
J'aurois ſur ce ſujet encor beaucoup à dire:
Mais comme votre grace eſt mon plus doux eſpoir,
Je vais trouver Créſus & faire mon devoir.

Fin du ſecond Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

CRESUS, GARDES.

CRESUS.

Et Sope ne ſuit pas ?

UN GARDE.

Non, Seigneur.

CRESUS.

Qu'on l'appelle ;
Quel Miniſtre à ſon Roy fut jamais plus fidéle ?
Quelque prix de ſes ſoins qu'il exige aujourd'hui,
Il fait bien plus pour moi que je ne fais pour lui.
Le voici. Laiſſez-nous.

SCENE II.

CRESUS, ESOPE.

CRESUS.

MON aſpect t'embarraſſe;
De l'indiſcret Iphis tu demandes la grace.
Je ſçai que la clémence eſt la vertu des Rois,
Et tu me l'as toi-même appris aſſez de fois.
Mais après les bienfaits dont il m'eſt redevable,
L'injure qu'il m'a faite eſt-elle pardonnable;
Et ſans te prévenir, ſi tu veux y penſer,
Puis-je lui faire grace, & peux-tu m'en preſſer?

ESOPE.

Je ne veux point, Seigneur, pour avoir cette grace,
Par de vaines raiſons excuſer ſon audace:
Je vous l'ai déja dit, c'eſt avec équité
Que vous l'avez puni de ſa témérité.
Mais quand votre juſtice a ce qu'elle ſouhaite,

Votre bonté, Seigneur, eſt-elle ſatisfaite ?
Le trouble où je vous vois, me fait connoître aſſez
Que vous pardonnez mieux que vous ne puniſſez ;
Quel plaiſir ont les Rois de pouvoir faire grace !

CRESUS.

Songes-tu que d'Iphis je t'ai donné la place ?
Puis-je lui pardonner ſans la lui rendre ?

ESOPE.

Non.
Je remets en vos mains un ſi précieux don.
Plus on eſt élevé, plus on cauſe d'ombrage.
Un Vaiſſeau trop chargé n'eſt pas loin du naufrage,
Au lieu qu'il vogue à l'aiſe & ne craint nul aſſaut
Quand il n'a juſtement que le poids qu'il lui faut.
» Les bienfaits exceſſifs font ſouvent qu'on raiſonne
» Contre qui les reçoit, & contre qui les donne.
» Et ſi j'oſois, Seigneur, prendre la liberté
» De donner tout ſon luſtre à cette vérité,
» Je vous rapporterois un petit trait d'hiſtoire,

» Digne qu'un grand Monarque en garde la mémoire.

» Peut-être à ce ſujet quadre-t-il aſſez bien.

CRESUS.

» Parle. J'écoute tout d'un zéle égal au tien.

ESOPE.

» En Eté que la pluye eſt chaude & paſſagere,
» Un des Rois vos Ayeux chaſſant avec ſa Cour,
» Vit pleuvoir dans une Riviere,
» Et ne vit point pleuvoir aux endroits d'alentour.
» Comme il en témoignoit une ſurpriſe extrême;
» Seigneur, dit à ce Prince un de ſes Courtiſans,
» Voilà comme ſont vos preſens:
» C'eſt de l'eau qui tombe en l'eau même.
» Ceux, ſur qui tous les jours vous verſez vos bienfaits,
» Semblent être accablés ſous ce précieux faix:
» Ils en ſont ſi chargés, qu'ils n'en ſçavent que faire:
» Pendant que tant de malheureux,

A qui votre bonté seroit si nécessaire,
Avec un zéle égal n'attirent rien sur eux.
J'ai tort, lui dit le Roy, d'en user de la sorte;
Cet avis est utile, & je veux m'en servir.
Vers qui que ce puisse être où mon penchant m'emporte,
Je veux les contenter, & non les assouvir.
En suivant des conseils aussi bons que les vôtres,
Mes bienfaits partagés deviendront plus communs.
» J'en veux faire un peu moins aux uns,
» Pour en faire un peu plus aux autres.
» Seigneur, vos sentimens sont conformes aux siens:
» Non content d'enrichir, vous accablez de biens.
» Par des soins prévenans votre ame bienfaisante
» En répand sur un seul de quoi suffire à trente;
» Et ce qu'un seul obtient répandu sur chacun,
» Vous feriez trente heureux, & vous n'en faites qu'un.
» Qui de vos propres biens, riche comme vous l'êtes,

Pour appaiſer ſon courroux,
Le Rat que la crainte glace,
Se proſterne à ſes genoux
Et d'un ton ſuppliant lui demande ſa grace.
» L'intervalle eſt ſi grand, dit-il, de vous à moi,
» Qu'en me faiſant périr vous auriez peu de gloire ;
» Et la clemence d'un Roi
» Eterniſe ſa mémoire.
» Si vous avez la bonté
» De me conſerver la vie,
» La prodiguer par-tout pour votre Majeſté
» Sera ma plus forte envie.
Le Lion généreux mettant la griffe bas,
Senſible à cette requête
Fit grace à la pauvre bête,
Et ne s'en repentit pas.
En pourſuivant une proye
Trois ou quatre jours après,
Le Lion pris en des Rets,
Pour s'en débarraſſer ne trouve aucune voye.
Par des efforts vigoureux
Il tâche à rompre ſa chaîne ;

Mais

Mais plus il y prend de peine
Plus il en ſerre les nœuds.
De chaque animal qui paſſe,
En vain dans ce péril il attend du ſecours :
Quand le Deſtin nous menace
Nos meilleurs Amis ſont ſourds.
Le Rat ſeul, d'un pas agile,
L'ayant entendu rugir,
Vient voir à quel uſage il lui peut être utile,
Et ſans beaucoup parler cherche à beaucoup agir.
Il s'attache avec ſoin à ronger une corde
Qui de tout l'attirail eſt le nœud Gordien :
Et par bonheur tout ſuccéde ſi bien,
Tant de fortune à ſon zéle s'accorde,
Que du Lion captif il briſe le lien,
Pour le récompenſer de ſa miſéricorde.

Princes, qui pouvant tout, vous croyez tout permis,
Aux malheureux ſoyez toujours propices.

Tels que l'on croit d'inutiles amis,
Dans le besoin rendent de bons services.

Hé bien, Seigneur, mes vœux seront-ils exaucez?
Vous ne répondez rien!

CRESUS.

C'est te répondre assez.
Le Lion me prescrit ce qu'il faut que je fasse:
Je dois, Roy comme lui, comme lui faire grace,
Qu'Iphis de mon courroux n'apprehende plus rien;
Puisqu'il est ton Ami je veux être le sien.

ESOPE.

Seigneur!...

CRESUS.

Je te défens d'oser ouvrir la bouche
Pour me persuader que ma bonté te touche.
Le plaisir le plus grand trop long-temps attendu
Par celui qui le fait est toujours trop vendu;
Et c'est, je te l'avoue, une tache à ma vie
D'avoir été si lent à remplir ton envie.

» Fais moi, je t'en conjure, un plaisir à ton tour.
» Iphicrate, autrefois l'ornement de la Cour,
» Qui se fait estimer de tous ceux qui le voyent,
» Va te rendre visite, & les Dieux te l'envoyent.
» Jamais plus honnête homme à tes yeux n'a paru;
» Mais apprens sa foiblesse, il n'a jamais rien cru.
» C'est le cœur le mieux fait que le Ciel ait vû naître;
» L'ami le plus ardent que l'on puisse connoître;
» Généreux, magnifique, affable, officieux;
» Pour tout dire, accompli, s'il pouvoit croire aux Dieux.
» Il vient; de son erreur fais-lui voir l'injustice.
» Je l'aime; & c'est à moi que tu rendras service.

SCENE III.

IPHICRATE, ESOPE.

IPHICRATE.

» MONSIEUR, de vos vertus le bruit s'étend si loin
» Qu'on ne peut pour vous voir se donner trop de soin.
» Après un long service en differentes guerres,
» Relegué par la Paix dans une de mes Terres,
» Où sans ambition, sans amour, sans desir,
» Je préfere l'étude à tout autre plaisir;
» Tout ce que j'ai d'amis qui m'y rendent visite
» M'ont tant parlé de vous & de votre mérite,
» Qu'ayant vû ce matin qu'il faisoit un beau jour,
» J'ai quitté pour vous voir mon tranquille séjour:
» Et je suis si content d'avoir cet avantage,
» Que mon plaisir paroit jusques sur mon visage.

ESOPE.

» Si vous en exceptez la rareté du fait.
» J'ignore quel plaisir ma figure vous fait ;
» Pour me bien définir je ne sçai point de phrase.

IPHICRATE.

» Je viens pour la Liqueur, & non pas pour le Vase ;
» Le corps, quel qu'il puisse être, est l'ouvrage d'autrui ;
» Mais la vertu d'un homme est son ouvrage à lui :
» Et je croirois lui faire une injustice extrême
» Si je ne le voyois par son mérite même.

ESOPE.

» Quand j'aurois un mérite à vous frapper les yeux,
» Ne le devrois-je pas à la bonté des Dieux ?

IPHICRATE.

» Des Dieux ? bon !

ESOPE.

» Comment bon ?

IPHICRATE.

» Eh quoi ! vous qu'on renomme,

» Vous avez la foibleſſe & l'erreur d'un autre homme !

» Vous croyez donc devoir votre mérite aux Dieux ?

ESOPE.

» Avant que vous & moi nous nous expliquions mieux,

» Avec qui, s'il vous plaît, ai-je ici l'honneur d'être ?

IPHICRATE.

» On me nomme Iphicrate : & vous m'allez connoître ;

» Je ne ſçai ici-bas d'autre felicité

» Que dans une flateuſe & douce volupté.

» Non dans la volupté dont le peuple s'entête ;

» Qu'on évite avec ſoin pour peu qu'on ſoit honnête :

» Et qui pour des plaiſirs peu durables & faux,

» Cauſe preſque toujours de véritables maux.

» J'appelle volupté proprement ce qu'on nomme

» Ne ſe reprocher rien & vivre en honnête homme :

» Appuyer l'innocent contre l'iniquité :

» Briller moins par l'eſprit que par la probité :

» Du mérite opprimé réparer l'injuſtice ;
» Ne ſouhaiter du bien que pour rendre ſervice ;
» Etre acceſſible à tous par ſon humanité ;
» Non ; rien n'eſt comparable à cette volupté.

ESOPE.

» Votre plaiſir eſt grand, je n'en fais point de doute,
» A ſuivre une ſi juſte & ſi charmante route.
» Je ne vous céle point que je ſuis enchanté
» De cette délicate & pure volupté ;
» Je rends graces aux Dieux....

IPHICRATE.

Eh quoi ! les Dieux encore ?
» Laiſſez-là ces beaux noms, que le vulgaire adore ;
» Peut-on être ſi foible avec tant de raiſon ?

ESOPE.

» Vous ne croyez donc pas qu'il ſoit des Dieux ?

IPHICRATE.

Moi ? non.
» Et vous ne le croyez non plus que moi, je penſe.

ESOPE.

» Vous le conjecturez avec peu d'apparence.

» Sur quoi vous fondez-vous pour n'en pas croire ?

IPHICRATE.

» Moi ?

» Sur quoi vous fondez-vous pour en croire ?

ESOPE.

» Sur quoi ?

» J'ai, vous n'en doutez point, pour moi le plus grand nombre,

IPHICRATE.

» Il eſt vrai ; mais qui marche à tâtons & dans l'ombre ;

» Qui bronche à chaque pas ; chancelle à chaque point ;

» Et qui les craint ſi peu, que c'eſt n'en croire point.

» Les Dieux doivent leur être aux foibleſſes des hommes.

ESOPE.

» Ne convenez-vous pas que vous & moi nous ſommes ?

IPHICRATE.

» Sans doute.

ESOPE.

» Croyez-vous que nous venions de rien ?

» Mon pere avoit ſon pere, & ſon pere le ſien:
» Et que nous parcourions mes ayeux ou les vôtres,
» Il en faut un premier d'où ſoient venus les autres.
» Vous êtes trop prudent pour me nier cela.
» Hé qui donc, je vous prie, à fait ce premier là?
» Voilà ſur quel article il faut qu'on me réponde.

IPHICRATE.

» Je crois l'homme éternel de même que le monde.

ESOPE.

» Peut-il être éternel & ſujet au trépas?
» Il commence & finit, vous ne l'ignorez pas:
» Tout être dépendant vient d'un être ſuprême;
» Et ce que nous voyons ne s'eſt point fait ſoi-même.
» Jettez les yeux par-tout, l'air, la terre, les eaux,
» Le Ciel où jour & nuit brillent des Feux ſi beaux,
» L'ordre toujours égal des Saiſons, des Planettes,
» Prouve par quelles mains elles ont été faites.

» Vous qui paroiſſez être homme ferme, eſprit fort,
» Parce que d'un peu loin vous croyez voir la mort;
» Si par quelque accident, maladie ou bleſſure,
» Dans une heure au plus tard votre mort étoit ſûre,
» Penſeriez-vous des Dieux ce que vous en penſez?
» Et pour n'y croire pas ſeriez-vous ferme aſſez?
» Parlez de bonne foi, ſur le fait que je poſe.

IPHICRATE.

» Si je devois mourir dans une heure?

ESOPE.

» Oui.

IPHICRATE.

» La choſe
» Eſt un peu délicate & je ne ſçai pas bien....

ESOPE.

» Croiriez-vous quelque choſe, ou ne croiriez-vous rien?
» Vous, & tous vos pareils, qui ſemblez intrépides,
» A l'aſpect de la mort vous êtes ſi timides,

» Que pour un insensé qui craint d'ouvrir les yeux,
» Mille de cris perçans importunent les Dieux :
» S'il vous falloit mourir que croiriez-vous ?

IPHICRATE.

» Peut-être
» Que mon cœur combattu par la peur du non-être . . . .

ESOPE.

» Eh ! Monsieur le non-être est ce qu'on craint le moins ;
» La peur d'être toujours cause bien d'autres soins :
» Le passé fait trembler, l'avenir embarrasse.
» Mais sans nous écarter, répondez-moi, de grace.
» Si vous deviez mourir dans une heure au plus tard,
» Que croiriez-vous ? Parlez sans énigme & sans fard.

IPHICRATE.

» Sans énigme & sans fard ! Je ne suis pas un homme
» Qui par le nom d'Athée aime qu'on me renomme.

» Je ne dispute point pour vouloir disputer,
» Je cherche à m'éclaircir & non pas à douter.
» Loin d'avoir du plaisir, j'ai de l'inquiétude
» A flotter dans le trouble, & dans l'incertitude;
» Et chagrin contre moi d'avoir ainsi vécu,
» Le bonheur où j'aspire est d'être convaincu.
» J'ai vû la mort de près dans plus d'une bataille;
» Je l'ai vûe à l'Assaut de plus d'une muraille;
» Sans que dans ce péril elle ait pû m'inspirer,
» Ni de croire des Dieux, ni de les implorer.
» Peut-être ma carriere approchant de son terme,
» Que dans ces sentimens je ne suis plus si ferme;
» Et que si dans une heure au plus tard je mourois,
» Plus juste, ou plus craintif, je les implorerois.
» Eh! que ne fait-on point quand il faut que l'on meure!

ESOPE.

» Votre raison alors sera-t-elle meilleure!
» Aurez-vous de l'esprit plus que vous n'en avez?
» Scaurez-vous sur ce point plus que vous ne sçavez?

» Seront-ce d'autres Dieux, ou sera-ce un autre homme ?
» Pouvez-vous ne rien croire, & dormir d'un bon somme ?
» De la vie à la mort il s'agit d'un instant.
» Et que peut-on risquer qui soit plus important ?
» Qui dit Dieux, dit Vengeurs ; & leur foudre.....

IPHICRATE.

Au contraire ;
» Qui dit Dieux, dit clemens : un remords bien sincere,
» Arrête en expirant leur foudre prête à choir.

ESOPE.

» Hé ! Ce remords sincere est-on sûr de l'avoir ?
» Sur le point d'expirer, quoi qu'on se persuade,
» Le repentir est foible autant que le malade.
» Je vais non vous prouver, mais vous faire entrevoir
» Qu'un espoir si tardif est un fragile espoir ;
» Et qu'aux derniers momens les beaux esprits qui doutent,
» Ne sont pas assurés que les Dieux les écoutent.

» Voulez-vous à m'entendre appliquer votre
soin ?

IPHICRATE.

» Pour quel autre sujet viens-je ici de si loin ?
» Le plaisir le plus grand que vous me puissiez
faire,
» C'est de m'ouvrir votre ame & de ne me rien
taire.

ESOPE.

LE FAUCON MALADE.

FABLE.

» UN Faucon qui croyoit les Dieux muets
& sourds,
» Etant à son heure derniere,
» D'un lamentable ton sollicita sa mere
» D'aller en sa faveur implorer leur secours.
» Mon Enfant, lui dit-elle en mere habile &
sage,
» Pendant que tu te portois bien,
» Tu disois qu'ils ne pouvoient rien :
» Ils ne peuvent pas davantage.

» C'eſt preſque ainſi que l'homme en uſe envers les Dieux :
» Pour en croire, il attend qu'il ſoit malade, ou vieux :
» Juſqu'au moment funeſte où leur vengeance arrive,
» Il les croit impuiſſans, voyant leur foudre oiſive ;
» Et pour les appaiſer fait des cris éclatans
» Quand ils ſont fatigués & qu'il n'en eſt plus temps ;
» La clémence des Dieux, dont on voit tant de preuves,
» Eſt ſemblable à peu près à ces paiſibles fleuves
» Qui n'ont pû réſiſter au temps rude & fatal
» Qui tient leurs flots captifs ſous un mur de criſtal ;
» Juſques à certain poids, qu'on y paſſe & repaſſe,
» On eſt en ſureté ſur leur épaiſſe glace :
» Mais lorſqu'on la ſurcharge, elle fond ſous nos pas ;
» Et qui tombe deſſous ne s'en retire pas.
» Voilà ce que je crois.

IPHICRATE.

» Monſieur, ceſſons de grace;
» Ce diſcours vous fatigue autant qu'il m'embarraſſe;
» A lutter contre vous j'applique en vain mes ſoins:
» Si vous ne m'abattez, vous m'ébranlez au moins.
» Mais quel fruit, après tout, auroit votre victoire?
» Croire comme l'on fait, par exemple, eſt-ce croire?
» A parler ſans contrainte & d'un cœur ingénu,
» Quel Dieu, hors la Fortune, à la Cour eſt connu?
» Pour peu que l'on y prie, on eſt toujours en garde;
» On obſerve avec ſoin ſi le Prince y regarde;
» Et lorſque par hazard on rencontre ſes yeux,
» C'eſt lui que l'on invoque encor plus que les Dieux.
» Adieu. Je ſors d'ici plein de votre mérite.
» Souffrez que je vous rende encor une viſite.
» Je crois par les efforts que vos bontés feront,
» Si mes yeux ſont fermés qu'ils ſe défermeront.

» Je demande un jour fixe encor cette ſemaine.

ESOPE.

» Non, Monſieur, je ſçaurai vous en ſauver la peine;
» Et je vous promets bien pour vous faire ma cour,
» Que j'irai vous trouver juſqu'en votre ſéjour.

IPHICRATE.

» Vous, Monſieur? Plût aux Dieux, que je commence à croire,
» Que vous me vouluſſiez accorder cette gloire.
» C'eſt un endroit riant dans la belle ſaiſon:
» Les ondes du Pactole entourent la maiſon:
» On y voit d'un coup d'œil le Printems & l'Automne,
» Les richeſſes de Flore & les dons de Pomone,
» Et je ne vous dis pas le plaiſir que j'aurai
» De vous y recevoir le mieux que je pourrai.
» Précipitez l'honneur que vous voulez me faire.
» Adieu.

SCENE IV.

ESOPE *seul.*

» QUE de clartés, hors la plus néceſſaire !
» Et que d'honnêtes gens à la Cour aujourd'hui
» Ont la même foibleſſe éclairés comme lui !

SCENE V.

LEONIDE, ESOPE.

LEONIDE.

BON jour, Monſieur.

ESOPE.

Bon jour ; que voulez-vous, Madame ?

LEONIDE.

Eh ! Monſieur, je ne ſuis qu'une bien pauvre femme ;
Je n'ai point de parens, pere, frere, ni ſœur,
Qui jamais ait été Madame, ni Monſieur ;

J'ai loué cet habit pour paroître une peu brave ;
La Thrace eſt mon pays, & j'y ſuis née eſclave ;
Ce que je vous apprends montre aſſez, que je croi,
Qu'en m'appellant Madame, on ſe moque de moi.

ESOPE.

Hé ! bien ma bonne femme, à quoi vous ſuis-je utile ?
Qui vous fait de ſi loin venir en cette Ville ?
J'écoute les raiſons, ſans diſtinguer les rangs ;
Et je crois me devoir plus aux petits qu'aux grands :
Comme ils ſont ſitués plus près de l'indigence,
Leur beſoin plus preſſant veut plus de diligence ;
Si je puis vous ſervir ici, je le ferai.
Y ſerez-vous long-temps ?

LEONIDE.

Le moins que je pourrai.
Sans vous de qui la vue adoucit ma diſgrace,
Je me repentirois d'avoir quitté la Thrace ;
J'ai bien pris de la peine, & bien fait du chemin,
Pour ne trouver au bout que mépris & chagrin.

ESOPE.

Avez-vous de quelqu'un eſſuyé quelque injure ?

LEONIDE.

Oui, Monsieur ; & sans doute une qui m'est bien dure.

ESOPE.

Et de qui ?

LEONIDE.

D'une main de qui mon cœur deçû
N'attendoit point du tout le coup qu'il a reçu ;
De Rhodope.

ESOPE.

Rhodope ! elle qui plaît, qui brille ;
Rhodope, dites vous ?

LEONIDE.

Eh ! bons Dieux quelle *fille* ?
Elle vient de me faire un si cruel affront.....

ESOPE.

Elle ? Rhodope ?

LEONIDE.

Un jour les Dieux l'en puniront ;
J'en conçois par avance une douleur mortelle.

ESOPE.

Hola ! quelqu'un.

SCENE VI.

LICAS, ESOPE, LEONIDE.

ESOPE *à Licas.*

VOYEZ ſi Rhodope eſt chez elle.
Je la prie inſtamment de vouloir me mander
Quand je pourrai la voir ſans trop l'incommoder.
Je vous attens ici pour avoir ſa réponſe.

Licas ſort.

SCENE VII.

LEONIDE, ESOPE.

LEONIDE.

CACHEZ bien, s'il vous plaît, ce que je vous annonce,
Mon cher Monſieur; je l'aime, & quoi qu'elle m'ait fait,

Si je lui faiſois tort j'en aurois du regret ;
Je le ſens bien.

ESOPE.

D'où vient qu'elle vous eſt ſi chere ?

LEONIDE.

Pour m'avoir méconnue en ſuis-je moins ſa mere ?

ESOPE.

Vous, ſa mere ?

LEONIDE.

Oui, Monſieur ; Si cet aveu lui nuit,
Je conſens avec joye à n'en faire aucun bruit.
Après l'avoir pleurée, & cru ſa mort certaine,
Un Marchand de Sardis qui vint à Clazoméne
Au bout de quatorze ans m'ayant appris ſon ſort,
Je pars, je cours, j'arrive, & fais naufrage au port.
Pour le prix de mes ſoins, j'ai la douleur amere
De trouver un enfant qui méconnoit ſa mere,
Et contrainte à partir pour retourner ſi loin,
J'implore vos bontés dans le dernier beſoin ;
Pardon, ſi juſqu'à vous ma douleur eſt venue.

ESOPE.

Rhodope eſt votre fille, & vous a méconnue !

Eſt-il bien vrai ? Vos yeux en ſont-ils les témoins ?
Et n'y mêlez-vous rien, ou du plus ou du moins ?
Quelles fauſſes raiſons colorent cet outrage ?

LEONIDE.

Je ſuis pauvre, elle eſt riche ; en faut-il davantage ?
Elle a peur que ma vûe infecte ſa maiſon.
C'eſt tout.

ESOPE.

La pauvre femme a peut-être raiſon.
Rhodope n'eſt pas ſeule en ſa bonne fortune
Qui d'un pauvre parent fuit la vûe importune.
Il n'eſt pas ſous le Ciel de gens plus malheureux
Que ceux dont les enfans ſont plus élevés qu'eux.
Qu'un homme de Finance ait annobli ſa race,
En l'avouant pour pere on croit lui faire grace ;
Et qu'un riche Marchand faſſe un fils Conſeiller,
Ce fils en le voyant craint de s'encanailler.
Un mépris infaillible eſt le digne ſalaire
D'avoir plus fait pour eux que l'on ne devoit faire ;
Et quoique tous les jours on éprouve cela,
On retombe ſans ceſſe en cette faute-là.

Ce n'eſt pas envers vous tout-à-fait même choſe ;
Rhodope de ſon ſort elle ſeule eſt la cauſe.
Le jour qu'elle reſpire eſt votre unique don.

LEONIDE.

Eſt-ce un juſte ſujet de ne me pas voir ?

ESOPE.

Non.

Elle a dû vous voyant avoir l'ame ravie :
Eh ! que ne doit-on pas à qui l'on doit la vie ?
Bientôt de ces raiſons je vais être éclairci.

SCENE VIII.

LICAS, ESOPE, LEONIDE.

LICAS.

RHODOPE ſuit mes pas, & va ſe rendre ici.
Je n'ai pû l'empêcher de prendre cette peine.

ESOPE *à Licas.*

Conduiſez cette femme à la chambre prochaine :
Et ſur-tout ayez ſoin de la placer ſi bien,
Que de tous nos diſcours elle ne perde rien.
Allez. Ce que j'entens de Rhodope m'étonne.

SCENE

SCENE IX.

RHODOPE, ESOPE.

RHODOPE.

JE viens ſçavoir de vous à quoi je vous ſuis bonne.

ESOPE.

Je m'en allois vous voir.

RHODOPE.

Et moi je vous préviens,
Sure que vos momens ſont plus chers que les miens.
Que vous plaît-il ?

ESOPE.

Vous dire une Fable nouvelle
Que bien des Courtiſans m'ont parû trouver belle ;
Mais étant la plûpart ou flateurs ou jaloux,
Je veux m'en rapporter uniquement à vous.
Mon but eſt qu'une Fable inſtruiſe, plaiſe, touche ;

Et j'en crois plus le cœur que je n'en crois la bouche.

Si le vôtre s'émeut, je ſerai ſatisfait.

RHODOPE.

J'en dirai mon avis comme j'ai toujours fait:
Sans vanité pour moi, pour vous ſans flaterie.

ESOPE.

C'eſt ce que je demande & de quoi je vous prie.

LE FLEUVE ET SA SOURCE.

FABLE.

UN Fleuve enflé d'orgueil de l'abondance d'eau
Qui de pluſieurs endroits avoit groſſi ſa courſe,
Avec indignité déſavoua la Source
Qui l'avoit en naiſſant fait un ſimple Ruiſſeau.
Ingrat, lui dit la Source, à qui ce coup fut rude;
Que tu reconnois mal ma tendreſſe & mes ſoins!
Quelque injuſte raiſon qu'ait ton ingratitude,
Sans moi, qui ne ſuis rien, tu ſerois encor moins.

Hé bien, de cette Fable avez-vous l'ame émue?
Sentez-vous qu'en ſecret votre cœur ſe remue?
Vous pleurez?

RHODOPE.

Eſt-ce à tort; je ſuis au déſeſpoir:
J'ai trahi la nature; oublié mon devoir;
Sacrifié ma gloire à des chimeres vaines;
Et fait taire le ſang qui coule dans mes veines.
Semblable au Fleuve ingrat, né d'un foible Ruiſſeau,
Qui méconnut ſa Source, orgueilleux de ſon eau,
Ayant reçû le jour d'une Eſclave étrangere,
Par orgueil comme lui j'ai méconnu ma Mere.

ESOPE.

Vous Rhodope?

RHODOPE.

Moi-même. Eſt-il rien de ſi bas?
Surpriſe d'un accueil qu'elle n'attendoit pas,
» Hé bien, m'a-t-elle dit, en verſant quelques larmes,
» Raſſurez-vous, Rhodope, & n'ayez point d'allarmes:
» Prête à m'aller joindre à mes pauvres Ayeux,
» Je venois vous prier de me fermer les yeux;

» Et croyois que le Sort laſſé de me pourſuivre ;
» Souffriroit qu'avec vous j'achevaſſe de vivre.
» Puiſqu'il eſt ſi contraire à mes plus doux ſouhaits,
» Tout ce que je demande eſt de mourir en paix,
» Adieu. La pauvre femme à l'inſtant eſt ſortie ;
Et pour s'en retourner, eſt ſans doute partie.
A peine de ma chambre a-t-elle été dehors,
Que pour la retrouver j'ai fait de vains efforts.
Faites, au nom des Dieux, qu'on me rende ma Mere ;
Plus elle eſt malheureuſe & plus elle m'eſt chere ;
Je veux ſouffrir ſa peine, ou me faire un honneur
De lui voir avec moi partager mon bonheur.
Calmez l'émotion où me met votre Fable.

ESOPE.

Ce que vous m'avez dit, Rhodope, eſt-il croyable ?

RHODOPE.

Non, il n'eſt pas croyable, à vous parler ſans fard,
Qu'un Enfant pour ſa Mere ait eu ſi peu d'égard.

Si mon crime fut grand, mon remords eſt extrême :
Envoyez après elle, ou bien j'y vais moi-même.
Je ne puis ſans la voir demeurer plus long-temps.

ESOPE.

Eſt-ce d'un cœur touché que part ce que j'entens ?
Ne me faites-vous point une promeſſe vaine ?

RHODOPE.

Quel plaiſir prenez-vous à prolonger ma peine ?
Les momens ſont trop chers pour les perdre en diſcours ;
Ma Mere à qui tout manque, a beſoin de ſecours.
Je dois à ſa miſere une prompte aſſiſtance.

ESOPE.

J'entrevois dans ce zéle un peu de bienſéance,
Un amour tendre & pur ne vous fait point agir ;
C'eſt la crainte du blâme & la peur de rougir :
Votre faute eſt ſecrette & deviendroit publique ;
Et la Nature agit moins que la Politique.

RHODOPE.

Mon cœur de vos mépris déſeſperé, confus,
Quelque rudes qu'ils ſoient, en mérite encor plus.

Soupçonnez d'artifice un repentir ſincere,
Je ne me plains de rien que des maux de ma Mere ;
Loin que notre diſpute en termine le cours,
Pendant que nous parlons ils augmentent toujours ;
Ce que je ſens pour elle eſt ſi pur, que je jure
De ne prendre jamais repos ni nourriture,
Que nous ne partagions, pour tout dire en deux mots,
La même nourriture & le même repos.
J'aime mieux devancer que voir ſes funerailles.
Adieu.

SCENE X.

LEONIDE, RHODOPE, ESOPE, LICAS.

LEONIDE *à part.*

CE que j'entens me perce les entrailles.
Mon cœur eſt pénétré des plus ſenſibles coups.
Haut.

Venez ma chere Fille.....

RHODOPE.

Eh ! ma Mere, eſt-ce vous ?
Après ce que j'ai fait puis-je vous être chere ?
Et reconnoiſſez-vous qui méconnoît ſa Mere ?
Quel prix vous recevez de m'avoir mis au jour !

ESOPE.

Je vous ai fait pleurer, & je pleure à mon tour.
Conſolez-vous, Rhodope ; une ſi belle faute
Vous donne plus d'éclat qu'elle ne vous en ôte ;
Ce que je viens de voir m'a ſi fort ſatisfait,
Que je vous aime plus que je n'ai jamais fait.
Dans votre appartement conduiſez-la vous-même.

à Léonide.

Ayez pour votre fille une tendreſſe extrême.

à Rhodope.

Et vous à l'avenir ſoumiſe à ſon aſpect,
Ayez pour votre Mere un extrême reſpect.
Pour être un des premiers à lui montrer mon zéle,
Ce ſoir je vous convie à ſouper avec elle.
Satisfait de l'entendre & ravi de la voir,
Je ferai mes efforts pour la bien recevoir.

Fin du troiſiéme Acte.

ACTE IV

SCENE PREMIERE.

ARSINOE, LAIS.

LAIS.

AU plus riche des Rois vous voilà presqu'unie ;
Il n'y manque plus rien que la cérémonie ;
Et dans un beau fauteuil assise à son côté,
Votre Alteſſe demain deviendra Majeſté.
Le Ciel à votre Sang devoit ce privilege.
Mais moi, Madame, moi, demain que deviendrai-je ?
Je voudrois bien.....

ARSINOE.

J'entens ce que tu voudrois bien,
Et ton bonheur, Laïs, ſuivroit de près le mien.
Mais j'y vois un obſtacle.....

LAIS.

Hé ! quel eſt-il ?

ARSINOE.

Rhodope.

Elle a fait ce matin ſa paix avec Eſope ;
Tu ſçais en quelle eſtime il eſt auprès du Roi :
Et je ſongeois à lui pour l'attacher à toi.

LAIS.

Qui ? Lui, Madame ?

ARSINOE.

Eſope eſt né dans l'indigence,
Mais, Laïs, ſes vertus corrigent ſa naiſſance.
Quel honneur n'a-t-il point de ne devoir qu'à lui
Le poſte glorieux qu'il occupe aujourd'hui ?
Eſope ſans naiſſance eſt dans une poſture.....

LAIS.

Avez-vous parcouru ſa bizarre figure ?
Je renonce à vos biens ſi le plus grand de tous
Conſiſte à me donner Eſope pour Epoux :
Je n'en veux vraiment point.

ARSINOE.

Connois-tu bien Eſope ?

LAIS.

Il ne faut pour le voir prendre aucun Microſcope.

De ſon hideux aſpect on eſt d'abord frapé.
Hors l'eſprit qu'il a droit il a tout éclopé ;
Et quoique ſa Morale ait des traits admirables,
L'Hymen n'eſt pas un Dieu qu'on repaiſſe de Fables ;
En un mot, quelque Epoux qui me ſoit deſtiné,
Je le veux, ſi je puis, bien conditionné ;
Que rien n'y manque.

ARSINOE.

Eſope a l'eſprit net, affable.

LAIS.

L'eſprit net, il eſt vrai ; le corps indéchiffrable.
C'eſt d'une fort belle Ame un fort vilain étui.
Que feroit-il de moi ? Que ferois-je de lui ?
Pardon ſi ma penſée eſt contraire à la vôtre,
Mais il faut pour s'aimer être faits l'un pour l'autre ;
Si l'Epoux que l'on prend n'a le don de toucher,
La vertu de la Femme eſt facile à broncher.
La mienne juſqu'ici ne s'eſt point démentie :
De la contagion elle s'eſt garantie ;
Je veux, s'il m'eſt poſſible, être Femme de bien ;
Et ſi je ſuis à lui, je ne réponds de rien.

Préſervez ma pudeur, qu'il rendroit chancelante,
D'une tentation qui ſeroit violente.
Le voici. Juſtes Dieux, détournez un tel coup!
J'aime mieux mourir fille, & c'eſt dire beaucoup.

SCENE II.

ESOPE, ARSINOE, LAIS.

ESOPE.

VOus me voyez confus d'oſer vous faire attendre,
Moi, qui dois à votre ordre avec reſpect me rendre:
Mais enfermé, Madame, au Cabinet du Roy....

ARSINOE.

Eh! qui de vos bontés ſçait mieux le prix que moi?
Pouvez-vous m'en donner de plus ſenſibles marques?
Deſtinée à l'Hymen du plus grand des Monarques,
Je dois plus ce bonheur, que je n'attendois pas,

A vos ſoins empreſſés qu'à mes foibles appas.
Vous avez ſeul vers moi fait pancher la balance.

ESOPE.

Eh ! puis-je avoir pour vous trop de reconnoiſſance ?
La qualité de Reine eſt dûe à vos vertus ;
Mais plût aux Dieux, Madame, avoir pû faire plus !
Je n'oublierai jamais qu'à la premiere vue,
Créſus de ma préſence eut d'abord l'ame émue ;
Et que ſi dans ces lieux j'éprouve un ſort ſi doux,
Je le dois à l'appui que je reçus de vous.
Un bienfait tôt ou tard trouve un prix infaillible ;
Et vous en allez voir une preuve ſenſible.

LA COLOMBE ET LA FOURMI.

FABLE.

LA Colombe qui s'égayoit
Au bord d'une Fontaine où l'onde étoit fort belle,
Vit ſe démener auprès d'elle
Une Fourmi qui ſe noyoit.

Senſible à ſon malheur, mais encor plus active
A lui prêter ſecours par quelque prompt moyen,
Elle cueille un brin d'herbe, & l'ajuſte ſi bien,
Que la Fourmi l'attrape & regagne la rive.
Quand elle fut hors de danger,
Sur le mur le plus près la Colombe s'envole:
Un Manant à piés nus qui la voit s'y ranger
Fait d'abord vœu de la manger,
Et ne croit pas ſon vœu frivole.
Aſſuré de l'Arc qu'il portoit,
De ſa fléche la plus fidelle
Il alloit lui donner une atteinte mortelle:
Mais la Fourmi qui le guettoit,
Voyant ſa bienfaictrice en cet état réduite,
Le mord ſi rudement au pié
Que ſe croyant eſtropié,
Il fait un ſi grand bruit que l'Oyſeau prend la fuite.

Par la foible Fourmi ce ſervice rendu
A la Colombe bienfaiſante,
Eſt une preuve ſuffiſante
Qu'un bienfait n'eſt jamais perdu.

ARSINOE.

Il eſt vrai qu'un bienfait n'eſt jamais ſans ſalaire,
N'eut-on que le plaiſir que l'on goûte à le faire:
Epouſe de Créſus que mon ſort ſera doux,
Pouvant faire du bien, de commencer par vous;
Je viens exprès ici vous le dire moi-même.
Demain aſſociée à ſon pouvoir ſuprême,
Comme de vôtre bien uſez de mon crédit.

ESOPE *arrêtant Laïs.*

J'ai fait, belle Laïs, ce que vous m'avez dit;
Tantôt d'un air galant votre main dans la mienne
Vous m'avez demandé quelqu'un qui vous convienne;
Et ſur qui que ce ſoit que j'arrête les yeux,
Je crois être celui qui vous convient le *mieux.*
Si le parti vous plaît, la main eſt tout prête.

LAIS.

Moi, Monſieur, de Rhodope enlever la Conquête!
Que diroit-elle? Non je rends grace à vos ſoins:
Vous lui convenez plus, & je vous conviens moins.
J'ai pour votre mérite une eſtime ſincere,
Pour de l'amour..... tout franc, vous n'en inſpirez guére;

Et vous ſçavez le ſort de quantité d'Epoux,
Qui, ſans vous offenſer, ſont bien mieux faits que vous.
S'il vous faut, comme un autre, éprouver ce ſupplice,
Je vous honore trop pour en être complice.

ESOPE.

Allez; c'eſt être ſage, & l'être au dernier point;
Que de ne s'unir pas à ce qu'on n'aime point.
Je voulois éprouver quelle étoit votre pente.
Aimez & qu'on vous aime, & vous vivrez contente;
C'eſt le ſort le plus doux.

SCENE. III.

CLEON, ESOPE.

CLEON.

EH! bon jour, mon Patron;
Baiſez-moi, je vous prie, encore une fois. Bon.
Les yeux vifs, le teint frais, la face rubiconde,

Vous ferez, j'en ſuis ſur, l'Epitaphe du monde.
Jamais homme, à mon gré, ne ſe porta ſi bien.

ESOPE.

Ma ſanté, par malheur, ne vous eſt bonne à rien.

CLEON.

Puis-je compter ſur vous pour me rendre un ſervice?

ESOPE.

Pouvez-vous en douter & me rendre juſtice?
M'en offrir un moyen, c'eſt flater mon deſir.
Le plaiſir d'obliger eſt mon plus grand plaiſir.
Quand il faut à quelqu'un refuſer quelque choſe,
J'en ai plus de chagrin que ceux à qui j'en cauſe.
Rien ne m'eſt plus ſenſible & ne me touche tant,
Que lors que d'avec moi l'on s'en va mécontent.

CLEON.

J'ai tablé là deſſus, & viens vous mettre en œuvre.
Je ſuis homme de Guerre, & j'en ſçai la manœuvre;
Expert en ce Métier je diſtingue d'abord
D'une armée ennemie & le foible & le fort.
Chagrin contre Ariſton, qui ne fait rien qui vaille,

A le couler à fond ſourdement je travaille.
Et pour m'aider ſous main à le rendre odieux,
C'eſt ſur vous, mon Patron, que je jette les yeux;
Je vous préfere à tous, tant je vous crois fidéle.

ESOPE.

Pour le couler à fond? La préférence eſt belle:
Pourquoi chercher à nuire à ce Brigadier-là?

CLEON.

Pour mettre un habile homme en la place qu'il a;
J'en ſçais un (avec vous je m'explique ſans feindre)
Qu'on ne feroit pas mieux quand on le feroit peindre:
Fier, ſans être orgueilleux; doux, ſans être ſoûmis;
Eſtimé des ſoldats & craint des ennemis;
Enfin ce qu'on appelle un des plus jolis hommes,
Qu'on ait vû de long-temps à la Cour où nous ſommes.
C'eſt le meilleur preſent qu'on puiſſe faire au Roi.

ESOPE.

Hé quel eſt, s'il vous plaît, cet habile homme?

CLEON.

Moi!

ESOPE.

Vous?

CLEON.

Oui. Je vous ſurprens de ce que je me nomme;
Hé! qui ſçait mieux que moi que je ſuis habile homme?
La modeſtie eſt belle enchaſſée à propos;
Mais hors de ſon endroit, c'eſt la vertu des ſots.
Fiez-vous-en à moi; je ſçais un peu la Carte;
Quand on a mes talens rarement on s'écarte:
Me propoſer au Roy ce ſera le ravir.

ESOPE.

Du meilleur de mon cœur je voudrois vous ſervir.
Vous ne pouvez jamais me cauſer plus de joie
Que de m'en procurer une équitable voie.
Mais quel tort, dites-moi, m'a fait cet Officier,
Pour obliger Créſus à le diſgracier?
Parlez-moi d'élever & non pas de détruire.
Je n'ai point de pouvoir quand il s'agit de nuire.
Ne me demandez point ce qui n'eſt pas permis.

CLEON.

Il eſt permis, parbleu, d'obliger ſes Amis.

Et je vous crois le mien, comme je ſuis le vôtre.

ESOPE.

Pour en obliger un, faut-il en perdre un autre?
Il n'eſt rien de ſi beau que d'être généreux.
Vous auriez du ſcrupule à faire un malheureux.

CLEON.

Bon! C'eſt bien à le Cour que l'on a du ſcrupule?
On cherche à s'avancer, ſans voir qui l'on recule.
Il n'eſt point de moment où l'on ne ſoit au guet
Pour y mettre à profit les faux pas qu'on y fait.
Et pourvû qu'à ſon but un Courtiſan arrive,
On l'applaudit toujours quelque route qu'il ſuive:
Aller à la Fortune eſt mon unique fin.

ESOPE.

Allez-y, croyez-moi, par un autre chemin.
Créſus, des Potentats l'un des plus équitables,
A qui depuis un an, j'ai dédié mes Fables,
Se fait lire avec ſoin le matin & le ſoir
Celles que ſans foibleſſe un grand Roy peut ſçavoir.
Et le plus lâche crime étant la calomnie,

Pour ne pas un moment la laiſſer impunie,
Il s'eſt fait un devoir d'apprendre celle-ci.
Quel bonheur, ſi les Rois en uſoient tous ainſi!
L'envie au deſeſpoir honteuſement réduite,
De leurs paiſibles Cours prendroit bientôt la fuite.
Ecoutez.

LE LION DECREPIT.

FABLE.

LE Lion accablé par les ans,
Et n'ayant preſque plus de chaleur naturelle,
Avoit autour de lui nombre de Courtiſans
Qui par grimace ou non lui témoignoient leur zéle.
Le Loup, qui ne peut faire une bonne action,
Voyant que le Renard n'étoit pas de la bande,
Le fit remarquer au Lion
Qui jura de punir une audace ſi grande.
Mais le ruſé Renard, plus adroit que le Loup,
Averti de ſon inſolence,
Non content de parer le coup
Réſolut d'en tirer vengeance.

Il va rendre visite au Roy des Animaux.
» Et d'un ton assuré : Vous voyez, dit-il, Sire,
» Des Sujets de votre Empire
» Le plus sensible à vos maux,
» Pendant qu'on vous faisoit des complimens stériles,
» Qui ne partent souvent que d'un zéle affecté,
» Je cherchois des secrets utiles
» Pour le soulagement de votre Majesté.
» Elle est hors de péril, & l'Etat hors de crainte.
» La peau d'un Loup écorché vif
» Est un remede aussi prompt qu'effectif
» Pour r'animer votre chaleur éteinte.
Son attente eut un plein effet.
On écorche le Loup, on en couvre le Sire :
Et ceux qui du Renard l'avoient oüi médire,
Dirent tous que c'étoit bien fait.

Messieurs les Courtisans qui cherchez à vous nuire,
Quel plaisir prenez-vous à vous entre-détruire ?
Si par la calomnie un homme a réussi,

Cent pour un, tout au moins, s'y ſont perdus auſſi.

Je ſçai bien qu'à la Cour, au milieu des Careſſes,

La jalouſie immole Amis, Parens, Maitreſſes;

A qui veut s'agrandir le cas n'eſt pas nouveau;

Mais je ſçai bien auſſi que cela n'eſt pas beau.

Quand d'une bonne Race ou a l'honneur de naître,

On cherche à mériter le poſte où l'on veut être.

Et ſi de vos ayeux vous avez les Vertus,

Vous irez par leur route au Emplois qu'ils ont eus.

C'eſt la plus juſte voye, & la plus raiſonnable.

CLEON.

N'avez-vous autre choſe à m'offrir qu'une Fable?

Le bon ami!

ESOPE.

Meilleur que vous ne le croyez.

C'eſt moi qui me dois plaindre, & c'eſt vous qui criez:

Je ne murmure point que pour votre ſervice,

Vous me ſollicitiez à faire une injuſtice;

Et vous murmurez, vous, qui me la propoſez.

De ce qu'à vos desirs les miens sont opposez.
Qui de vous ou de moi mérite qu'on l'excuse,
Vous qui la demandez, ou moi qui la refuse?

CLEON.

Vous ne voulez donc pas me servir?

ESOPE.

J'y suis prêt,
Et même, s'il le faut contre mon intérêt.
Ne me proposez rien dont pour vous je rougisse;
Et vous verrez alors si je rends bien service.
Vous seriez mal paré des dépouilles d'autrui.

CLEON.

Sçavez-vous de quel Sang j'eus l'honneur de naître?

ESOPE.

Oui.
Vous avez des Ayeux dont la gloire est insigne:
Héritier de leur nom, tâchez d'en être digne;
Tâchez.....

CLEON.

Point de leçons. Je suis, graces aux Dieux,
Plus habile que vous, quoique je sois moins vieux.

ESOPE.

Je le crois. J'ai de l'âge & n'ai point de Science;

Mais j'ai du train du Monde un peu d'expérience.
A la Guerre, & par-tout, la générosité
Est ce qui sied le mieux aux Gens de Qualité.
Et quiconque est formé d'un Sang comme le vôtre,
Doit naturellement en avoir plus qu'un autre.

CLEON.

Parlons net. Mon dessein est de perdre Ariston.
Voulez-vous m'y servir?

ESOPE.

Pour cela, Monsieur, non:
Si c'est le seul motif qui vers moi vous amene,
C'est, à vous parler net, une visite vaine.

CLEON.

Hé! vous figurez-vous, mon cher petit Monsieur,
Qu'un Ministre inutile ait un vrai serviteur?
Lors qu'à vous encenser tant de monde travaille,
Est-ce pour vos beaux yeux ou votre belle taille?
Le présumez-vous?

ESOPE.

Non. Qui feroit ce projet,
Auroit assûrement grand tort sur mon sujet.
Autant que je l'ai pu pendant une heure entiere,

Je

Je vous ai combattu d'une honnête maniere :
Mais les coups éloignés ne vous émeuvent point,
Il faut vous les tirer plus à brûle pourpoint.
Puis donc qu'à votre insulte il faut que je réponde,
Je n'ai pas en laideur mon pareil dans le monde,
Je le sçai ; mais le Ciel propice en mon endroit,
Dans un corps de travers a mis un esprit droit.
Quelque hommage forcé que la crainte leur rende,
Je méconnois les Grands qui n'ont pas l'ame grande,
Et je n'ai du respect pour l'éclat de leur Sang,
Que lors que leur mérite est égal à leur rang.
Les grands & les petits viennent par même voye :
Et souvent la naissance est comme la monnoye ;
On ne peut l'altérer sans y faire du mal ;
Et le moindre alliage en corrompt le métal.
Un Soldat comme vous s'imagine peut-être.....

CLEON.

Je ne suis point soldat, & nul ne m'a vû l'être.
Je suis bon Colonel & qui sers bien l'Etat.

ESOPE.

Monsieur le Colonel qui n'êtes point soldat ;
Je ne sçai ce que c'est que de rendre service
Contre la bienséance & contre la justice.

CLEON.

Adieu, Monsieur : Bientôt.... je ne m'explique pas.

SCENE IV.

ESOPE *seul.*

PEUT-ON être si noble avec un cœur si bas !
On dit que la Noblesse a la Vertu pour Mere ;
S'il est vrai, ses enfans ne lui ressemblent guére.
Et pour un qui l'imite & qui fait son devoir....
Mais quel homme important en ce lieu me vient voir ?

SCENE V.

Mr. GRIFFET, ESOPE.

Mr GRIFFET.

VOus voyez un Vieillard d'une assez bonne pâte,
Qui va voir ses Ayeux, sans pourtant avoir hâte;
Et qui souhaiteroit être assez fortuné
Pour vous entretenir sans être détourné.
C'est pour le bien public que je vous rends visite.

ESOPE.

Ah! pour le bien public il n'est rien qu'on ne quitte,
à Licas.
Hola? s'il vient quelqu'un, on ne me parle point.
J'agirai de concert avec vous sur ce point.
Allons d'abord au fait. Point d'inutiles termes.

Mr GRIFFET.

On doit le mois prochain renouveller les Fermes;

Et ſi par votre appui j'y pouvois avoir part,
Jamais homme pour vous n'auroit eu plus d'égard.
Pour me voir élever à cette place exquiſe,
Je me crois le mérite & la vertu requiſe.
Il ne me manque rien qu'un Patron obligeant.

ESOPE.

Et quelle eſt la vertu d'un Fermier ?

Mr GRIFFET.

De l'argent.
Il ne fait point de cas des vertus inutiles,
Des ſoins infructueux & des veilles ſteriles.
D'une voix unanime & d'un commun accord,
Les vertus d'un Fermier ſont dans ſon coffre fort ;
Et ſon zéle eſt ſi grand pour des vertus ſi belles,
Qu'il en veut tous les jours acquerir de nouvelles.
La Vertu toute nue a l'air trop indigent ;
Et c'eſt n'en point avoir que n'avoir point d'argent.

ESOPE.

Fort bien. Mais croyez-vous y trouver votre compte ?
Avez-vous calculé juſques où cela monte ?

Toute charge payée, y voyez-vous du bon?
Parlez en conscience.

Mr GRIFFET.

En conscience? Non.
Mais un homme d'esprit versé dans la Finance,
Pour n'avoir rien à faire avec sa conscience,
Fait son principal soin pour le bien du travail,
D'être sourd à sa voix tant que dure le Bail:
Quand il est expiré, tout le passé s'oublie;
Avec sa conscience il se réconcilie:
Et libre de tous soins, il n'a plus que celui
De vivre en honnête homme avec le bien d'autrui.
Si vous me choisissez & que le Roy me nomme,
Je doute que la Ferme ait un plus habile homme.
J'ai du bien, du credit & de l'argent comptant.
Quant au tour du bâton vous en serez content;
Votre peine pour moi ne sera point perdue:
Je sçai trop quelle offrande à cette grace est dûe:
Quoique vous ordonniez, tout me semblera bon.

ESOPE.

Qu'est-ce que c'est encor que le tour du bâton?
Je trouve cette phrase assez particuliere.

Mr GRIFFET.

Vous voulez m'avertir qu'elle eſt trop familiere ;
J'ai regret avec vous de m'en être ſervi.

ESOPE.

Vous en avez regret & moi j'en ſuis ravi.
Pour familiere non ; je vous en juſtifie.
Dites-moi ſeulement ce qu'elle ſignifie.

Mr GRIFFET.

Le tour du bâton ?

ESOPE.

Oui.

Mr GRIFFET.

C'eſt un certain appas....
Un profit clandeſtin.... Vous ne l'ignorez pas.

ESOPE.

J'ai là-deſſus, vous dis-je, une ignorance extrême.

Mr GRIFFET.

Pardonnez-moi.

ESOPE.

Vraiment pardonnez-moi vous-même.
C'eſt peut-être un jargon qu'on n'entend qu'en ces lieux.

Mr GRIFFET.

C'eſt par tout l'Univers ce qu'on entend le mieux.

Que l'on aille d'un Grand implorer une grace,
Sans le tour du bâton je doute qu'il la faſſe:
Pour avoir un emploi de quelque Financier,
C'eſt le tour du bâton qui marche le premier:
On ne veut rien prêter, quelque gage qu'on offre,
Si le tour du bâton ne fait ouvrir le coffre.
Il n'eſt point de coupable un peu riche & puiſſant,
Dont le tour du bâton ne faſſe un innocent:
Point de femme qui joue, & s'en faſſe une affaire,
Que le tour du bâton ne diſpoſe à pis faire:
Miniſtres de Thémis, & Prêtres d'Apollon
Ne font quoi que ce ſoit ſans le tour du bâton:
Et tel paroît du Roy le ſerviteur fidéle,
Dont le tour du bâton fait les trois quarts du zéle.
Vous êtes dans un poſte à le ſçavoir fort bien.

ESOPE.

Je vous jure pourtant que je n'en ſçavois rien.
Je vois par ces effets & ces métamorphoſes
Que le tour du bâton eſt propre à bien des choſes;
Mais je ne conçois point où l'on peut l'appliquer.

Pour vous faire plaisir, je vais vous l'expliquer.
Rien n'est plus nécessaire au commerce des hommes :
Et pour ne point sortir de la Ferme où nous sommes,
Lors que l'on offre au Roy la somme qu'il lui faut,
On ne biaise point & l'on parle tout haut ;
Cent millions, dit-on : plus ou moins, il n'importe.
On ajoute à cela, mais d'une voix moins forte,
D'un ton beaucoup plus bas, qu'on entend bien pourtant,
Et pour notre Patron une somme de tant ;
Soit par reconnoissance, ou soit par politique,
C'est l'usage commun qui par-tout se pratique.
Il n'est point d'Intendant en de grandes Maisons
Qui n'ait le même usage & les mêmes raisons :
Quand on y fait un bail de quoi que ce puisse être,
Et qu'on a dit tout haut ce que l'on offre au Maître,
On prend un ton plus bas pour le revenant bon ;
Et voilà ce que c'est que le tour du bâton.

Son étymologie eſt ſenſible, palpable.

ESOPE.

Ce n'eſt pas le ſeul tour dont vous ſoyez capable.
Peu de Fermiers, je crois, ſont plus intelligens.

Mr GRIFFET.

J'en connois quelques-uns aſſez habiles gens:
Mais qui ne feront point, tant ils ſont débonnaires,
Ni le bien de l'Etat, ni leurs propres affaires.
Pour faire aller le peuple il faut être plus dur.

ESOPE.

Il eſt vrai: vous voulez le bien public tout pur.
Vous avez l'appetit toujours bon.

Mr GRIFFET.

Je dévore.

ESOPE.

Quel âge avez-vous bien pour travailler encore?
Ne mentez point.

Mr GRIFFET.

Lundi, j'eus quatre-vingt-deux ans.

ESOPE.

Vous avez des enfans & des petits enfans?

Mr GRIFFET.

Aucun. Je ſuis Garçon. Le Ciel m'a fait la grace

De même qu'au Phénix d'être ſeul de ma race.
Avec économie ayant toujours vécu,
J'ai depuis ſoixante ans mis écu ſur écu :
Si bien que ce matin en conſultant mes livres,
J'ai trouvé de bien clair quinze cens mille livres,
Sans avoir un Parent à qui laiſſer un ſou.

ESOPE.

Vous?

Mr GRIFFET.

Moi.

ESOPE.

Point d'enfans ?

Mr GRIFFET.

Non.

ESOPE.

Peſte ſoit du vieux fou :
Un homme de bon ſens travaille en ſa jeuneſſe
Pour paſſer en repos une heureuſe vieilleſſe :
Mais c'eſt un inſenſé qu'un voyageur bien las,
Qui peut ſe repoſer, & qui ne le fait pas.
Quel indigne plaiſir peut avoir l'avarice ?
Et que ſert d'amaſſer, à moins qu'on ne jouiſſe ?
C'eſt bien être ennemi de ſon propre bonheur.

Mr GRIFFET.

Je veux, ſi je le puis, mourir au lit d'honneur.
Quelque vieux que je ſois, je me ſens les piés fermes.
J'ai rempli dignement tous les emplois des Fermes;
Directeur, Reviſeur, Caiſſier, & *cætera*:
Et je prétens aller juſqu'au *non plus ultrà*;
Etre Fermier.

ESOPE.

Hé quoi! N'avez-vous rien à faire
Et de plus ſerieux & de plus néceſſaire?
La mort toujours au guet, avec ſon attirail,
Eſt-elle caution que vous paſſiez le bail?
Ne l'entendez-vous pas qui vous dit de l'attendre?
Et que demain peut-être elle viendra vous prendre?
Il faudra tout quitter quand elle arrivera:
Et vous ne ſongez point à ce *non plus ultrà*.
Quel âge attendez-vous pour être raiſonnable?
Voulez-vous là-deſſus écouter une Fable?

Mr GRIFFET.

Volontiers.

ESOPE.

Elle eſt longue. Aurez-vous le loiſir.....

Mr GRIFFET.

Plus elle durera, plus j'aurai de plaiſir.
Une Fable un peu longue eſt une double grace.

ESOPE.

Vous y verrez des foux dont vous ſuivez la trace,
Et vous en verrez tant de toutes qualitez,
Que vous réfléchirez ſur vous-même. Ecoutez.

L'ENFER.

FABLE.

A L'exemple d'Hercule, un certain téméraire
S'étant fait jour juſques dans les enfers,
Voulut voir des damnés les ſupplices divers;
Ce n'étoit pas une petite affaire.
Un jeune Diable à qui Pluton
Permit ce jour-là d'être bon,
(Sans tirer à conſéquence)
Conduiſit l'Homme par-tout,
Et de l'un à l'autre bout
L'honora de ſa préſence.
Il trouva là des gens de toutes les façons,

Hommes, femmes, filles, garçons,
Grands, petits, jeunes, vieux, de tous rangs,
de tout âge ;
Il n'eſt profeſſion, art, négoce, métier,
Qui n'ait là-dedans ſon quartier,
Et qui n'y joue un perſonnage.
Combien trouva-t-il dans les fers
De gros Marchands Drapiers, le teint livide &
jaune,
Qui par le calcul des enfers
De trois quarts & demi faiſoient toujours une
aûne ?
Combien de Merciers du Palais
Tourmentés d'autant de methodes,
Que pour flater le luxe ils lui prétent d'attraits
Par la multitude des modes ?
Que de Coiffeuſes en lieu chaud
Pour avoir au temps où ſommes
Coeffé les femmes auſſi haut
Que les femmes coeffent les hommes ?
Que de Cabaretiers, Caffetiers, & Traiteurs,
Ces premiers corrupteurs de la vie innocente,
Sont dans une chambre ardente
Au rang des empoiſonneurs ?
Combien de Financiers & de teneurs de banque

Voulant compter le temps qu'ils ſeront encor là
Trouvent que le chifre leur manque
Et ne peuvent nombrer cela ?
Combien de grands Seigneurs, qui d'un devoir auſtére,
D'une dette du jeu s'acquittoient ſur le champ ;
Et qui ſont morts ſans ſatisfaire
Ni l'ouvrier ni le Marchand ?
Combien de Magiſtrats, l'un bouru, l'autre avare,
Que jamais la main vuide on n'oſoit approcher,
Voyant que de leur temps la Juſtice étoit rare,
Prenoient occaſion de la vendre bien cher ?
Combien d'Avocats célébres
Qui rendoient noir le blanc par leurs ſubtilités,
Maudiſſent dans les ténébres
Leurs malheureuſes clartés ?
Si je voulois nommer les fragiles Notaires ;
Les dangereux Greffiers ; les ſubtils Procureurs ;
Les avides Secretaires
Des nonchalans Rapporteurs ;
Et certains curieux galopeurs d'Inventaires,

Qui séduisent l'Huissier pour tromper les mineurs :
Si je voulois parler de tant de Commissaires
Qui font, comme il leur plaît, avoir raison, ou tort ;
Des Medecins sanguinaires
Et précurseurs de la mort ;
Enfin si je faisois une liste fidelle
De tous les réprouvés que Pluton a chez lui,
Ce seroit une Kyrielle
Qui ne finiroit d'aujourd'hui.
Voici pour vous. Le jeune Diable & l'Homme
Qui voyoient de l'Enfer tous les bijoux *gratis*,
Après s'être bien divertis
A voir les damnés que je nomme,
Entendirent hurler des Vieillards langoureux :
Qui sont ceux-là, dit l'Homme, & quel soin les agite ?
» Nous sommes, répond l'un d'entr'eux,
» Les affligés de mort subite.
» Taisez-vous, imposteurs, ou parlez autrement,
Dit le jeune habitant du Pays des ténébres ;
» Vous mentez aussi hardiment
» Qu'un faiseur d'Oraisons funébres.

» Le plus jeune de vous a quatre-vingt-dix-ans ;
» Et vous avez eu tout ce temps
» Pour penſer à la mort, ſans y donner une heure.
» Vieux, caſſé, décrepit, la mort vient, & vous prend ;
» Après un terme ſi grand,
» Eſt-il étonnant qu'on meure ?
» Dans le moment que la mort vous ſurprit,
» Une vetille, un rien occupoit votre eſprit ;
» Vous aviez l'œil à tout juſqu'à la moindre rente :
» Et vous faiſiez, quant au ſurplus,
» L'affaire la moins importante
» De celle qui l'étoit le plus.
» Allez pour jamais, miſérable,
» Pleurer d'un temps ſi cher l'uſage ſi fatal.
Ne m'avouerez-vous pas que pour un jeune Diable
Il ne raiſonnoit pas trop mal ?

Examinons un peu vous & moi quel uſage
Vous avez fait du temp pendant un ſi grand âge.

Vos quatre-vingt-deux ans contiennent dans leurs cours
Le nombre (ou peu s'en faut) de trente mille jours :
Et de ces jours uſés pour bien finir le terme,
Prêt d'entrer au Tombeau vous entrez dans la Ferme !
Et pourquoi pour du bien vous donner tant de ſoin,
Vous, qui dans quatre jours n'en aurez plus beſoin ?
Pous vous ouvrir les yeux j'ai dit ce qu'on peut dire.
Adieu. Quoi que ma Fable ait ſçu vous faire rire ;
Faites réfléxion, en homme prévoyant,
Que c'eſt la vérité que je dis en riant.

Fin du quatriéme Acte.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

CRESUS, TIRRENE, TRASIBULE, GARDES.

CRESUS.

CE que vous m'apprenez a ſi peu d'apparence,
Que je ne puis ſans honte y donner de croyance.
Eſope me trahir ? lui, qui me ſert ſi bien !
J'en ſerois aſſûré, que je n'en croirois rien.
Je n'ai point de ſujet qui me ſoit plus fidéle.

TIRRENE.

Il ſe peut qu'on ait tort de ſoupçonner ſon zéle;
Peut-être de l'envie eſt-ce un ſubtil poiſon;
Mais il ſe peut auſſi, Seigneur, qu'on ait raiſon;
Et de qui que ce ſoit que cet avis puiſſe être,

De celui qu'on ſoupçonne il faut ſe rendre maître.

Donnez ordre, Seigneur, qu'on l'arrête.

CRESUS.

Qui, Moi?

Que je ſois inſenſible à ce que je lui doi?
Et qu'une ingratitude odieuſe, effroyable
(Vice le plus honteux dont un Roy ſoit capable,)
Soit l'injuſte ſalaire & du zéle & des ſoins
Dont vos yeux & les miens ont été les témoins?
Pouvez-vous m'inſpirer un ſentiment ſi lâche?

TRASIBULE.

Seigneur, à vous ſervir appliqué ſans relâche,
J'aurois cru faire un crime à vous diſſimuler
Ce que votre intérêt me defend de celer.
J'ai dû, comme ſujet & fidéle & ſincere,
Vous avertir qu'Eſope avec ſon air auſtere,
Qui ſemble être ennemi de l'argent & de l'or,
A dans une Caſſette en ſecret un Tréſor.
J'ignore le détail de ſes ſupercheries;
Quel argent il poſſede, ou quelles pierreries;
Mais à parler ſans haine & ſans prévention,
Je crois dans ſa Caſſette au moins un million.

TIRRENE.

Un million! Seigneur, il ſupprime le reſte.

Dans la place d'Esope, on n'est point si modeste.
Quand on peut ce qu'on veut, on étend loin ses droits:
C'est peu d'un million, il en a plus de trois:
L'ambition, Seigneur, n'a guéres de limites.

CRESUS.

Pensez bien l'un & l'autre à ce que vous me dites.
Esope criminel, quels que soient ses remors,
Je vous donne à tous deux ce qu'il a de Trésors:
Mais Esope innocent: par la même justice,
Je lui fais de vos biens un égal sacrifice.
La récompense est sûre ou la punition.

TRASIBULE.

J'accepte avec plaisir cette condition.

TIRRENE.

Je m'y soûmets aussi, Seigneur, & par avance
Je soûtiens.....

CRESUS.

Vous direz le reste en sa présence.
Pour le rendre suspect en vain l'on me prévient:
Je l'ai fait avertir, & je le vois qui vient.
Il faut que cette intrigue ici se dévelope;
Laissez-moi lui parler; Je vous l'ordonne.

SCENE II.

CRESUS, ESOPE, TIRRENE, TRASIBULE, GARDES.

CRESUS.

ESope,
On t'accuſe en ce lieu de me manquer de foi.
Je t'en veux croire ſeul. Me trompes-tu ? Di.

ESOPE.

Moi,
Seigneur ? De votre part ce ſoupçon m'eſt ſenſible.
Je ne vous ai point dit que je fuſſe infaillible.
Peut-être avec ardeur prenant vos intérêts,
Ay-je pû me tromper & vous tromper après :
Mais d'aucune action je ne me ſens capable
Qui me puiſſe envers vous rendre un moment coupable.

CRESUS.

Et ſi je te convaincs, quand je me fie à toi,

Le refus qu'il vous fait montre assez ce qu'il craint.

TRASIBULE.

Seigneur, de la parole il a perdu l'usage:
Vous faut-il de son crime un plus grand témoignage?
S'il étoit innocent, pour sortir d'embarras,
Une Fable à propos ne lui manqueroit pas:
Mais de sa trahison la preuve est si facile,
Qu'un si foible secours lui paroît inutile.

CRESUS.

On t'accuse; on t'insulte; & tu ne réponds rien!

ESOPE.

Que dirois-je, Seigneur, que vous ne sçachiez bien?
Quel que soit l'embarras où leur haine me jette,
Elle est de mon silence un mauvais interpréte:
L'innocence est timide & non la trahison.
Si je ne réponds pas, en voici la raison.

De me faire un ſecret contre la bonne foi,
Que diras-tu?

ESOPE.

Seigneur, ce diſcours m'inquiete;
Moi, des ſecrets pour vous!

CRESUS.

Et dans une Caſſette
Qui dans ton Cabinet conduit ſouvent tes pas,
N'as-tu rien de caché que je ne ſçache pas?

ESOPE.

Eh, bons Dieux! ſe peut-il que pour ſi peu de choſe
Vous ayez du chagrin & que j'en ſois la cauſe?

CRESUS.

Je la veux voir.

ESOPE.

Seigneur, daignez m'en diſpenſer.
J'ai mes raiſons.

CRESUS.

Qu'entens-je! Et que puis-je penſer!
Quelles raiſons as-tu que tu n'oſes me dire?

TIRRENE.

Hé! n'eſt-ce pas, Seigneur, aſſez vous en inſtruire?
Que voulez-vous de plus? Interdit & contraint,

Le refus qu'il vous fait montre aſſez ce qu'il craint.

TRASIBULE.

Seigneur, de la parole il a perdu l'uſage:
Vous faut-il de ſon crime un plus grand témoignage?
S'il étoit innocent, pour ſortir d'embarras,
Une Fable à propos ne lui manqueroit pas:
Mais de ſa trahiſon la preuve eſt ſi facile,
Qu'un ſi foible ſecours lui paroît inutile.

CRESUS.

On t'accuſe; on t'inſulte; & tu ne réponds rien!

ESOPE.

Que dirois-je, Seigneur, que vous ne ſçachiez bien?
Quel que ſoit l'embarras où leur haine me jette,
Elle eſt de mon ſilence un mauvais interpréte:
L'innocence eſt timide & non la trahiſon.
Si je ne réponds pas, en voici la raiſon.

LA TROMPETTE ET L'ECHO.

FABLE.

» D'Où vient dit un jour la trompette,
» Qu'il ne m'échape rien qu'Echo ne le répete;
» Et que pendant l'Eté quand il tonne bien fort,
» Loin de vouloir répondre il ſemble qu'elle dort?
» Le bruit eſt bien plus grand quand le tonnerre gronde,
» Que lors qu'en badinant je m'amuſe à ſonner.
Echo de ſa grotte profonde
L'entendant ainſi raiſonner:
» A tort mon ſilence t'étonne.
» Je n'héſite jamais à répondre à tes ſons:
» Mais j'ai, dit-elle, mes raiſons
» Pour ne répondre pas lors que Jupiter tonne.
» Aux ſuprêmes Divinités
» Jamais nos reſpects ne déplaiſent:
» Et quand les Grands ſont irrités,
» Il faut que les Petits ſe taiſent.

CRESUS.

Parle. Je ne ſuis point irrité contre toi ;
Tu n'as aucun ami qui le ſoit plus que moi.
Ta vertu ſoupçonnée eſt tout ce qui m'irrite.

TIRRENE.

En diſant une Fable il croit en être quitte.
C'eſt ainſi que du peuple obſédant les eſprits,
Par ſa fauſſe Morale il en a tant ſurpris ;
Pendant qu'à vos Sujets il débite des Fables,
Il acquiert ſourdement des Tréſors véritables.
Combien dans ſa Caſſette en va-t-on découvrir !

ESOPE.

Hé bien ! Seigneur, hé bien ! il la faut faire ouvrir.
Quoi que juſqu'à ce jour j'oſe croire ma vie
A couvert de efforts de la plus noire envie,
J'avoue ingénuement qu'il m'eût été bien doux
Que jamais ce ſecret n'eût été juſqu'à vous.
Vous le voulez ſçavoir, il faut vous ſatisfaire.

TRASIBULE.

Seigneur, s'il y va ſeul, il en va tout diſtraire,
Détourner les moyens de ſa conviction,
Et peut-être en Bijoux ſauver un million ;
Il peut en un moment faire tout diſparoître.

ESOPE.

Pour ne rien détourner je veux bien n'y pas être.
En garde contre vous, comme vous contre moi,
Tout ce que je demande eſt que ce ſoit le Roi,
(Lui, qui de l'équité fait ſon plaiſir ſuprême)
Qui la faſſe apporter & qui l'ouvre lui-même.
Heureuſement, Seigneur, j'en ai les Clefs ici.
La Clef du Cabinet eſt celle que voici:
L'autre qu'aucun mortel n'auroit qu'avec ma vie,
Eſt celle du Tréſor dont on a tant d'envie.
Je les mets avec joye entre vos mains.

CRESUS.

Hola!

Il parle bas aux Gardes.

Obſervez bien mon Ordre, & ne touchez que là.
Je vous attens.

TIRRENE.

Seigneur ſouvenez-vous du pacte;
La parole des Rois jamais ne ſe rétracte.

CRESUS.

Quand il en ſera temps je m'en ſouviendrai bien.

Eſope criminel, c'eſt à vous tout ſon bien:
Et pour être auſſi juſte envers l'un qu'envers l'autre;
Vous Calomniateurs, c'eſt à lui tout le vôtre.
Tu dois, s'ils m'ont dit vrai, par tes exactions
Avoir en ta puiſſance au moins trois millions.
Ne me déguiſe point ce que je puis connoître.
Es-tu riche?

ESOPE.

Moi, Riche! Eh! demandai-je à l'être?
Loin que le bien, Seigneur, me cauſe aucun ſouci,
N'ayant beſoin de rien je ne veux rien auſſi.
Si vous me retirez la main qui me protége
Tel que je ſuis venu, tel m'en retournerai-je;
Et je verrai l'éclat dont ſous vous j'ai brillé,
Comme on voit un beau ſonge après être éveille:
Soyez content de moi, je le ſuis du ſalaire.

TRASIBULE.

Vous allez ſur le champ découvrir le contraire;
Et ce que par votre Ordre on apporte en ces lieux,

Va lui fermer la bouche & vous ouvrir les yeux,
Seigneur.

SCENE III.

LES GARDES QUI REVIENNENT, CRESUS, ESOPE, TIRRENE, ET TRASIBULE.

CRESUS.

C'Est ton Tréſor, Eſope; avant qu'on l'ouvre,
Et que ce qu'il renferme à mes yeux ſe découvre,
Fais m'en, je t'en conjure, un ſincere détail.
C'eſt le prix de tes ſoins, le fruit de ton travail.
Cette épreuve t'eſt rude & me fait violence.

ESOPE.

Cette épreuve à l'Envie impoſera ſilence:
Et je ne puis, Seigneur, en être mieux vengé
Qu'en la rendant témoin de tout le bien que j'ai.

Tout ce que je dirois lui ſembleroit frivole.

TIRRENE.

Qu'attendez-vous, Seigneur, à nous tenir parole ?
De ſa fauſſe fierté faites-le repentir.

CRESUS.

Hé bien ! Puiſqu'on m'y force il y faut conſentir,
Ouvrons. Ciel ! Quel ſpectacle eſt-ce ici que l'on m'offre ?
Gardes.

UN GARDE.

Seigneur ?

CRESUS

Voyez ce qu'enferme ce Coffre.

On n'y trouve que l'Habit d'Eſope quand il étoit Eſclave.

Eſt-ce là le Tréſor qu'on m'oblige à chercher ?

ESOPE.

Oui, Seigneur ; vous voyez ce que j'ai de plus cher ;
C'eſt l'habit que j'avois, quand par un ſort propice
Il vous plût me choiſir pour me rendre ſervice.
Habit vil, mais qu'on porte avec tranquillité ;

Qu'inventa la pudeur, & non la vanité ;
Qui jamais contre moi n'eût ſoulevé l'envie
Si je l'euſſe porté pendant toute ma vie ;
Et que je redemande à votre Majeſté
Avec plus de plaiſir que je ne l'ai quitté.
Comme je n'ai rien fait pour m'attirer la haine
Dont vouloit m'accabler Traſibule & Tirrene,
C'eſt de mon credit ſeul dont ils ſont mécontens ;
Et tous deux ne ſont rien qu'on n'ait fait de tout temps.
Quelque ſoin qu'il ſe donne, & quelque bien qu'il faſſe,
Quel Miniſtre eſt aimé pendant qu'il eſt en place ?
Et quand de ſa carierre il a fini le cours,
Ceux qui le haiſſoient le regrettent toujours.
D'un ſi dangereux Poſte approuvez ma retraite.
Je connois, mais trop tard, la faute que j'ai faite.
Que ferois-je à la Cour, moi, qui ne ſuis, Seigneur,
Hypocrite, Jaloux, Médiſant, ni Flateur ?

CRESUS.

Pour ta retraite, non. Tu m'es trop néceſſaire.
Mais pourquoi cet Habit ? & qu'en voulois-tu faire ?
Quel bizarre plaiſir t'obligeoit à le voir ?

ESOPE.

L'orgueil ſuit de ſi près un extrême pouvoir,
Que ſouvent dans la place où j'avois l'honneur d'être,
De ma foible raiſon je n'étois pas le maître.
Souvent l'éclat flateur de ce rang fortuné,
M'élevant au-deſſus de ce que je ſuis né ;
Pour être toujours prêt à rentrer en moi-même,
Je gardois ce témoin de ma miſere extrême :
Et quand l'orgueil ſur moi prenoit trop de crédit,
Je redevenois humble en voyant mon habit.
Voilà tout mon tréſor. Quelque peu qu'il me coûte,
Je ne m'en dédis point, c'eſt un tréſor ſans doute ;
Puiſque, lorſqu'on travaille à me ſacrifier,
Il vient à mon ſecours pour me juſtifier.

Si contre mon devoir c'eſt tout ce qu'on oppoſe,
Combien de gens, Seigneur, s'ils faiſoient même choſe,
Sçachant ce qu'ils étoient, & voyant ce qu'ils ſont,
Auroient à votre Cour moins d'orgueil qu'ils n'en ont.

CRÉSUS *à Tirrene.*

Hé bien! mes vrais amis, que ce ſuccès déſole,
Vous ne me preſſez plus de vous tenir parole!
Je vous pardonnerois un effort plus puiſſant
Pour me faire trouver un coupable innocent:
Mais de vous pardonner je me ſens incapable,
Lorſque d'un innocent vous faites un coupable.
Pour agir ſans aigreur je ſuis trop irrité.
Eſope plus tranquille aura plus d'équité.
Sûr qu'il eſt toujours juſte en tout ce qu'il ordonne,
A ſon reſſentiment le mien vous abandonne.
Il ne peut, quoi qu'il faſſe, après vos duretez,
Vous cauſer tant de maux que vous en méritez.

Aux Gardes.

Vous, que je laiſſe exprès pour garder cette porte,
Que ſans l'aveu d'Eſope aucun n'entre ou ne ſorte :
Et que ſon ordre ici puiſſe autant que le mien.

SCENE IV.

ESOPE, TIRRENE, TRASIBULE, GARDES.

ESOPE.

A Votre tour, Meſſieurs, vous ne dites plus rien.
Tantôt vous ſouteniez, pour me tirer d'affaire,
Qu'une Fable, à propos, eût été néceſſaire ;
Je vous ai cru. Voyons pour vous mettre en repos
Ce que vous me direz qui puiſſe être à propos.
Que vous avois-je fait pour vouloir me détruire ?

TIRRENE.

Eh ! que vous faiſons-nous en cherchant à vous nuire ?

Plus de vos ennemis attaquent vos vertus,
Plus vous avez de gloire à les voir abbatus.
Malgré tout le chagrin dont votre ame eſt ſaiſie,
Vous êtes redevable à notre jalouſie :
Aucun de vos amis, le fut-il à l'excès,
N'a travaillé pour vous avec tant de ſuccès.
Quel honneur plus parfait voulez-vous qu'on vous faſſe ?

ESOPE.

Il eſt vrai ! j'oubliois à vous en rendre grace :
Je dois être content de vos bontés pour moi.

TRASIBULE.

Eſt-ce un crime à punir que de ſervir ſon Roi ?
Ayant ſçû qu'un tréſor que l'on diſoit immenſe
Pouvoit de ce Monarque affoiblir la puiſſance,
Pour ne le pas trahir, nous avons cru devoir
En fidéles Sujets le lui faire ſçavoir.
Par bonheur pour l'Etat, ce ſont des impoſtures.
Au milieu des tréſors vous avez les mains pures.
Puiſſe un ſi digne exemple un jour être à l'envi
Par tous vos ſucceſſeurs exactement ſuivi !
Voilà le plus grand mal dont vous puiſſiez vous plaindre ;

Celui qui nous menace eſt beaucoup plus à craindre.
Par une Loi ſévére entre Créſus & nous
Nous ne poſſedons rien qui ne doive être à vous.
Mais c'eſt un foible appas pour une ame ſi haute.

ESOPE.

Si mon mal n'eſt pas grand, ce n'eſt pas votre faute;
De votre intention pleinement éclairci,
La mienne eſt d'imiter l'exemple que voici.

L'HOMME ET LA PUCE,

FABLE.

PAR un homme en courroux la Puce un jour ſurpriſe,
Touchant, pour ainſi dire, à ſon moment fatal,
Lui demanda ſa grace, & d'une voix fourniſe,
» Je ne vous ai pas fait, dit-elle, un fort grand mal.
» Ta morſure, il eſt vrai, me ſemble un foible outrage,
» Dit l'homme; Cependant n'eſpere aucun pardon;

» Tu m'as fait peu de mal ; mais j'en ſçai la raiſon,
» C'eſt que tu ne pouvois m'en faire davantage.

Si jeuſſe été coupable & que j'euſſe eu du bien,
Et-il un mal plus grand que l'eût été le mien ?
Je dois à votre inſulte une peine auſſi grande.
Et mon honneur.....

SCENE V.

UN GARDE, ESOPE, TIRRENE, TRASIBULE.

UN GARDE.

RHODOPE eſt là qui vous demande.
Nous n'avons ſans votre ordre oſé la faire entrer.

ESOPE.

J'ignore quel ſujet peut ici l'attirer :
Qu'elle entre.

TIRRENE.

Elle a pour nous une haine mortelle.

SCENE VI.

RHODOPE, ESOPE, TIRRENE, TRASIBULE, GARDES.

RHODOPE.

MA Mere attend votre ordre, & je l'attens comme elle.
Vous l'avez conviée à ſouper avec vous :
Il eſt tard.

ESOPE.

Ce plaiſir m'auroit été bien doux :
Mais qu'à la Cour, Rhodope, on eſt près du naufrage !
Traſibule & Tirrene à qui je fais ombrage,
Ont voulu m'accabler ſous leurs injuſtes coups.
Si je veux me venger, je le puis.

RHODOPE.

Vengez-vous.
Tous deux dans leur patrie, & nous loin de la nôtre ;
Ma faveur les irrite auſſi bien que la vôtre.

Que leur haine pour nous réjailliſſe ſur eux :
Une faute impunie en fait commettre deux.
D'un ruiſſeau qui peut nuire interrompez la courſe,
Et pour faire encor mieux tariſſez-en la ſource.
Vous avez le pouvoir ; décidez, ordonnez.

SCENE VII.

CRESUS, ARSINOE, ESOPE, RHODOPE, TIRRENE, TRASIBULE, GARDES.

CRESUS.

HE bien ! Eſope, à quoi les as-tu condamnez ?
Dans mes premiers tranſports me trouvant trop à craindre,
Je me ſuis retiré pour ne pas te contraindre.
As-tu vengé ſur eux ton honneur offenſé ?
Parle.

ESOPE.

Je n'ai, Seigneur, encor rien prononcé.

Peut-être que mon cœur pénétré de l'offenſe
Sous le nom de Juſtice uſeroit de vengeance ;
Et que de ma rigueur bien-loin de me louer
Vous n'héſiteriez pas à me déſavouer.

CRESUS.

Te déſavouer ! moi ? qui t'eſtime, qui t'aime,
Et qui prens à ton ſort plus de part que toi-même ?
Je ſuis en ta faveur prêt à ſouſcrire à tout.

ESOPE.

Ils n'ont rien épargné pour me pouſſer à bout.
Permettez qu'à mon tour, Seigneur, je les y pouſſe.
Un outrage eſt ſenſible, & la vengeance eſt douce.

CRESUS.

La tienne eſt toute juſte, ou l'on n'en vit jamais.

ESOPE.

Me la permettez-vous ?

CRESUS.

Oui, je te la permets.
Venge-toi. Tu le peux. Tu le dois. Je l'ordonne.

ESOPE.

Puis que je puis uſer du pouvoir qu'on me donne,
Je les condamne donc, duſſai-je être trahi,
A tâcher à m'aimer autant qu'ils m'ont haï.
A l'égard de leur bien, loin d'y vouloir prétendre,
Je les condamne auſſi, Seigneur, à le reprendre :
Si votre ordre contre eux avoit tout ſon effet,
Leurs enfans ſouffriroient d'un mal qu'ils n'ont pas fait.
Enfin, je les condamne à n'avoir de leur vie
De l'emploi que j'occupe une imprudente envie ;
Un Miniſtre honnête homme & qui fait ſon devoir
Eſt lui-même accablé ſous un ſi grand pouvoir ;
Quoi qu'avant le Soleil, tous les jours il ſe leve,
Juſqu'à ce qu'il ſe couche il n'a ni paix ni tréve ;
Et durant la nuit même attentif à prévoir,
Le repos de l'Etat l'empêche d'en avoir.
Du plus foible parti ſouffrez que je me range,
Et que ce ſoit ainſi, Seigneur, que je me venge.
Ils avoient de la joie à cauſer mon malheur ;

Et j'aurois du chagrin ſi je cauſois le leur.

CRESUS.

Non, je prétens au moins que leurs biens t'appartiennent.

ESOPE.

Que voulez-vous, Seigneur, que ſans biens ils deviennent ?
Etre de qualité ſans du bien, c'eſt un ſort,
Pour peu qu'on ait de cœur, plus cruel que la mort.
Il ſuffit qu'à vos yeux je ne ſois point coupable.
La vengeance facile eſt honteuſe & blâmable.
C'eſt un honneur pour moi préferable à leur bien,
De pouvoir me venger & de n'en faire rien.
Tandis que la balance eſt encor ſuſpendue,
Donnez à vos bontés toute leur étendue.
Les Rois, comme les Dieux, ſont faits pour pardonner.

TIRRENE.

Ah ! C'en eſt trop. Seigneur, quoi qu'on puiſſe ordonner ;
Quelque punition qui ſuive notre crime,
La plus dure à ſouffrir eſt la plus légitime.

De la bonté d'Esope étonnés & confus,
Nous ne pouvons tenir contre tant de vertus.

TRASIBULE.

Oui, Seigneur, de son bien avides l'un & l'autre,
C'est à lui justement qu'appartient tout le nôtre.
Vous avez fait la loi, nous y sommes soûmis.

ESOPE.

Non! Laissez-moi, Seigneur, acquerir deux Amis.
Si jamais mon service eut le bien de vous plaire,
Accordez-moi, Seigneur, leur grace pour salaire:
C'est une récompense un peu forte pour moi;
Mais un Roy doit toujours récompenser en Roi.
Par leur confusion, leurs remords, leurs allarmes,
Leur crime n'est-il pas expié?

CRESUS.

Tu me charmes.
A remplir tes desirs je n'ai tant hésité
Que pour voir jusqu'au bout ta générosité.
Trasibule, Tirrenne, Esope vous pardonne:
Et j'aime à profiter des exemples qu'il donne.

Quel Sujet fut jamais plus utile à ſon Roi ?
à Arſinoé.
Mais de tous ſes conſeils le plus charmant pour moi,
Madame, c'eſt celui que ſon zéle me donne
De vous ſacrifier Argie & ſa Couronne :
Plus heureux d'être eſclave en de ſi beaux liens,
Que de me voir un jour Maître des Phrygiens.

ARSINOE.

Quelle faveur pour moi qu'un pareil ſacrifice !
D'Eſope à qui je dois cet important ſervice
Faites que la Fortune arrive au plus haut point.

CRESUS.

Hé ! quel bien puis-je faire à qui n'en cherche point ?
Je ne ſçai qu'un plaiſir que je lui puiſſe faire.
Comme à toute ma Cour, Rhodope a ſçû lui plaire,
Et je veux que demain au même autel que nous.....

ESOPE.

Nous avons, elle & moi, trop de reſpect pour vous :
Et le Ciel entre nous, Seigneur, met trop d'eſpace,

Pour oſer accepter une pareille grace.
Ce ſeroit un orgueil inexcuſable à moi
De joindre mon Hymen à celui de mon Roi.
Quelques mois de délai, loin de fâcher Rhodope.....

SCENE DERNIERE.

ATIS, CRESUS, ARSINOE, ESOPE, RHODOPE, TIRRENE, TRASIBULE, GARDES.

ATIS.

SEIGNEUR, le Peuple émû demande à voir Eſope.
On répand dans Sardis des bruits confus & ſourds
Que pour ſa récompenſe on attente à ſes jours.

CRESUS.

A ce Peuple agité viens te faire paroître ;
Du jour de ton Hymen je te laiſſe le maître.
Mais pour moi, c'eſt un terme aſſez long que demain.

Uniſſez bien vos cœurs en vous donnant la main,
Puiſſiez-vous, tout un Siécle oubliés par les Parques,
De la faveur des Dieux ſans ceſſe avoir des marques !
Et puiſſent vos enfans, aimés & crains de tous,
Voir un jour naître d'eux d'auſſi grands Rois que Vous.

Fin du tome troiſiéme.

De l'Imprimerie de QUILLAU, Pere, 1745.

APPROBATION.

J'Ai lû par ordre de Monſeigneur le Chancelier, *Les Oeuvres & Theâtre de M. Bourſault*, dont on peut permettre l'impreſſion. A Paris ce 4 Octobre 1739.

DANCHET.

PRIVILEGE DU ROY.

LOUIS PAR LA GRACE DE DIEU, ROY DE FRANCE ET DE NAVARRE : A nos amés & féaux Conſeillers les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand-Conſeil, Prevôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Juſticiers qu'il appartiendra : SALUT. Notre bien-amé FRANÇOIS DIDOT, Libraire à Paris, ancien Ajoint de ſa Communauté, Nous ayant fait remontrer qu'il ſouhaiteroit faire imprimer & donner au Poublic les *Ouvrages de* BOURSAULT ; s'il Nous plaiſoit lui accorder nos Lettres de Privilege ſur ce néceſſaires, offrant pour cet effet de les faire imprimer en bon papier & beaux caractéres ſuivant la feuille imprimée & attachée pour modéle ſous le contre-ſcel des Préſentes. A CES CAUSES, voulant traiter favorablement ledit Expoſant : Nous lui avons permis & parmettons par ces Préſentes de faire imprimer leſdits Ouvrages de BOURSAULT ci-deſſus ſpécifiés, en un ou pluſieurs volumes, conjointement ou ſéparément, & autant de fois que bon lui ſemblera, & de les vendre, faire vendre & débiter par tout notre Royaume pendant le temps de ſix

années consécutives, à compter du jour de la date desdites Présentes. Faisons défenses à toutes sortes de personnes de quelque qualité & condition qu'elles soient d'en introduire d'impression étrangere dans aucun lieu de notre obéissance: comme aussi à tous Libraires, Imprimeurs, & autres, d'imprimer, ou faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter ni contrefaire lesdits Ouvrages ci-dessus exposés, en tout, ni en partie, ni d'en faire aucuns Extraits, sous quelque prétexte que ce soit, d'augmentation, correction, changement de titre, ou autrement, sans la permission expresse & par écrit dudit Exposant, ou de ceux qui auront droit de lui; à peine de confiscation des Exemplaires contrefaits, de six mille livres d'amende contre chacun des contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, l'autre tiers audit Exposant, & de tous dépens, dommages & interêts. A la charge que ces Présentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, dans trois mois de la date d'icelles: que l'Impression desdits Ouvrages sera faite dans notre Royaume & non ailleurs; & que l'Impétrant se conformera en tout aux Réglemens de la Librairie, & notamment à celui du dix Avril 1725. & qu'avant que de l'exposer en vente, les Manuscrits ou Imprimés qui auront servi de copie à l'impression desdits Ouvrages, seront remis dans le même état où les Approbations y auront été données ès mains de notre très-cher & féal Chevalier le Sieur Daguesseau, Chancelier de France, Commandeur de nos Ordres; & qu'il en sera ensuite remis deux Exemplaires de chacun dans notre Bibliothéque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, & un dans celle de notredit très-cher & féal Chevalier le Sieur Daguesseau Chancelier de France, Commandeur de nos Ordres, le tout à

peine de nullité des Présentes ; du contenu desquelles, vous mandons & enjoignons de faire jouir l'Exposant, ou ses ayans cause, pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement : Voulons que la copie desdites Présentes, qui sera imprimée tout au long au commencement ou à la fin desdits Ouverages, soit tenue pour dûement signifiée, & qu'aux Copies collationnées par l'un de nos amés & feaux Conseillers & Sécretaires, foi soit ajoutée comme à l'Original. Commandons au premier notre Huissier ou Sergent de faire pour l'exécution d'icelles tous actes requis & nécessaires, sans demander autre permission, & nonobstant clameur de Haro, Chartre Normande, & Lettres à ce contraires. Car tel est notre plaisir. Donné à Paris le neuviéme jour du mois de Juin, l'an de grace mil sept cens trente-neuf & de notre Régne le vingt-quatriéme. Par le Roy en son Conseil. SAINSON.

Régistré ensemble la Cession ci-derriere sur le Registre 10. *de la Chambre Royale des Libraires & Imprimeurs de Paris*, *No.* 258. *fol.* 238. *& la Cession à la page* 240. *conformément aux anciens Réglemens, confirmés par celui du* 28. *Février* 1723. *A Paris le premier Août* 1736.

Signé ; LANGLOIS, *Syndic.*

J'ai associé au présent Privilége Messieurs Nyon, pere & fils, & David l'aîné, chacun pour un huitiéme dans les Lettres & Romans de Boursault, & M. le Breton pour moitié audits Ouvrages ; plus ledit sieur le Breton pour un tiers dans le Théâtre, M. Huart & Compagnie pour un autre tiers, & Messieurs David l'aîné, Nyon pere & fils, conjointement avec moi, dans l'autre tiers dudit Théâtre, ce 31. Juillet 1739.

DIDOT.

D ft